

Ex Libris 33333333
PHILIPPE SUDRE
No 126.









Tressan, Louis Élisabeth de la
"Vergne de Braunsin, comte de

Œ U V R E S

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.

AVERTISSEMENT.

*O*N trouvera beaucoup de changemens dans ce Recueil d'Extraits, si l'on prend la peine de les comparer à ceux qui sont imprimés dans la Bibliothèque des Romans. Les Rédacteurs de cette Collection ont souvent retranché des passages que je crois pouvoir conserver. Plus souvent encore leur amitié pour moi leur a fait joindre à ces Extraits des vers & des traits agréables, dont je ne dois point parer un Ouvrage que j'avoue ; & quoique les Extraits que je fais imprimer sous mes yeux doivent perdre beaucoup par ces retranchemens, je dois en faire le sacrifice ; je dois, en les laissant paroître sous ceux du Public, les donner tels que je les ai faits, tels qu'ils sont dans mes manuscrits

AVERTISSEMENT.

que j'ai redemandés. On doit donc s'attendre à perdre beaucoup dans tous les Extraits compris dans ce Recueil , & sur-tout dans ceux qui précèdent le mois de Janvier 1779 : mais j'espère que le Public me saura gré de la candeur avec laquelle je fais cet aveu ; & j'aime mieux paroître plus foible & moins correct à ceux qui liront mes Extraits, que de mériter le reproche de les avoir embellis par le travail d'une autre main que la mienne.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

S U R

LES ROMANS FRANÇOIS.

Nous devons au savant Huet, Evêque d'Avranches, des recherches profondes sur l'origine des Romans : personne en effet (s'il l'eût voulu) n'eût été plus capable que ce Prélat, de nous donner des notions lumineuses & précises sur cette origine. L'Auteur du beau Traité sur la foiblesse de l'entendement humain, pouvoit facilement porter le flambeau de la Philosophie dans cette recherche; mais, entraîné par l'esprit qui régnoit alors, il prodigua les richesses de l'érudition dans un travail qu'un seul trait de lumière pouvoit éclairer.

A ij

Il ne paroît pas possible même que ce trait lui soit échappé ; puisqu'il est l'ame du second Traité que je viens de citer : mais l'esprit des Scaliger & des Casaubon régnoit alors ; le savant Prélat se crut obligé de suivre leur marche tortueuse & pesante , en défrichant une route qu'un génie tel que le sien eût parcourue avec moins d'effort & plus de rapidité.

L'origine des Romans doit être presque de la même antiquité que le monde : elle est l'effet d'un foible inné dans l'esprit humain , & du penchant le plus doux que nous ayons reçu de la nature.

L'amour du merveilleux devint le tyran de l'esprit de l'homme , le même jour que l'enfant qu'on peint avec des ailes fut celui de son cœur. L'amour du merveilleux exalta son imagination , l'autre alluma ses desirs. Mille êtres fantastiques naquirent du premier , beaucoup de vertus & de vices naquirent du second.

Imaginer, aimer, furent de tous les tems les deux grands ressorts de l'existence morale de l'homme ; c'est de la combinaison des mouvemens de ces deux grands ressorts, que naquirent presque toutes les idées, tous les sentimens qui nous affectent, & qui n'en sont que des modifications.

Tout dans la nature annonçoit le grand Oromase à l'intelligence de l'homme moral ; mais l'amour du merveilleux corrompit bientôt la pureté du culte qu'il lui devoit, & l'égara dans l'idée qu'il osa s'en former, comme dans les attributs qu'il eut la témérité de croire devoir être de son essence.

Les passions, qui rendirent l'homme physique malheureux, influèrent sur sa moralité, lui firent imaginer un Arimane, & l'avilirent jusqu'à lui faire croire qu'il étoit également soumis au pouvoir de ce spectre qu'il s'étoit formé. De-là, les Peris & les Gines, les bonnes ou les

mauvaises Fées , les sages bienfaisans , & les noirs enchanteurs. L'homme sans énergie , chercha , trouva des excuses à sa foiblesse dans un pouvoir surnaturel , par lequel il se croyoit entraîné ; & mille prestiges absurdes obscurcirent la lumière de la première société dans les subdivisions qui s'en formèrent.

Les Scythes , les Huns , les Piètes & jusqu'aux farouches Orcadiens , les Indiens , tous les Asiatiques en général firent des Hymnes & des Romans ; les Phéniciens & les habitans des bords du Nil en firent à leur tour. C'est du débris de ces premières fables que les Grecs composèrent leur Mythologie , leur Olympe & leur Achéron. Ils en firent de nouvelles fables , qui se ressentirent de leurs mœurs plus douces & plus éclairées : leurs ables Milésiennes présentèrent des allégories aussi sublimes qu'agréables ; elles plurent aux sages qui s'en amusèrent ; elles firent une plus forte impression sur

le peuple qui les adora. Les Romains, instruits par les Grecs, adoptèrent la plus grande partie de ces fables utiles à leurs premiers législateurs; & c'est du débris général de tout ce qui les avoient précédé, que les peuples de l'intérieur de l'Europe apprirent à chanter & célébrer les prestiges, l'amour & la terreur.

Les Maures devenus puissans en Europe, avoient été instruits par les Asiatiques; les Provençaux par les Grecs; les anciens Bretons le furent plus anciennement encore par les Poësies Danoises, & par celles des Scaldes & d'Ossian.

La langue celtique & la langue latine étoient les plus familières en Europe dans les huit premiers siècles; elles se confondirent bientôt ensemble. Le peuple commence, pour sa commodité, la première fabrique d'un jargon; bientôt les gens éclairés se trouvent forcés d'en

apprendre l'usage ; ils finissent par l'adopter & le polir.

Les Italiens & les Provençaux furent les premiers à se former un jargon composé de ces deux langues-mères. Le latin domina dans celui des Italiens ; la langue celtique domina de même dans le jargon provençal : mais cette langue étoit déjà très-enrichie & très-adoucie par la langue grecque , devenue familière en Provence , & par son commerce avec la Grèce , & par la colonie Phocéenne fondatrice de Marseille (1).

Les Espagnols voisins de l'Italie & de la Provence , adoptèrent ces nouveaux

(1) Feu mon père, homme très-savant, a vérifié que les vigneronns des environs de Marseille chantent encore, en travaillant, quelques fragmens des odes de Pindare sur les vendanges ; il les reconnut après avoir mis par écrit les mots de tout ce qu'il entendit chanter à vingt vigneronns différens : aucun d'eux n'entendoit ce qu'il chantoit ; & ces fragmens, dont les mots corrompus ne pouvoient être reconnus qu'avec peine, s'étoient conservés de génération en génération par une tradition orale.

jargons , & s'en formèrent un , composé de tous les deux , dans lequel ils mêlèrent plusieurs mots de la langue celtique qu'ils tenoient des Goths , & plusieurs articles & noms propres qu'ils tenoient des Arabes.

Nous autres Francs , ou Gaulois , nous donnons par excellence le nom de Troubadours ou Trouvères aux anciens Auteurs Provençaux. Nous le devons en effet , puisque c'est d'eux que nous tenons la langue romance & le fondement de la littérature françoise. Mais les Espagnols & les Italiens ont le même droit que les Provençaux au nom de Trouvères , puisqu'ils ont trouvé les moyens de se former un nouveau langage , dans lequel ils ont écrit des chroniques & des contes versifiés & rimés.

C'est du résultat de ces trois différens jargons , que les François ont formé celui qui , dans son origine , porta le nom de Roman ; & tous les quatre ensemble

sont un composé des quatre langues-mères , celtique , scythe , grecque & latine , & même de quelques mots étrusques.

Cette nouvelle langue romance resta pendant plusieurs siècles si pauvre , si dure à l'oreille , qu'aucun Poète , aucun Chroniqueur , aucun Conteur François n'osa s'en servir avant le règne de Philippe-Auguste. Tous les anciens Romans de la Table-Ronde , tirés par les Bretons des anciennes & fabuleuses chroniques de Melchin & de Telezin , furent écrits en latin par Rusticien de Puise. Le malheureux Abailard , Héloïse plus malheureuse peut-être encore que lui , n'osèrent se servir , sous Louis le Gros & Louis le Jeune , d'un idiome encore trop barbare & trop peu sonore (1) : ce ne fut

(1) L'éloquent saint Bernard , dans ses derniers sermons , ne s'en servit même que pour se faire entendre de la multiplicité des gens du peuple qui se soumirent à sa règle.

que sous Philippe - Auguste que l'on commença d'écrire les chroniques & quelques ouvrages d'agrément en langue romance ; c'est à ce tems que nous devons la première traduction de Lancelot du Lac , de Tristan de Léonois , de Perceval le Galois , & de plusieurs autres Romans faits à l'imitation des chroniques Bretonnes de la conquête du saint Gréal.

J'ose donc assurer que notre Littérature Françoisé ne peut remonter plus haut que le douzième siècle ; & jusqu'à la fin nous n'avons aucun ouvrage digne de quelque estime , écrit dans l'idiome que nous parlons aujourd'hui. Les Provençaux ne peuvent être comptés au nombre des Auteurs François : non-seulement leur idiome n'étoit pas le même ; mais alors la Provence étoit un Etat séparé , qui ne faisoit pas corps avec la France ; & les anciens Troubadours Provençaux ont été pour nous , ce que les Grecs & les Latins avoient été pour eux.

Les Romans François , dont le nom est tiré du premier jargon dans lequel ils furent écrits , ne peuvent donc remonter plus haut que le douzième siècle , & l'on voit même que plusieurs des premiers ouvrages écrits en langue romance, ne furent que des traductions: mais bientôt le génie national se développa ; nos voisins perdirent l'avantage qu'ils avoient sur nous ; & deux siècles n'étoient pas encore écoulés lorsque ces mêmes voisins , que nous avions imités , nous imitèrent à leur tour.

Je crois donc qu'on peut distinguer trois époques marquées pour les anciens Romans François ; l'une depuis le règne de Louis le Gros , jusqu'à saint Louis & Philippe le Bel ; la seconde ne contient que la fin du règne de Charles V , & le règne malheureux de Charles VI ; la troisième , depuis le commencement de celui de Charles VIII , jusqu'à la fin de celui de Henri II.

Les Romans postérieurs à ces trois époques, doivent être compris dans le fonds de notre littérature moderne : il n'a plus été permis d'écrire sans énergie, & sans une correction graduée de règne en règne, depuis que Montagne, Jacques Amyot, ont perfectionné l'art de parler leur langue, & de la rendre plus expressive & plus élégante.

La première époque contient tous les Romans de la Table-Ronde, les premiers tomes de l'Amadis de Gaule, quelques Romans Espagnols, & la continuation d'une infinité de chansons, de tençons, de contes & de fabliaux provençaux. C'est aux premiers progrès de la Littérature Françoisé sous Philippe-Auguste, que nous devons le commencement du Roman de la Rose par Guillaume de Loris, la charmante farce de l'Avocat Pathelin, & plusieurs autres Romans très-naïfs & très-ingénieux qui ne sont jamais parvenus entiers jusqu'à nous.

Les exploits de Bertrand du Guesclin, d'Olivier de Clisson, & de plusieurs autres chefs illustres de compagnies d'aventuriers, renouvelèrent sur la fin du règne de Charles V, & pendant celui de Charles VI, l'ancien esprit de la Chevalerie Françoisse qui s'étoit amorti, presque éteint même depuis les dernières Croisades. Les Romanciers François se réveillèrent alors; mais ils avoient perdu le fil qui pouvoit les conduire. Les exemples leur manquoient; il n'existoit point d'Auteurs contemporains qu'ils pussent imiter; ils furent obligés de recourir aux Romans de la première époque. L'impression n'étoit point inventée alors, & n'avoit pu multiplier les exemplaires de ces anciens Romans qui n'existoient qu'en manuscrits; & ces manuscrits furent pillés, tronqués par les Auteurs de la seconde époque, qui, dans la crainte que ces anciens manuscrits ne décelassent leur plagiat, eurent grand

soin d'en anéantir les restes : on reconnoît souvent deux tons , deux marches différentes dans les Romans de cette seconde époque , & la fin ne répond pas au commencement.

Comme ces Auteurs du quatorzième siècle n'osoient plus se porter aux tems reculés de Pharamond , d'Artus , de Merlin & de la Table-Ronde , ils se fixèrent sur le long & glorieux règne de Charlemagne. Tous les Romans de cette seconde époque , tels qu'Ogier le Danois , Guérin de Montglave , Huon de Bordeaux & beaucoup d'autres , ont tous quelque trait d'affinité particulière avec le règne du grand Charles. Peu de génie , beaucoup de féerie , d'enchantemens & de faux merveilleux , caractérisent les Romans de cette seconde époque.

Les règnes de Charles VII & de Louis XI achevèrent d'éteindre le peu de goût & d'émulation qui restoit en France pour les ouvrages d'agrément : le

brave & chevaleureux Charles VIII les ranima. Ce Prince, quoique d'une complexion foible & d'une petite stature, avoit l'émulation de ressembler à Charlemagne, & fit les plus grands efforts pour l'imiter. Il porta comme lui la guerre en Italie; il la subjuga, revint couvert de lauriers, de la conquête du royaume de Naples; il en fit hommage à la plus belle & la plus spirituelle Princesse de l'Europe; & les Auteurs de ce tems sortirent de l'engourdissement où depuis long-tems ils languissoient. Mais Charles VIII, Anne de Bretagne, méritoient d'être plus dignement célébrés, qu'ils ne le furent par les Auteurs contemporains. Ces derniers avoient autant dégénéré des Auteurs de la seconde époque, que ceux du quatorzième siècle s'étoient montrés inférieurs à ceux du douzième : non-seulement ils osèrent recourir aux débris négligés par ceux qui les précédoient; mais ils osèrent même s'approprier

s'approprier plusieurs de leurs ouvrages qui n'étoient pas encore imprimés; ils y firent quelques changemens, & chargèrent leur fin, & la prolongèrent par d'ennuyeux épisodes, tels que ceux qu'on trouve dans Huon de Bordeaux: la méthode n'étoit point encore connue, & le goût n'étoit pas encore né.

La décadence de ce genre de littérature ne s'étoit pas fait sentir de même en Espagne & en Italie; les Espagnols & les Portugais s'étoient emparés de l'Amadis de Gaule, & l'avoient continué. Le Dante & Pétrarque avoient soutenu l'honneur des Muses Italiennes; Bocace & quelques Italiens avoient imité les meilleurs Conteurs Provençaux; & dans le tems où, sous François I même, nous n'avions encore que quelques Traducteurs, le Boyardo, le Berni, le Sannazar, le Tasse & l'Arioste, régnoient avec justice sur l'empire de la littérature agréable.

Je n'ai point osé porter mon examen

sur les Romans François parus depuis François I, & nul des Extraits de ce Recueil ne passe les bornes que je me suis prescrites. Je laisse à de plus grands maîtres que moi la discussion & l'agrément d'extraire les Romans du dix-septième & du dix-huitième siècles ; je me restreins à ceux qui nous rappellent les mœurs de l'ancienne Chevalerie. Je suis d'autant plus encouragé dans ce travail , que je jouis du bonheur de voir que je n'écris point en vain. Nos anciens Paladins trouvent aujourd'hui des imitateurs ; il eût été bien facile à l'Arioste de se choisir des héros dans cette jeunesse illustre & brillante , toujours prête à voler au-delà des mers. La Fayette , le jeune Noailles valent bien l'Aquilant le Noir & Griffon le Blanc ; & les Dillons , dont les oncles nous ont trop souvent coûté des larmes , sont encore plus intéressans pour nous , que les aimables & braves Anglois Astolphe & Zerbin.



CORPS D'EXTRAITS

D E R O M A N S

D E

C H E V A L E R I E.

TRISTAN DE LÉONOIS,

F I L S D E M É L I A D U S.

C E Roman, qui est certainement de la plus haute antiquité, fut écrit en prose latine, entre 1110 & 1120, par Rusticien de Puise, sous le règne de Louis-le-Gros. Il est assez vraisemblable que ce ne fut pas cependant pour ce Monarque que Rusticien tira ce Roman & celui de Lancelot du Lac, des Chroniques du saint Gréal &

de celles de Melkin & Telefin, Auteurs Bretons, très-antérieurs à Rusticien ; & ce fut sans doute pour Henri I, petit-fils de Guillaume le Conquérant, que l'Auteur le composa dans la Cour brillante que ce Prince tenoit en Normandie : nous savons par d'autres Ouvrages, que ce Roman fut traduit quelques années après en langue romance, qui commençoit à se polir & à s'adoucir, par Luce du Gua, Chevalier Anglois, Seigneur en partie de Salisbury, & parent du Roi d'Angleterre.

Louis-le-Gros étoit un Prince aussi aimable par ses mœurs, qu'il étoit brave & loyal ; il avoit épousé en 1115 Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-Blanches-mains, Comte de Savoie & de Mauriène. Cette Princesse, également belle & spirituelle, étoit adorée dans sa Cour ; & quoique Louis & Henri eussent souvent les armes à la main l'un contre l'autre, les Auteurs contemporains les célébroient également. Non-seulement Louis avoit à combattre un ennemi redoutable dans le Roi d'Angleterre ; mais il eut de longues guerres à soutenir contre ses grands Vassaux. Le cruel fléau des guerres civiles excite toujours une effervescence assez violente pour aller jusqu'à l'enthousiasme : elles sont fécondes en actes héroïques, mais souvent coupables ; & jamais la Chevalerie ne brilla d'un

plus grand éclat que sous le règne de ce Prince. Ce même esprit se soutint sous Louis le Jeune son fils; & non-seulement la Chevalerie se conserva dans toute sa splendeur, mais les belles-lettres commencèrent à polir ses mœurs en renaissant en France, où on apprit bientôt à connoître & à imiter l'éloquence grecque & romaine. Le gout même parut naître alors dans une nation si propre à l'épurer; les sermons de saint Bernard furent dignes des vérités qu'il annonçoit; son élocution le fut également de sa haute naissance. Abélard & la tendre Héloïse trouvèrent dans leur cœur & dans un amour malheureux l'espèce d'éloquence qui, dans tous les tems, conserve la puissance de plaire, & de toucher les ames sensibles. Le goût national se développa: & c'est à l'époque de ces deux règnes que nous devons les Romans, qui, avec plus de graces & de naïveté, nous peignent encore sous leurs vieux atours les mœurs des Cours & celles de la Chevalerie.

Le Roman de Tristan & celui de Lancelot du Lac eurent la plus grande réputation dès leur naissance; leur touche est forte, les sentimens en sont élevés, les héros sont aussi galans qu'ils sont braves. Les héroïnes sont charmantes: nous n'osons trop réfléchir sur leurs aventures; mais leurs foiblesses sont soutenues par un si grand.

caractère de courage, d'amour & de constance; le bon Rusticien a si bien l'art de leur prêter des excuses recevables, qu'il faudroit être bien sévère pour les leur reprocher.

La fidelle Brangien dans Tristan, est le plus parfait modèle des amies : on s'attendrira pour elle en voyant jusqu'à quel point elle porte l'héroïsme pour servir la belle Yseult. Personne ne fera tenté de plaindre le Roi Marc, & peut-être même quelques Lecteurs s'intéresseront-ils au sort du brave Tristan & de la charmante Yseult, en lisant l'histoire de leurs amours & de leurs malheurs.

L'AUTEUR du Roman de Tristan remonte, ainsi que celui du saint Gréal, jusqu'au tems de Joseph d'Arimathie, ce Saint du nouveau Testament qui eut l'honneur d'ensevelir le corps de Jésus-Christ. Suivant une tradition (absurde & fabuleuse) ce Saint passa les mers, & vint jusqu'à la Grande-Bretagne pour convertir à la Religion Chrétienne le Peuple Breton. Il laissa la garde du saint Gréal, qui étoit la coupe qui servit à Notre Seigneur le jour de la Cène avec ses Disciples, & qu'il avoit conservé comme un trésor inestimable; il laissa, disons-nous, ce trésor à la garde de son frère Bron.

Bron avoit douze enfans. L'aîné se dévoue à la garde du saint Gréal, & pour cela, *garde chièrement sa fleur de virginité*. Les onze suivans sont destinés au mariage. Dix d'entr'eux reçoivent des femmes de la main de leur oncle & de leur père ; mais Sadoc, le douzième, déclare qu'il veut courir le monde, chercher des aventures, & prendre femme à sa volonté. Ors *t'en souviégne*, lui dit Joseph, *mais je doute que tu ne t'en repentes à la fin*.

Sadoc part ; il arrive sur les bords de la mer. Une tempête affreuse venoit de couvrir le rivage de débris & de gens noyés. Il apperçoit une jeune personne qui tient un mât, & lutte encore contre la mort. Elle est belle & richement vêtue. Sadoc la sauve, la prend entre ses bras, la porte chez un de ses frères ; il se trouve qu'elle est fille du Roi de Babylone, & destinée au fils du Roi de Perse. Elle se nomme Chelinde. Cette belle & douce Chelinde, destinée à changer souvent de maris, est sur le champ épousée par Sadoc.

Un de ses beaux-frères en devient amoureux ; il saisit le tems que Sadoc est à la chasse ; il réussit à attirer Chelinde dans sa chambre, & , *voulsît ou non*, dit le conte, *il en fist à sa volonté*. Sadoc revient de la chasse, blessé par un sanglier ; Chelinde mène un grand deuil.

Sadoc croit d'abord que c'est de sa blessure qu'elle pleure ; mais Chelinde, un jour que Sadoc est endormi, se plaint tout haut de *l'oultreage que Naburzardan, faulx traistre*, lui a fait. Sadoc l'entend ; il se lève, court à ses armes, tue son frère, enlève sa femme, & se remet en mer avec elle.

Ni la fille du Roi de Babylone, ni le neveu de Joseph d'Arimathie, ne sont connus par les mariniers. Une grande tempête s'élève ; le vaisseau tourmenté par les vagues, est prêt à s'abymer ; un vieil homme se lève, & dit aux mariniers que Dieu leur envoie cet orage *pour le grief péché de quelqu'un qui est céans. Un sortisseur se leve adoncq, & dit : Je saurai bien s'il y est. Lors jeta ses sorts & charmes, & chut le sort sur Sadoc.* Sadoc, qui venoit de tuer son frère, n'eut pas le mot à dire ; il convint qu'il l'avoit bien *desservi* (mérité) ; il leur recommande sa femme, leur apprend qu'elle est fille du Roi de Babylone, & se laisse jeter dans la mer.

La tempête s'apaise, la nef aborde dans le royaume de Cornouailles. Thanor, Roi de cette contrée, va visiter la nef ; trouve Chelinde en pleurs, désespérée de la mort de Sadoc, grosse, & de plus chrétienne. Ce dernier article est le seul qui lui déplaît. Mais espérant la

ramener à la loi payenne , il épouse tout de suite la belle Chelinde , (qui promise antérieurement au fils du Roi de Perse , commence à ressembler beaucoup à la fiancée du Roi de Garbe , & paroît supporter ses malheurs avec la même grandeur d'ame.) Chelinde ne tarde pas à accoucher d'un bel enfant que le Roi de Cornouailles *nourrit & adoube comme s'il étoit le sien*. Mais il fait un très-mauvais rêve , & mande vite un Philosophe. Or les Philosophes de ce tems-là expliquoient très-bien les rêves , & en faisoient quelquefois eux-mêmes. Celui-ci fait grand'peur au Roi Thanor de l'enfant qu'il élève , & qui paroît destiné à lui ôter la vie. Thanor l'envoie exposer dans une forêt : mais une Dame l'apperçoit , le trouve beau , l'emporte ; & dans la suite ce même enfant , sous le nom d'Apollo l'aventureux , devient un preux Chevalier.

L'Auteur retourne à Sadoc qui avoit été jeté à la mer. Il le fait sauver sur une roche , où il trouve un hermite qui lui fait faire pénitence , & dont il partage l'abstinence pendant trois ans.

Ce tems n'est pas perdu pour la belle Chelinde qui reste bonne chrétienne , & se soumet à voir naître un second fils d'elle & du Roi Thanor. Mais hélas ! elle est bien loin d'être à la fin

de ses malheurs. Une aventure amène chez elle Pellias, Roi de Léonois. Pellias la trouve charmante, & va bien finement se cacher la nuit dans sa chambre. Le Roi Thanor y arrive avec son Chambellan, *homme gaillard & bon gabeur* (1), avec lequel il s'amusoit à causer pendant la nuit. Thanor se met au lit. Le Chambellan va prendre l'air à la fenêtre ; mais le méchant Pellias le prend par les jambes, le jette par-dessus le balcon ; il tombe dans une rivière, & se noie. Le Roi Thanor se lève, court au bruit, regarde en bas ; Pellias lui fait faire le même saut, & sur le champ la bonne Chelinde est épousée pour la quatrième fois. Pellias, en causant avec elle, lui prend son anneau, & s'en retourne dans son royaume avec cette belle Chelinde.

Thanor jeté par la fenêtre, & tombé dans la rivière, est sauvé par des pêcheurs : mais deux Chevaliers de la suite de Pellias l'arrêtent, & le mènent dans les prisons de Léonois.

Pellades, frère du Roi Thanor, consulte son

(1) *Gaber*, en vieux langage, signifie plaisanter, rire, se moquer ; mais il est si expressif, que le françois moderne ne peut le rendre que très-difficilement. Le mot *persifler*, inventé de nos jours, est peut-être celui qui en approche le plus.

Philosophe, qui lui conseille d'envoyer chercher un homme qu'on trouvera sur une roche élevée au milieu de la mer ; cet homme est Sadoc, bien maigre, bien pénitent, & bien ennuyé de mourir de faim avec l'hermite. On l'emmène à Pellades, qui lui propose d'accuser Pellias, Roi de Léonois, de haute trahison devant *Maroveus*, Roi de Gaule, auquel les Rois de Léonois & de Cornouailles payoient le tribut de cent jeunes filles, de cent jeunes garçons, & de cent Chevaliers (1).

Ce *Maroveus* pourroit bien être *Mérovée*, un de nos premiers Rois, dont le nom se trouve ainsi latinisé & altéré. Sadoc appelle le Roi Pellias, qui accepte le défi. Ils donnent de part & d'autre leur gage de bataille. Le combat est si long & si cruel, qu'ils sont couverts de blessures & forcés à se reposer : ils parlementent ensemble ; & Pellias qui sent bien qu'il a eu quelques torts avec le Roi Thanor, en le jetant par la fenêtre & en séduisant sa femme, prend le bon parti de s'accommoder avec ce Prince, lui rend la belle Chelinde, & le bon mari la reçoit avec transport. Il la ramène en Cor-

(1) Ces sortes de tributs étoient fort connus alors ; l'usage en venoit du Nord. Odin en imposoit de semblables aux pays qu'il avoit conquis.

nouailles avec Sadoc , & ces deux époux de premières noces ne se reconnoissent pas. Cependant le Roi ne tarde pas d'avoir quelques soupçons ; il consulte encore son Philosophe qui les confirme ; & le pauvre Sadoc est sur le champ chassé de la Cour & du Royaume.

Sadoc court de nouveau les champs & les forêts, plus malheureux que jamais : on le prend pour un assassin ; on l'expose sur un perron où l'on faisoit mourir les criminels. Il est délivré par le même Roi Pellias , avec lequel il s'est battu. Pellias lui confie son amour pour Chelinde ; lui montre l'anneau qu'il lui prit la première fois qu'il lui ravit ses faveurs. Sadoc ne trouve rien de plus juste & de plus honnête, que de servir son bon ami Pellias qui vient de lui sauver la vie. Il part avec deux Chevaliers pour le royaume de Cornouailles ; il s'embusque dans une forêt. Il fait vider les arçons au Roi Thanor qu'il blesse ; il lui enlève la belle Chelinde , & la ramène bien fidèlement au Roi Pellias , qui l'épouse encore tout de suite ; car le sort de la pauvre Chelinde étoit d'éprouver souvent la même aventure.

Cependant le paisible témoin de tous les mariages de Chelinde se disoit quelquefois à part lui , que ce pourroit bien être sa femme ; & il ne le disoit point sans sentir renaître ses premiers

desirs. Il tournoit autour d'elle d'un air inquiet ; *tant que Chelinde en fut en émoi, & se print à dire que certes celui-ci c'étoit Sadoc, son Baron. Ils se reconnurent, s'entrefestoyèrent moult tendrement.* Sadoc prend son parti, court au Roi Pellias, & lui requiert un don. Pellias le lui octroye sur le champ, comme à un homme à qui riens n'avoit mie à refuser.

Ce don, c'étoit la restitution de sa femme Chelinde. Les lois de la Chevalerie ne permettoient pas à Pellias de se refuser au don qu'il avoit octroyé. Il rend Chelinde à Sadoc, qui part avec elle, & va courir le pays.

Un mauvais plaisant de géant, & outre plus très-félon de sa nature, arrête Sadoc & Chelinde, & menace de tuer l'un & de violer l'autre, si Sadoc ne devine sa devinaille. Cette devinaille du géant est si révoltante, que nous n'osons la rapporter ; Sadoc qui la devine, découvre que le géant est incestueux & parricide.

Cependant le géant, selon sa coutume, retint Sadoc auprès de lui, comme le plus prude homme qu'adonques il eût connu, jusqu'à ce qu'il arrivât chez lui plus prude homme encore qu'il n'étoit, & il le traita très-honorablement. Arrive le Roi Pellias au château du géant ; il soupiroit, & mouroit de regret de n'être plus l'époux momentané de la belle Chelinde. Sadoc tremble

qu'il ne la lui ravisse de nouveau ; mais le géant propose vite à Pellias deux devinailles tout aussi vilaines que la première , & que ce Prince explique en le couvrant d'une nouvelle honte. Le géant , quoique détestable dans ses penchans , étoit assez bon homme pour ceux qui faisoient & devinoient des énigmes : enchanté de la brillante sagacité de Pellias , il le trouve encore plus prude homme que Sadoc , renvoie Sadoc & aussi Chelinde ; & l'un & l'autre courent ensemble à de nouvelles aventures.

Pendant ce tems , Apollo l'aventureux , ce légitime & premier fruit des amours de Sadoc & de Chelinde , étoit devenu grand & vigoureux ; il avoit reçu l'Ordre de Chevalerie , & *chevalchoit querant aventures & tournois*. Il arrive au manoir du géant aux énigmes , qui , sur le champ , lui en propose une très-difficile , & qui recèle encore un des vilains actes de sa vie. Apollo la devine sans hésiter , le traite comme un coquin , & lui propose une devinaille à son tour. Le géant reste comme un bûnet , ne devine rien ; & , selon la loi du traité , Apollo le pourfend , & délivre le Roi Pellias.

Ce Roi de Léonois , de retour , veut faire la guerre au Roi de Cornouailles : le Roi de Gaulé , Childéric , comme Seigneur suzerain de tous les deux , veut en vain s'y opposer ; l'im-

prudent Pellias perd à-la-fois l'espérance d'épouser encore Chelinde, une grande bataille, & la vie.

On lui fait de magnifiques obsèques : son tombeau devient un monument de grand renom dans les Gaules ; on accourt de toutes parts pour le voir. Sadoc y vient comme les autres ; il s'y rencontre avec le Roi Thanor ; il se bat de bon cœur , blesse le Roi d'un coup de lance , & poursuit son chemin : mais bientôt après il voit venir derrière lui Apollo l'aventureux son fils , né chez le Roi Thanor , & portant les mêmes armes que ce Roi. Il croit son ennemi ressuscité ; il attaque avec fureur le Chevalier inconnu ; & Apollo, qui ne fait pas qu'il est son père , le combat & le tue. Lucès, fils du Roi Pellias , arrive sur le champ de bataille, instruit Apollo du parricide involontaire qu'il vient de commettre ; & , voyant de loin revenir le Roi Thanor , Lucès court l'attaquer ; mais Thanor le blesse à mort d'un coup de lance. Apollo, furieux & désespéré d'avoir tué son père , & de la blessure mortelle de son ami Lucès , attaque le Roi Thanor , le tue , & accomplit la prédiction du Philosophe.

Cependant Lucès , en mourant , l'avoit fait proclamer Roi de Léonois. Il y régnoit paisiblement, il étoit aimé, & ses sujets le pressoient

de leur donner une Reine ; Apollo , ne pouvant plus s'y refuser , fit assembler dans sa Cour les plus belles personnes de son royaume , & ne voulut pas même que les jeunes veuves fussent exceptées de ce nombre.

Hélas ! cette Chelinde sa mère , cette veuve de tant de maris , se trouvoit être encore la plus belle de tout le royaume de Léonois. Apollo la trouva telle ; la nature fut muette , le desir parla , & le nouvel Œdipe la choisit pour épouse. Chelinde ignorant qu'il étoit son fils , & le trouvant aimable , se soumit à sa destinée ; & les deux nouveaux époux , dit le Roman , *dormirent & jeurent moult privement ensemble*. Mais l'imagination délicate de l'Auteur ne laisse pas longtemps une telle *forfaiture* impunie. Il arrive bientôt en Léonois *un vieil homme moult grave en ses dits* , qu'on prend cependant pour être *hors du sens*. Le vieil homme est accusé d'un meurtre ; on le saisit , on l'amène en présence de Chelinde & d'Apollo , qui lui demande son nom. *A tant le vieil homme se seigne , & dit au Roy qu'il a nom Augustin , & qu'il a bien mal peur , en se voyant ainsi entre le loup & la louve*. Le Roi lui demande l'explication de cette énigme : saint Augustin , (car c'étoit bien réellement saint Augustin , l'Apôtre de l'Angleterre) leur découvre toute l'horreur de leur mariage & la naissance

naissance d'Apollo. Le Roi paroît ébranlé ; mais la Reine est indignée & se refuse à le croire. Quelques flatteurs, car dans ce tems-là les courtisans flattoient encore, quelques flatteurs disent que *le vieil homme est faux, traître, menfongier, & que ardre le fault....* On allume un bûcher, on y mène le Saint, on l'y jette mais une douce rosée éteint sur le champ les flammes, enveloppe & parfume l'aimé de Dieu, tandis que *fouldres & carraux du ciel choient sur la Reine, qui est arse & réduite en cendre au même instant.* Ce miracle & les prédications du Saint persuadent Apollo & ses Barons à *se faire chrétiens* ores, avec toute sa gent & ses sujets.

Le Roi de Cornouailles, fidèle au culte des faux Dieux, attaque, de dépit, le Roi de Léonois. Il est bien battu, reconnoît ses erreurs, se fait aussi chrétienner par le Saint ; & réuni pour toujours avec Apollo l'aventureux, les deux Rois épousent les deux sœurs, filles d'un *haut Baron* de leur lignage.

Et sachez que à ce terme que Cornouailles fut tournée à la loi chrétienne par saint Augustin, fut convertie Hirlande à la loi chrétienne aussi, par Joseph d'Arimathie, que Notre Seigneur envoya en Bretagne la Grand', pour la terre susdite peupler de bonne gent.

Les deux sœurs, épousées par les Rois de

Cornouailles & de Léonois , étoient égales en beauté : mais leurs penchans mettoient entr'elles beaucoup de différence. Le Roi de Cornouailles eut la plus jeune , qui étoit *moult malicieuse , savoit assez de negromance , & avoit à nom Goyne : & l'autre que eut le Roy de Léonois , avoit à nom Gloriande. Quand Goyne vint en l'aage de vingt-cinq ans , elle commença à aimer par amours un Chevalier de son hôtel. Le pauvre Roi de Cornouailles s'en apperçut , mais il adoroit la belle Goyne ; il se contenta de l'enfermer dans une tour , & tous les soirs il venoit passer la nuit avec elle. Goyne (dont le nom paroît avoir passé en furnom) s'ennuya de cette retraite , & dit à son mari : *Certes si je n'en avois onques volonté eue , si m'en avez-vous mise en mauvaïse pensée , & ne ouïstes-vous onques dire que nul ne peut femme garder , contre que elle veuille ? Saichiez que puisque je voudrois , vous me garderiez mauxvailsment.* Le Roi de Cornouailles ne se rend pas à cette vérité , il tient toujours la jolie Reine enfermée. On devine aisément qu'elle s'évertue , & qu'elle réussit à faire éprouver à son mari le fort auquel il doit s'attendre. Il surprend une nuit sa femme descendant de la tour , au moyen d'un cable noué ; & a l'imprudence d'appeler toute sa Cour à témoin du tour que Goyne lui joue. Elle est ce-*

pendant si jolie , qu'il ne peut se résoudre à *la mettre à mort*. Une autre nuit il la surprend encore au moment où elle est prête à se servir de son échelle de corde ; il la menace de lui couper la tête, si elle ne lui donne le moyen de surprendre son séducteur. Goyne lui persuade de prendre ses habits de femme, & de descendre de la tour sous ce déguisement propre à tromper son amant. Le pauvre Roi de Cornouailles la croit, prend & cache son épée sous ses habits, se hasarde sur le cable, que la coquine de Goyne détache aussi-tôt du créneau : son mari tombe, se casse le cou ; elle ouvre une porte secrète, elle joint son amant, sort du royaume, & va courir le monde avec lui.

Cet événement donne de l'inquiétude à son beau-frère Apollo, qui craint que la belle Glorlande ne tienne un peu des mœurs trop gail-lardes de sa sœur. Le Roi Clovis, prêt à *se chrétienner* & se faire sacrer par saint Remi, le mande à sa Cour. Il part, & mène avec lui sa femme, dont il craint de se séparer. Mais Glorlande qui l'aime *de bon & loyal amour*, lui prouve si bien la vérité de sa tendresse, qu'Apollo, plus épris que jamais, repart très content d'elle pour retourner dans son royaume.

Malheureusement Childéric, fils de Clovis, éperdument amoureux de Glorlande, leur dresse

une embûche, *court félonement* sur Apollo qui voyageoit défarmé, le blesse à mort, enlève la belle Gloriande, la porte dans un château fort, & veut sur le champ en être le Tarkin. La nouvelle Lucrèce se tue plus à tems que la Romaine. Il ne reste à Childéric que l'horreur de son crime; il fait enterrer Apollo & Gloriande *en 'pauvre lieu, & en terre que onques ne fut bénie*. Un grand lévrier d'Apollo se tient sur la fosse, & fait découvrir à Clovis le crime de son fils; il le fait venir en sa présence, lui reproche *de l'avoir honni dans sa Cour, & comme faulx traïstre, d'avoir mis à male mort un Roy sous sa sauve-garde; & de l'avis de ses Barons, il le fait ardre tout vif en bûcher ardent*. Il élève le fils d'Apollo dans sa Cour, le met sur le trône de Léonois, & lui donne sa fille Chrisilde en mariage.

La postérité d'Apollo règne paisiblement dans le Léonois; qui paroît devoir être aujourd'hui le pays de l'Armorique, que nous nommons la Basse-Bretagne, où est la ville de Saint-Paul de Léon. Ce n'est qu'après plusieurs générations que Méliadus naît, & que, Roi de Léonois, il épouse Isabelle, fille de Félix Roi de Cornouailles, & sœur de Marc fils aîné de Félix, qui succède, peu de tems après, à son père.

Méliadus vit heureux avec Isabelle, qui de-

vient grosse. Une Fée , voisine du Léonois , devient amoureuse de Méliadus. Elle l'attire *par mal engin & négromance* à une chasse ; elle l'enchanté , l'enlève ; & Isabelle désespérée de la perte de Méliadus , part avec une de ses demoiselles , & *Gouvernail* son écuyer , pour aller à la *queste* de son mari. Elle est surprise par la nuit au fond d'une forêt ; elle sent de vives douleurs ; elles augmentent & durent long-tems ; enfin , elle accouche d'un beau garçon ; mais , sentant ses forces s'épuiser & les approches de la mort , elle se fait donner son enfant , le serre entre ses bras , le baigne de ses larmes ; & poussant un profond soupir : *Fils , ce dit-elle , moult je t'ai désiré avoir , ores vois je la plus belle créature que onques femme portât. Au mien essient ta beauté me fera peu de bien : car je meurs du travail que j'ai eu de toi. Triste vins ici , triste j'accouche ; en tristesse t'ai eu ; triste est la première fête que je te fais ; pour toi mourrai triste ; & comme ainsi par tristesse est venu en terre , à tant auras nom Tristan Et quand elle eut ce dit , si le baisa ; & si-tost comme elle l'eut baisé , l'ame lui issit du corps.*

Gouvernail & la demoiselle , désespérés de la mort de la Reine , prirent soin du bel enfant Tristan : mais ils étoient bien en peine pour le nourrir , lorsque Merlin vint à leur secours,

Merlin , ce célèbre enchanteur , ne paroissoit jamais que lorsqu'il arrivoit quelque événement qui eût rapport à la splendeur de la Table Ronde. Il rompt l'enchantement de Méliadus , & ordonne au sage Gouvernail de prendre soin du jeune Tristan , comme d'un futur Chevalier destiné à être l'un des trois plus renommés de la Table Ronde.

Méliadus éleva donc avec soin son fils Tristan ; & Gouvernail , fidèle à la promesse qu'en avoit exigée Merlin , l'exerçoit aux armes , & dispo-
soit son ame à l'héroïsme de toutes les vertus.

Tristan avoit sept ans lorsque Méliadus , ennuyé d'un long veuvage , épousa *la fille au Roy Houël de Nantes , dans la Petite-Bretagne , qui moult étoit belle & jolie , & bien envoysee & malicieuse. Si commença à l'aimer par amours.* Méliadus en eut bientôt un fils ; & dès-lors la nouvelle Reine prit contre le jeune Tristan toute la jalousie de la plus cruelle marâtre. Elle veut empoisonner Tristan ; mais la coupe qui lui est préparée , est bue par le jeune enfant qu'elle avoit de Méliadus. Cet enfant meurt sur le champ. Elle essaie une seconde fois de consommer son crime , en présence de Méliadus qui prend la coupe , reconnoît que c'est du poison qu'elle renferme , fait assembler ses Barons , & de leur avis , condamne la Reine au feu. Tristan

se jette à ses pieds, lui requiert un don. Méliadus le lui accorde. Ce don, c'est la grace de son ennemie. Méliadus, lié par le ferment qu'il vient de faire, accorde la vie à la Reine; mais de ce moment il ne veut plus avoir de commerce avec elle.

Dans ce même tems, un Nain habile dans l'art de divination, prédit au Roi Marc de Cornouailles, oncle de Tristan, *que lui Marc par Tristan seroit honni, & se clamerait chetif*. Le Monarque furieux de cette prédiction, jure la mort de Tristan. Quelques Chevaliers de sa Cour partent bien armés, & viennent s'embusquer dans une forêt où Méliadus prenoit souvent le plaisir de la chasse avec son fils Tristan. Ils assassinent Méliadus, qu'ils trouvent défarmé. Le bon & sage Gouvernail dérobe Tristan à leurs coups. Méliadus mort, la Reine reste maîtresse & régente du Léonois; & Gouvernail, qui connoît sa méchanceté & son aversion pour Tristan, enlève le jeune Prince, & le mène à la Cour du grand Roi Pharamond, Roi de Gaule. (Anachronisme grossier, mais qui doit peu étonner dans un Roman de Chevalerie, du douzième siècle.)

Tristan devient dans cette Cour *moult expert en toutes sortes de doctrines, mesmement aux jeux de tables & échecs*. Il devient le plus beau

& plus vigoureux *Varlet* (1) de son âge. La jeune Belinde, fille de Pharamond, ne peut le voir sans l'aimer. Sa passion augmente tous les jours. Elle est forcée enfin de la déclarer. Tristan est bien ému, bien touché, bien tenté ; mais Gouvernail lui dit que les lois de l'honneur ne lui permettent pas de *honnir & villeiner* la maison & la famille d'un grand Roi qui l'a reçu dans sa Cour. Cependant, emportée par sa passion, Belinde guette Tristan, le surprend dans un bosquet, se jette entre ses bras ; & le modeste & cruel Tristan la repousse, quoiqu'à regret. Quelques personnes du palais se présentent par hasard. Belinde surprise, crie au secours, disant que Tristan veut lui faire violence. On se saisit de lui ; on l'amène devant Pharamond, qui croit lire dans les yeux de sa fille que Tristan n'est pas si coupable. Pour s'assurer de la vérité, il donne son épée à Belinde, & lui ordonne d'en percer le cœur à Tristan ; mais Belinde, éperdue, fondant en larmes, tombe aux genoux de son père, lui présente cette épée, & le conjure de percer lui-même un cœur malheureux qu'elle a donné au beau Tristan qui lui refuse le sien.

(1) *Varlet*, nom que l'on donnoit aux jeunes gens de qualité qui s'exerçoient à mériter d'être faits Chevaliers.

Pharamond relève sa fille, l'embrasse & la console. Il loue & admire le jeune Tristan ; mais , comme sa naissance est ignorée , il ne peut se résoudre à en faire son gendre , & le bannit de sa Cour.

Gouvernail se détermine à le reconduire à la Cour de son oncle Marc , Roi de Cornouailles , avec lequel il avoit ménagé sa réconciliation. Marc étoit un bon homme : plusieurs traits de cette histoire le prouveront. On lui fit entendre que le Nain prophète ne savoit ce qu'il disoit ; & il rappela auprès de lui son neveu.

Ce départ , & le reproche que Belinde avoit à se faire d'avoir faussement accusé Tristan , percent le cœur de l'infortunée Princesse. Accablée de remords , désespérée de se voir séparée de ce qu'elle aime , elle prend la résolution de terminer ses malheurs & sa vie. Dans ce dessein , elle s'empare de la même épée que son père lui avoit remise pour percer le cœur de son amant ; mais , prête à la plonger dans son sein , elle écrit à Tristan cette lettre que nous croyons devoir rapporter , pour faire connoître la manière d'exprimer autrefois un sentiment qui fut de tous les tems , & qui sera de tous les âges.

» Amy Tristan , aimé de fin cœur , sans
» fausseté , vous salue-vous Dieu ; prouesse
» vous croisse , & bonté vous soit amie ; joye

» & déduit , honneur & bonnes adventures
» vous fassent compagnie , où que vous soyez ;
» haultesse , gloire , & victoire de Chevalerie
» soient en vous ; en joye & en lyesse puissiez-
» vous user votre vie ; fleur , bonbanse , & re-
» nommée de Chevalerie , soient en vous , &
» de votre renommée courre la parole en toute
» terre ; tous Chevaliers soient mis , & désa-
» vancés de Chevalerie envers vous ; toujours
» soyez cryé être hardy sur tous. Dieu qui
» toujours régnera , vous doint meilleure fin
» que je n'ay , & plus joyeuse ; car pour mes
» premières amours finirai parangoisse de mort ;
» mais rien ne me conforte , doulx amy , fors
» que je mourray de cette même épée dont
» mon père vouloit me parforcer à vous occire ;
» & quand il me souvient , doulx amy , com-
» ment je vous ostay de mort , oncques plus
» fort ne peux vous aimer. Je prie Dieu qu'il
» ne vous laisse mourir devant que vous sachiez
» comment amour maîtrise les cueurs des fins
» amans ; & comment cellui meurt qui de amour
» meurt , & ne peut de son amour trouver
» mercy. Amour ! je meurs pour vous ; & pour
» ce que vous êtes éloigné de moi , que ne pou-
» vez être à ma mort , vous envoie-je ces lettres
» que j'ai écrites de ma main , & mon brachet
» (*un chien briquet*) que vous garderez pour

» l'amour de moy ; c'est un des meilleurs brachets du monde ; & pour ce que il est bon ,
» le vous envoyé-je , amy. «

Le sang de Belinde avoit effacé le reste de la lettre. Tristan vivement touché donna bien des larmes à la mort de la tendre & malheureuse Princesse. Il mit *sa lettre de mort* sur son cœur ; & le brechet lui devint si cher, qu'il se l'attacha à jamais par ses caresses.

Arrivé à la Cour du Roi Marc son oncle, il achève de *se rendre expert en armes & chevalerie*, & se fait admirer par sa force, sa courtoisie & sa beauté. Le Morhault d'Irlande, frère de la Reine de ce pays, & un des plus renommés Chevaliers de la Table Ronde, arrive en Cornouailles, accompagné d'une troupe nombreuse de Chevaliers, pour demander le tribut. Le Roi Marc, très affligé, ne peut trouver aucun moyen de s'empêcher de le payer, aucun Chevalier de sa Cour n'osant combattre, dans la personne du Morhault, l'ennemi le plus redoutable. Le jeune Tristan, après s'être consulté avec Gouvernail, court se jeter aux pieds du Roi Marc ; & , s'exprimant avec cette véhémence noble que donnent le courage & le desir de la gloire, il supplie le Monarque de lui accorder l'ordre de Chevalerie, si jusqu'à ce moment ses services lui ont été agréables.

» Oui-dà, beau-fils, lui répond le Roi, bien
» l'avez desservi; mais ores me fâche que ce ne
» puisse se faire en plus grande feste & lyesse,
» attendu le treu (tribut) que les gents d'Ir-
» lande viennent demander. « Tristan ne répond
rien, & se prépare à recevoir l'ordre que son
oncle lui confère le lendemain.

A peine a-t-il reçu l'acolade, ceint son épée,
& chaussé ses éperons, qu'il se jette une seconde
fois aux pieds de son oncle, & lui demande
la permission de combattre le Morhoulte d'Ir-
lande, pour délivrer son royaume du tribut
aussi cruel que déshonorant qu'il vient exiger.
Le Roi Marc ne trouvant aucune ressource dans
les foibles Chevaliers de sa Cour, le lui accorde
avec regret. On signifie aux Chevaliers d'Ir-
lande, qu'il s'en présente un pour combattre
le Morhoulte, & délivrer le royaume de Cor-
nouailles du tribut. » Qui êtes-vous, lui dirent-
» ils, pour oser vous combattre à si puissant
» Prince? « Alors Tristan n'hésite plus à se
découvrir. » Je suis fils de Roi, leur répon-
» dit-il : Méliadus fut mon père; le Roi Marc
» est mon oncle. « Ces Chevaliers admirent son
courage & sa beauté. Le Roi Marc l'em-
brasse; le Morhoulte accepte le défi, donne son
gage de bataille, & l'on décide que le com-
bat se fera dans l'île Sanzon, où chaque

parti conduira son Chevalier , & le laissera seul.

Sans suivre l'Auteur dans le détail de ce fameux combat , le premier & l'un des plus glorieux des exploits de Tristan , nous croyons devoir nous borner à apprendre au Lecteur que le jeune Chevalier , quoique grièvement blessé , fendit enfin la tête au Morhoul , qui , demi-mort & du coup , & de la honte d'avoir succombé dans une occasion où il croyoit avoir tant d'avantage , jette là son épée & son écu , fuit & se rembarque.

Il fait faire voile en diligence vers l'Irlande , pour pouvoir mourir dans son pays. Le royaume de Cornouailles est pour toujours délivré du tribut. Tristan , affoibli par le sang qu'il avoit perdu , étoit tombé en foiblesse ; on vole à son secours , on le ramène ensuite en triomphe ; on panse ses plaies , quelques - unes se guérissent aisément. Mais la lance du Morhoul étoit empoisonnée , & la blessure principale qu'elle a faite , loin de céder aux remèdes , s'envenime tous les jours. Les Chirurgiens en désespèrent. Tristan , par le conseil d'une demoiselle , demande permission à son oncle , d'aller chercher du secours dans le pays de Logres (l'Angleterre) ; il part , & reste quinze jours sur mer , battu des vents qui le jettent enfin sur les côtes

d'Irlande. Il débarque , & le cœur lui resjouit pour ce que Dieu l'avoit jeté hors du péril de mer : lors prend sa herpe & la trempe (l'accorde) & commence à jouer si doucement , que nul ne l'ouit qui volontiers ne l'écoutât. Le Roi d'Irlande , & la belle Yseult sa fille , étoient à une fenêtre qui avoit vue sur la mer ; ils écoutent les sons de la harpe : le Roi descend , voit que c'est un Chevalier blessé , le fait transporter dans son palais , & le recommande à sa fille Yseult , la plus charmante Princesse qui fût alors dans l'univers , & la plus habile dans l'art de guérir les plus dangereuses blessures (1). Tristan ne se fait pas mieux connoître. Yseult en prend grand soin. De ce moment ils commencèrent à s'admirer. La Princesse est long-tems à s'appercevoir que la blessure est envenimée. Pendant ce tems plusieurs Chevaliers de la Table Ronde , & d'autres Chevaliers , font un tournoi. Un Prince Sarrafin , nommé Palamèdes , obtient l'avantage le premier jour ; on le conduit à la Cour du Roi : on lui donne une fête où Tristan , un peu

(1) Il étoit d'un usage commun , du tems de l'ancienne Chevalerie , que les dames & demoiselles du plus haut parage apprissent la Chirurgie , pour se rendre utiles à leurs pères , maris ou parens , qui couroient , à tous momens , le danger d'être blessés dans les combats , tournois ou joûtes.

remis de sa blessure , se fait porter. La belle Yseult y paroît avec tous ses charmes. Palamèdes ne peut les voir sans en être frappé ; & , sans faire aucune réflexion , il lui avoue un amour qui ne doit jamais être que malheureux. Tristan s'aperçut de l'amour de Palamèdes ; & la plus vive jalousie lui fit alors connoître à quel point Yseult lui étoit déjà chère.

Le tournoi devoit recommencer le lendemain. Tristan , tout blessé qu'il est , se lève dans la nuit , prend ses armes , se cache dans une forêt voisine du lieu du tournoi ; & , dès qu'il est commencé , il se met sur les rangs , renverse tout ce qui lui résiste , combat Palamèdes , auquel il s'attache principalement ; il le porte à terre d'un coup de sa lance , il l'attaque une seconde fois l'épée à la main , & remporte le prix du tournoi. Cependant sa blessure se rouvre ; il perd son sang : on l'emporte dans ce triste état , mais en triomphe , au palais. La belle Yseult vole à son secours , avec un intérêt qui , de jour en jour , devenoit plus vif. Elle s'aperçoit enfin qu'un venin subtil empoisonne la blessure ; elle va cueillir des herbes salutaires , les prépare , en fait un heureux usage ; & Tristan , parfaitement guéri , lui déclare qu'il ne vit plus que pour l'adorer ; mais en lui laissant encore ignorer qu'il est le brave Tristan & le vainqueur du Morhoul.

Un jour une *gente Pucelle* (1) de la Reine, entre dans le cabinet où les armes de Tristan étoient attachées. Elle les examine, & sur-tout son épée à laquelle elle apperçoit une brèche considérable. Elle soupçonne que c'est la même épée dont le coup a ôté la vie au Morhoul, (car il étoit mort de ses blessures.) Elle fait part de cette découverte à la Reine, qui avoit gardé précieusement dans un étui, cette pièce d'épée qu'on avoit ôtée de la tête de son frère, après sa mort; elle prend cette pièce, la rapporte à la brèche de l'épée de Tristan: elle se trouve juste; & la Reine reconnoît celui qui lui a ravi son frère. Elle porte ses cris & sa douleur au Roi, qui s'assure de la vérité par ses yeux. Il fait venir Tristan en présence de toute sa Cour, & lui reproche d'avoir osé s'y présenter, après avoir tué son beau-frère. Tristan rougit, & en devient encore plus beau. Il avoue qu'il est celui qui s'est battu pour le tribut de Cornouailles, avec le Morhoul, & que les vents l'ont jeté sur les côtes de son royaume. La Reine demande vengeance pour la mort de son frère; la belle Yseult frémit, & la pâleur ternit les roses de son teint; mais un murmure de toute

(1) Titre honorable & sans conséquence, qu'on donnoit alors à toute demoiselle non mariée.

l'assemblée fait connoître que l'on desire la vie d'un Chevalier aussi intéressant par son courage & par sa beauté : la générosité fait taire le courroux dans le cœur du Roi d'Irlande. *Chevalier*, dit-il à Tristan, *moult me avez honny & avilé quand vous occistes le Morhoult, mais moult seroit grand domaige si je vous occyoye ; je vous laisserai à vivre pour deux raisons , l'une est pour la bonté de Chevalerie qui vit en vous, l'autre s'y est pour ce que vous avez logé dans mon hôtel, & se je vous ai rescouffé (secouru) , & se je vous occyoye, je ferois trop grande trahison ; mais il conviengt que tost vous esvidiez ma terre, & que jamais ne vous y osiez trouver : car si je vous trouvoye, je vous mettroye à mort.* Sire, dit Tristan, *grand-merci* Lors lui fait *bail-ler armes & cheval.* Tristan regarde Yseult en soupirant, obéit, & monte à cheval. Brangien, dame d'honneur (quoique jeune encore) de la belle Yseult, connoissoit ses plus secrètes pensées. Elle fait partir *moult coyement* ses deux frères pour suivre Tristan, & lui servir d'écuyers. Le brave Tristan retourne pleinement guéri dans le royaume de Cornouailles.

Le Roi Marc exige de son neveu qu'il lui fasse un récit fidèle de ses aventures. Tristan lui apprend que la brèche de son épée l'a fait reconnoître à la Cour du Roi d'Irlande pour le

vainqueur du Morhoul , & ce qui a suivi cette découverte. Il lui peint ensuite la charmante Yseult , avec ce feu , cette énergie qu'on ne trouve que dans la bouche d'un amant. Le Roi de Cornouailles *prend son tems , requiert un don* à son neveu , qui le lui accorde ; il lui fait jurer sur les reliques qu'il exécutera tout ce qu'il lui *requiera*. Tristan s'y engage par serment. Marc lui ordonne d'aller en Irlande , & de lui amener la belle Yseult , pour la faire Reine de Cornouailles.

Tristan devoit croire sa mort certaine , en osant retourner en Irlande ; mais lié par la foi du serment , & plus encore par la *douce chaîne d'amours* , il n'hésite pas un instant. Il prend seulement la précaution de se couvrir d'autres armes. Il s'embarque pour l'Irlande. Une tempête le jette sur les côtes d'Angleterre. Le Roi Artus tenoit alors sa Cour à Cramalot ; les plus valeureux Chevaliers l'ornoient , & ceux de la Table Ronde , ses compagnons d'armes , & les plus illustres Chevaliers du monde , en faisoient les honneurs aux Chevaliers étrangers.

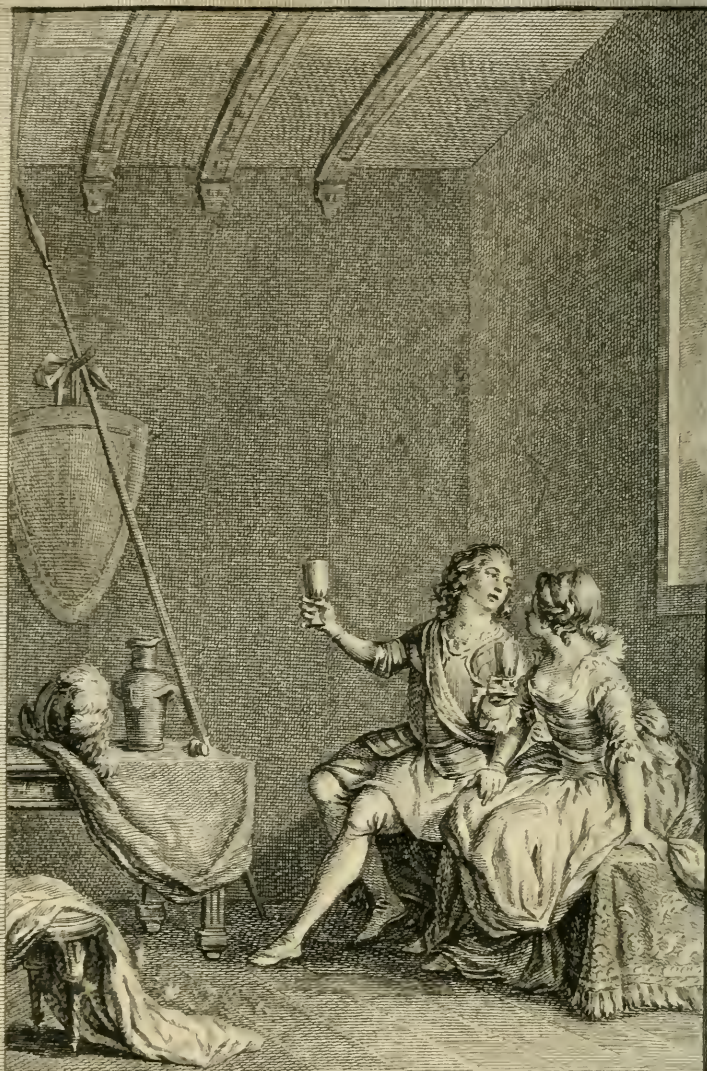
Tristan ne se fait point connoître. Il prend part à plusieurs joutes ; il livre même plusieurs combats où il se couvre de gloire. Un jour il voit arriver dans un vaisseau Argius , Roi d'Irlande , père de sa chère Yseult. Ce Prince , accusé

de trahison pour un meurtre commis à sa Cour, venoit à Cramalot, par ordre du Roi Artus, pour se laver de cette accusation. Blaaner, l'un des plus redoutables Chevaliers de la Table Ronde, étoit son accusateur, & ni l'âge ni les forces d'Argius ne pouvoient résister un moment à ce terrible adversaire. Argius étoit donc obligé de chercher un champion qui pût soutenir son innocence. Le serment de la Table Ronde ne permettoit à aucun de ses Chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût une querelle personnelle, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entend parler de la grande renommée du Chevalier inconnu; il est lui-même témoin de ses exploits. Il court à lui, lui jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il est innocent du meurtre dont on l'accuse, & que *bon droit & sans faillite il a*. Sans le connoître, il le prie de soutenir sa cause. *Haa ! chier Sire*, lui répond Tristan, *n'a jà guères sauvé m'avez de male mort, est bien droiçte raison qu'avanture sa vie pour vous, cil à qui l'a avez saubvée*. Tristan se fait connoître; Argius l'admire, & lui promet de lui octroyer, après le combat, tel don qu'il lui voudra requérir.

Tristan se bat à outrance contre Blaaner. Celui-ci, couvert de blessures, tombe sur ses

genoux ; son épée échappe de sa main ; & , loin de vouloir se rendre , il crie à son ennemi d'user de ses droits , & de lui couper la tête. Le généreux Tristan n'en fit rien. *Il savoit que courroux & excès de grand courage font dire telles paroles à Blaaner ; & lors dist : Ne plaise à Dieu que je coupe le chef à si bon Chevalier comme vous êtes ! si ne le feroye pour la meilleure cité que le Roi Artus ait.* Il appelle les juges du camp , qui décident que le Roi d'Irlande est lavé de son accusation. Tristan court à Blaaner , le prend entre ses bras , le relève , & le rend à ses parens & compagnons qui ores tous étoient du lignage au Roi Ban de Benoist , & conséquemment du même sang que le fameux Lancelot du Lac , dont l'amitié & assistance moult desiroit Tristan. Tous ces braves Chevaliers entourent Tristan , le mènent en triomphe à sa tente : le Roi d'Irlande l'embrasse de bon cœur , & le conjure de repasser avec lui en Irlande. Tristan part ; ils arrivent ; & la Reine , oubliant la mort de son frère , ne montre au libérateur de son mari qu'une tendre & vive reconnoissance.

Quel heureux moment pour Yseult , qui sait que son père a promis un *don* à son amant ! Mais le malheureux Tristan ne la revoit qu'avec le désespoir du cruel ferment qui le lie. Son grand cœur surmonte enfin la force de son amour.



Hélas ! ce flacon contenoit le boire amoureux ?

L'honneur lui prescrit de requérir ce don qui lui devient si fatal ; il déclare le serment qu'il a fait ; il demande , en frémissant , la belle Yseult pour son oncle. Argius la lui accorde , & bientôt tout est préparé pour le départ d'Yseult. L'aimable & fidelle Brangien est destinée à l'accompagner. Le jour du départ , la Reine tiré à part cette jeune dame d'honneur. Elle avoit reconnu que sa fille & Tristan étoient enflammés l'un pour l'autre ; elle espère détourner les suites fatales de cet amour , en confiant à Brangien un philtre , présent précieux d'une Fée habile ; & ordonne à la dame de partager ce *boire amoureux* entre sa fille & le Roi Marc , le soir de leur mariage.

Yseult & Tristan s'embarquent. Un vent favorable enflé les voiles , & leur promet une heureuse navigation. Ces deux amans se regardent avec tendresse , & commencent à soupirer : l'amour sembloit porter tous ses feux sur leurs lèvres comme dans leur cœur. Il faisoit une chaleur excessive ; une soif ardente les dévore. Yseult se plaint la première. Tristan apperçoit un flacon que Brangien avoit eu l'imprudence de ne pas enfermer. Il s'en saisit , court le porter à la charmante Yseult , & le partage avec elle. Hélas ! ce flacon contenoit le *boire amoureux*. Yseult & Tristan se regardent , ils soupirent ; on conçoit

leur situation. La jeunesse & la beauté de Tristan auroient peut-être parlé vainement en sa faveur ; mais que faire contre la magie d'une Fée , & contre celle de l'amour !

Une tempête s'élève , & menace d'un prochain naufrage ; la crainte est dans le cœur des matelots ; Yseult & Tristan ne voient , & ne sentent que leur bonheur ; il fut bientôt à son comble. La tempête augmente , & , après avoir longtemps lutté contre les flots , un coup de vent jette le vaisseau dans le port d'une ville inconnue. Ils descendent à terre ; ils s'informent du pays & de ses habitans. Un vieil homme soupire en les voyant si jeunes & si beaux , & leur dit que leur mauvaise destinée les a conduits près du château de Plours , où *le felon & oultraigeux Brunor les mettra à male mort , se le Chevalier n'est plus preux que lui , & se la dame n'est plus coïnte & belle que la sienne.*

On s'imagine sans peine que Tristan , aussi brave qu'amoureux , tue le felon Brunor , & trois ou quatre coquins de géans qui le défendoient. Yseult y triomphe aussi en remportant la palme de la beauté. Les deux jeunes amans s'emparent du château de Plours , & ne sont pas pressés d'en sortir. Ils y restent trois mois ; mais il faut enfin qu'ils se déterminent à s'embarquer & à passer dans le royaume de Cornouailles.

Les deux amans arrivent à la Cour du Roi Marc. Il remercie bien son neveu. Il trouve Yseult charmante, & sent toute l'impatience de l'épouser. Une grande fête est ordonnée, & le mariage se fait le lendemain.

Quelle douleur pour nos amans ! Mais ce sentiment cède à la crainte la plus juste & la plus naturelle. Le Lecteur en devine la cause. Yseult a cédé aux transports de son amant ; pourra-t-elle tromper son mari ? Yseult, Tristan, Brangien & Gouvernail tiennent conseil. Brangien, quoique sensible & souvent adorée, n'a jamais fait la faute qui cause aujourd'hui l'embarras d'Yseult : elle aime sa maîtresse ; on conclut qu'elle doit la sauver. Le sentiment la décide encore plus que le conseil. *A la fin de la toilette du soir, elle prend tous les accoutremens royaux de nuit ; elle se parfume, fait sa prière, & attend le Roi Marc dans le lit nuptial.* L'amour veille à la destinée des amans. Le vieux Monarque est heureux, s'endort, se réveille, & quitte enfin le lieu de la scène pour aller se féliciter du rôle brillant qu'il a joué. A peine le jour commençoit à paroître, Brangien, tourmentée jusqu'à ce moment de tous les sentimens d'une victime, s'élance de l'autel où elle a été immolée, & court auprès d'Yseult pour la rassurer sur le succès du sacrifice. Elle trouve

les deux amans ensemble aussi rassurés qu'ils peuvent l'être. Les soins de Tristan ont du moins adouci la situation d'une ame agitée. Yseult prend les *accoutremens* de Brangien , & se hâte d'aller prendre la place que celle-ci vient de quitter.

Le Monarque , enchanté de sa femme , & reconnoissant envers son neveu qui la lui avoit amenée , le fit son grand Chambellan ; *ce qui lui donna toutes entrées privées à la Cour , voirement chez la Reine.*

Nous voudrions passer sous silence une action de cette Reine , dont nous frémissons nous-mêmes. L'ingrate ou trop prévoyante Yseult oublie la reconnoissance qu'elle doit à Brangien , qui vient d'immoler à l'amitié ce que l'on n'ose même sacrifier qu'en tremblant au plus tendre amour. La crainte injuste qu'elle a que Brangien ne découvre la petite ruse qu'elle employa pour elle , lui fait prendre la barbare résolution de la faire enlever , de l'envoyer dans la forêt du Morois , & de donner l'ordre de lui ôter la vie. Ainsi la crainte , la prudence même peuvent rendre une femme bien cruelle.

Brangien étoit aimable ; & les deux hommes chargés de la tuer , ne s'acquittoient de leur commission qu'à regret. *Eh ! qu'avez-vous pu forfaire à la Reine*, lui dirent-ils ? *Hélas ! Seigneur*, leur répondit-elle, *oncques ne lui meffis ;*

fors , quand Madame Yseult se partit d'Irlande , elle avoit une fleur-de-lis , qu'elle devoit porter au Roi Marc , & une de ses damoiselles en avoit une autre. Madame perdit la sienne , dont elle eût été mal voulue , & la damoiselle lui présenta par moi la sienne qu'elle avoit bien gardée. Et cuide (je crois) que pour cette bonté me fait mourir ; car ne sçay autre raison.

Les deux gardes n'entendent rien à cette énigme ; mais ne pouvant se résoudre à occir si douce & gente créature , ils l'attachent à un arbre , ensanglantent leurs épées , reviennent auprès de la Reine , à qui ils disent qu'ils l'ont massacrée , & répètent le propos qu'elle leur a tenu en mourant.

Yseult reconnoît , en ce moment , toute l'horreur de son ingratitude ; elle se désespère , & voudroit donner mille fois sa vie pour la rendre à cette amie fidelle ; mais elle doit croire qu'il n'est plus tems. Heureusement pour Brangien , Palamèdes arrive dans cette forêt ; il entend ses cris ; il la reconnoît , la délie , la conduit dans une abbaye de filles , & revient près d'une fontaine au milieu de la forêt. Quelle surprise pour lui ! Il voit , en arrivant , cette belle Yseult qu'il adoroit ; il la voit s'arrachant les cheveux , tirant un poignard de sa poche , & s'écriant : Non , chère Brangien , chère amie , chère vic-

time , non , je ne te survivrai pas. Palamèdes vole , & tombe à ses pieds ; il l'arrête , & lui promet de lui ramener Brangien. Il court la chercher , & jouit d'un plaisir inexprimable en la remettant entre ses bras. Yseult veut embrasser les genoux de son amie , elle la serre , l'inonde de ses larmes ; & , transportée de reconnoissance envers Palamèdes , elle lui promet un don. Le Roi Marc arrive sur ces entrefaites ; on lui fait accroire que Brangien a été enlevée par des scélérats , & qu'elle a été retrouvée par Palamèdes. Il partage tous les sentimens de sa femme , & confirme le don qu'elle a fait. Palamèdes en abuse. Il demande d'emmener Yseult. Ce serment du don octroyé , si sacré dans l'ancienne Chevalerie , oblige le Roi Marc à lui laisser enlever la Reine. Tristan seul pouvoit la défendre , mais il étoit absent.

Un bon Chevalier nommé Lambergues , qui depuis quelque tems étoit à la Cour de Marc , & dont Yseult traitoit avec grand soin une grande blessure , apprend que Palamèdes enlève la Reine. Malgré sa blessure & sa foiblesse , il se fait donner ses armes , & vole après le ravisseur , le joint & le combat ; mais toutes ses blessures se rouvrent , il perd tout son sang , & Palamèdes lui donne la vie.

Pendant le combat , Yseult a eu le tems de

se sauver. Elle arrive au bord d'une rivière; elle se fait connoître à un Chevalier qu'elle y rencontre; il la prend en croupe, passe le fleuve, conduit la Reine dans une tour où elle s'enferme promptement, voyant Palamèdes qui la poursuit. Le Chevalier veut arrêter Palamèdes qui le tue, & qui, de désespoir de voir Yseult hors de sa puissance, se jette à terre près de la tour, & tombe, comme par un sort, dans une rêverie profonde.

Tristan, de retour à la Cour, apprend tout ce qui s'est passé. Il part avec Gouvernail, vole à la tour qui sert d'asyle à la Reine. Le bruit qu'il fait, ne peut tirer Palamèdes de sa rêverie. Gouvernail le prend par son casque, & le secoue pour l'éveiller; Palamèdes s'écrie : *Escuyer felon, tu ne fais pas courtoisie de me oster de mon penser.* Gouvernail lui répond : *Palamèdes, votre penser ne vous vault rien; voici Tristan qui vous défie.* — *Ah! Tristan,* s'écrie Palamèdes, *n'étoit-ce pas assez que tu me ravisses Yseult en Irlande, & maintenant me veux éloigner de mes amours, & me la veulx retollir (reprendre) à moi qui l'ay gagnée?*

Le combat commence avec une égale fureur entre deux des meilleurs Chevaliers du monde. La tendre Yseult, témoin, du haut de la tour, des coups qu'ils se portent, ne peut plus souf-

frir ceux que reçoit Tristan ; elle descend , sépare les deux combattans , & s'adressant à Palamèdes : *Certes , dit-elle , vous diâtes que m'aimez tant ; vous ne refuserez donc pas ce que je vous commanderai ! — Dame , dit il , je veuil faire votre commandement. — Je veuil , dit-elle , que vous laissiez cette bataille , & que vous en alliez à la Cour du Roi Artus , & saluez la Reine Genievre de par moy , & lui diâtes qu'il n'y a au monde que deux Chevaliers & deux Dames , moi & elle , son ami & le mien. Si vous commande que jamais ne veniez en lieu où je suis , si ce n'est dans la Grande-Bretagne.*

Palamèdes fond en larmes. Ah ! Dame , dit-il , je feray votre commandement ; ains subtilement m'avez déçu & éloigné de vous , mais je vous prie que en pire de moy j'à ne mettez votre cœur.... — Palamèdes , dit la Reine , j'à puiffé-je ne avoir joye quand je changerai mes premières amours !

Palamèdes , en s'éloignant , exprime son état par des sanglots. Yseult rentre dans la tour ; Tristan la fuit , & se désarme. Ils s'adoroient. Le boire amoureux n'avoit rien perdu de sa puissance.... Tristan éperdu d'amour , ose penser , dans son ivresse , à enlever lui même la belle Yseult ; mais une longue nuit & l'honneur le ramènent , le lendemain , à des sentimens plus

dignes d'un loyal Chevalier. Il rend Yseult à son mari.

Le Monarque montre beaucoup de reconnoissance à Tristan ; mais dans le fond de son cœur, il nourrit une noire jalousie contre lui. Un jour (car les amans sont toujours imprudens), *Tristan & Yseult étoient seuls en la chambre mesme du Roy Marc ; Andret , méchant & couard Chevalier de cette Cour , les apperçoit par le trou d'une serrure , auprès d'une table d'échecs ; mais ils n'y jouoient point. . . . Il court à Marc , & lui dit qu'il estoit le plus vil Roy , & le plus imbécille recreu qui fût , quand il souffroit en sa terre cil qui le honniſsoit de sa femme. Qui est-il ? dit le Roi. — Sire , c'est Tristan. — Je m'en suis de pieça (dès long-tems) apperçu : ains ne vous le ai je pas voulu dire , pour ce que cuidoye (croyois) qu'il s'en chastiât (corrigerait) ; en cette heure , en votre propre chambre , si les trouverez céans seul à seul.*

Le Roi prend son épée , court à sa chambre. Gouvernail , qui étoit revenu pour en garder la porte , avertit Tristan qui *s'esloigne moult hâtivement d'empres la Reine*. Le Roi furieux court après lui , l'épée à la main. *Vassal* (1), dit-il

(1) *Vassal* , nom insultant que les Chevaliers (qu'on

à Tristan, *vous me avez honny de ma femme, je vous deffie*. Tristan qui se trouve dans son tort, évite le premier coup, saisit une épée qu'il apperçoit, enveloppe son bras dans son manteau (que l'Auteur exact dit qu'il avoit eu le tems de reprendre), & court sur le Roi Marc qui crie en vain aux Chevaliers de Cornouailles de l'arrêter. Tristan en étoit trop craint & trop aimé pour qu'ils obéissent. Le Roi Marc prend le parti de s'enfuir. Tristan, de mauvaise humeur, le poursuit de chambre en chambre; l'atteint, & lui donne un grand coup de plat d'épée sur l'oreille, dont il le renverse tout étourdi.

Tristan pensant, avec raison, que cette tracasserie avec son oncle pourroit avoir des suites, assemble ses amis, s'arme, & part avec eux, pour se retirer dans la forêt du Merois, voisine de Cintageul, où le Roi tenoit sa Cour. L'espérance de revoir sa chère Yseult l'y retient pendant long-tems; & il n'y perd pas une occasion de mortifier le Roi Marc, qui se tient renfermé dans sa cité, sans oser en sortir.

appeloit Monseigneur) se donnoient entr'eux dans un mouvement de colère, & qui étoit une vraie injure pour ceux qui n'étoient pas réellement vassaux de ceux qui leur parloient.

Mais bientôt tous les hauts Barons de la Cour de Cornouailles , se souvenant que le brave Tristan les avoit délivrés du tribut d'Irlande , forcent le Roi à le rappeler près de lui. Brangien part avec une lettre de la belle Yseult , qui lui mande de revenir , mais qu'il se tienne toujours en garde contre quelque nouvelle trahison. Tristan , transporté d'amour & de joie , baise cette lettre , la cache dans son sein , revient à la Cour. *Le Roi Marc monstre beau semblant à Tristan pour le décevoir (tromper) , & le rend plus sûr de son hôtel que il n'avoit été mais.*

Quel est l'amant qui ne chercheroit pas à renouer souvent la même conversation que le Roi Marc avoit interrompue ? Tristan la renouvelle autant de fois qu'il en peut trouver l'occasion ; & la tendre Yseult trouve une douce occupation dans le plaisir de la faire naître.

Tristan , tout aimable qu'il étoit , s'étoit fait quelques ennemis secrets par sa haute valeur. Un des vils Chevaliers de Cornouailles , dont par malheur il avoit tué le frère dans un tournoi , n'eut point assez de courage pour oser venger cette mort ; mais il eut l'adresse & la méchanceté de lui porter impunément le coup le plus sensible. Ce Chevalier , indigne de son Ordre , amène à la Cour une Demoiselle qui porte un cor d'ivoire enchanté. Elle s'adresse

au Roi , & lui dit : *Sire , le cor est moult beau , mais encore est-il plus merveilleux ; car il fait connoître les Dames qui ont fait fausseté à leur Seigneur , & pour ce me permettras de le faire esprouver , & vecy comment : tu le feras emplir de vin , & puis le donneras aux Dames à boire. Celle qui son Seigneur aura faussé , ne y pourra boire que le vin ne répande sur elle ; & celles qui gardé auront la foi jurée , y pourront boire sans répandre (1).*

Tristan , & la belle Yseult qui avoit quelque raison de craindre de n'être pas assez adroite pour boire le vin de ce cor sans en répandre , furent très-épouvantés. Tristan s'éloigne pendant le tems de l'épreuve ; & fait jurer à ses amis qu'ils défendront Yseult si le Roi veut attenter à sa vie.

Le Roi Marc fait assembler toutes les femmes des Chevaliers de son royaume. La Reine à leur tête , résiste beaucoup , ainsi qu'elles , à faire cette épreuve. Elles avoient raison. Les Dames de la Cour de Cornouailles étoient toutes mal-

(1) Il est clair qu'Arioste a emprunté de ce passage de notre Roman , son Episode de la *Coupe enchantée*. Il en a pris bien d'autres traits , ainsi que Bocace. Ces Auteurs n'écrivoient que près de 400 ans après celui-ci.

adroites ; & il n'y en eut aucune dans les mains de laquelle le maudit cor ne fût indiscret.

O bonté divine, (dit l'Auteur) qui pardones les griefs faits, pour doner tems aux pescheurs de revertir (retourner) à pénitence.

Dans ce moment, tous les courtisans, par foiblesse ou par vanité, feignant de ne pas croire leurs femmes coupables, se lèvent bravement contre le Roi Marc : Sire, dirent-ils, détruisez votre femme si voulés, ou pouvés ; mais les nôtres ne détruirons pas pour si petite achoison (raison). — Bon, dit le Roi, ne voyez-vous pas tout apertement (clairement) qu'elles vous ont honnys ? — Ce ne savons nous pas, continuèrent-ils ; le cor est sans doute forgé par mal engin & noire négromancie, & si voulez faire mal à votre femme, point ne voulons faire autant aux nôtres. Le Roi Marc, qui avoit toujours un certain foible pour Yseult, tant elle étoit jolie, se prend aussi-tôt à leur dire : *Aa, beaux Seigneurs de Cornouailles, puisque vous quittez (excusez) vos femmes, je quitte la mienne aussi, & tiens-je l'épreuve du cor à mensonge.*

Tristan, averti par ses amis que l'orage est calmé, revient à la cour ; mais le scélérat d'Andret, qui se doute bien qu'il ne pourra s'empêcher de chercher à causer en secret avec

la Reine, dresse un piège à Tristan, & croit ne pouvoir mieux placer des *fers de faulx* dont ce piège est composé, qu'aux pieds du lit de la Reine. Le beau Tristan arrive, & sa jambe est vivement écorchée. Mais comme on peut confondre un petit mal dans un grand bien, à peine sent-il sa blessure dans la chaleur de son entretien. Cependant bientôt la Reine & lui s'apperçoivent qu'il est blessé. Yseult, qui se doute de quelque trahison, panse la plaie, & un baiser de sa bouche charmante en est le premier appareil. Elle le renvoie chez lui, se lève doucement pour lui ouvrir la porte, & les maudites faulx maltraitent des jambes d'albâtre qui portoient le plus beau corps du monde. Bran-gien vient au secours; elle arrête le sang de la Reine, & la remet dans son lit. Aucun des deux amans n'ose se plaindre de sa blessure; mais le méchant Andret s'apperçoit aisément qu'ils ont été pris au même piège. Il en avertit le Roi, dont la mauvaise humeur augmente visiblement.

Ces maudits Chevaliers de Cornouailles, déshonorés dans l'Angleterre comme dans la Gaule, joignoient tous la méchanceté la plus noire, à la plus grande lâcheté. Un cousin d'Andret, nommé Basyle, découvre une nouvelle conversation d'Yseult, & en avertit le Roi. On entoure nos amans: on les saisit; la

Reine est conduite dans une tour, & Tristan est jeté dans une prison obscure.

Le Roi fait faire le procès à Tristan; & les Barons Cornouaillois, aussi fots juges que lâches combattans, s'accordent à le condamner à la mort. Le jour est fixé, & l'exécution doit se faire sur un tertre, à un quart de lieue de la ville. Gouvernail & ses amis s'arment, & se préparent à le secourir; mais le brave Tristan n'a besoin que de lui-même. A peine est-il hors de la prison, qu'il brise ses liens, assomme deux de ses gardes, s'empare d'une de leurs épées, & se sauve dans une église. Le lâche Andret qui commandoit l'escorte, le poursuit & l'attaque : Tristan perce & pourfend les plus téméraires; mais son épée se brise, le grand nombre est prêt à l'accabler. Il se sauve au haut d'une tour qui donnoit sur une mer profonde; il prend son parti, & *se recommandant à l'amie Yseult & à son doux Rédempteur*, il se précipite dans la mer. Bientôt il revient au-dessus des vagues; il nage avec force, & se sauve sur une roche.

La malheureuse Yseult n'étoit pas dans une situation moins affreuse. Déjà livrée aux barbares qui devoient lui faire souffrir toutes sortes d'ignominies, terminées par une mort cruelle, une de ses filles s'échappe en jetant les hauts cris,

& court vers un petit bois où les amis de Tristan s'étoient embusqués. Elle les instruit du danger pressant où se trouve la Reine. Ils volent à son secours, massacrent les bourreaux, & la délivrent.

Yseult, qui croit Tristan perdu sans ressource, refuse toute consolation, & ne demande que la mort. Gouvernail la conduit à l'église dans laquelle étoit entré Tristan, & à la tour d'où il s'est précipité. Ils cherchent en vain à le découvrir sur les flots. Mais que les yeux d'une amante sont perçans ! Yseult le découvre sur la roche où il s'étoit sauvé. Une partie des amis de Tristan reste à la garde d'Yseult ; l'autre vole au secours de cet illustre infortuné, lui conduit une barque, & le ramène.

Quelle est la joie des deux amans, en se jurant tout ce qu'ils sentent dans un moment aussi doux ! *Dame*, dit Tristan, *oui la Dieu merci*, (grâce à Dieu) *quant je vous vois saine & haillée* (contente), *désormais rien ne me pourroit grever ; & puisque Dieu nous assemble, jamais ne nous départirons* (séparerons). — Certes, dit Yseult, *ce me plaît moult ; car j'ayme mieux être povre avec vous, que être bien riche sans vous.*

Ce couple heureux & charmant connoissoit trop le péril certain de retourner à la cour,

pour ne pas chercher un asyle. Ils en trouvent un au fond de la forêt du Morois. Ils y vivent tranquillement pendant quelques mois ; mais le Roi Marc met leur tête à prix, & promet de si grandes récompenses à ceux qui les découvriront, que , quoiqu'ils fussent généralement aimés , quelques misérables mercenaires , séduits par l'or , cherchèrent tant , qu'ils les trouvèrent. Le Roi fut averti un jour que Tristan étoit à la chasse avec Gouvernail. La belle Yseult trouvée sans défense est enlevée ; on la renferme dans la même tour. Apparemment que les momens qu'elle passoit avec Tristan lui donnoient de nouveaux charmes. Le Roi, tout furieux qu'il étoit , la trouve cent fois plus belle , s'enflamme d'un amour nouveau, & l'accable de caresses importunes.

Le malheureux Tristan , après s'être lassé à la poursuite d'un chevreuil , s'étoit endormi sur le bord d'une fontaine. Le fils d'un de ceux qu'il avoit tués , le jour qu'il s'étoit délivré de l'escorte qui le conduisoit à la mort , épioit depuis ce tems l'occasion de venger celle de son père. Il trouve Tristan sans défense dans les bras du sommeil , & *le faulx trahitre lui jette une jagette* (lui tire une flèche) *envenimée , dont il le fiert* (blesse) *au bras senestre* (gauche). Tristan se réveille , court à lui , le saisit ,

lui brise la tête contre un arbre , retire la flèche , & s'apperçoit qu'elle est empoisonnée. L'habileté d'Yseult le rassure. Vaine espérance , hélas ! Il vole auprès d'elle ; une fille en pleurs lui apprend son infortune. Que devient-il en l'écoutant !

Dans son désespoir il veut se tuer. L'amour arrête son bras. Mais bientôt accablé de la douleur que lui cause sa blessure , il sent que sa mort n'est pas éloignée. Le fidèle Gouvernail trouve le moyen de lui faire parler à Brangien. Celle-ci s'attendrit en voyant sa blessure , & beaucoup plus en songeant à l'impossibilité de recourir aux remèdes d'Yseult. Elle lui conseille de partir sans délai pour la petite Bretagne , où il trouvera la fille du Roi Houël , qui se nomme *Yseult aux blanches mains* , & qui ne cède en habileté qu'à l'Yseult la blonde qu'il adore.

Tristan suit son conseil , & arrive à la Cour du Roi Houel , sous le nom du Chevalier inconnu. Le Roi , frappé de sa beauté & de la noblesse de ses traits , le recommande à sa fille ; l'amour plus prompt , le lui recommande encore mieux.

Les belles mains , cause du surnom de la nouvelle Yseult , s'occupoient doucement & toujours avec lenteur à panser le bras de Tris-

tan. Le moment où il recevoit leur secours avoit aussi de la douceur pour lui. Lorsqu'elle le touchoit, un trouble agréable, une douce chaleur qui dissipoit le froid mortel du poison, lui faisoient croire qu'Yseult lui rendroit la santé. Yseult lui montrait tout le plaisir qu'elle avoit à la voir renaître. Que la reconnoissance a de pouvoir sur une belle ame ! La guérison arriva enfin. A peine commençoit-il à en jouir, qu'un Comte très-puissant, voisin des états du Roi Houël, avec qui il étoit en guerre, entra dans ses états, battit son armée, & vint enfin l'assiéger dans sa capitale. Houël cherchoit vainement du secours dans les Chevaliers de sa cour. Gouvernail (sans toutefois prononcer le nom de Tristan) lui dit qu'il avoit auprès de lui le plus illustre & le plus brave de tous les Chevaliers. Houël appelle Tristan, très-occupé pour lors à témoigner sa reconnoissance à Yseult, & il lui demande du secours. On imagine sans peine à quel point ce mot rappela Tristan à l'amour de la gloire. Il s'arme, fait une sortie, met l'armée en déroute, tue le Comte ; & rentre triomphant dans la ville qu'il vient de sauver.

Le Roi, pénétré des sentimens les plus vifs, & instruit de la naissance de Tristan par Phéredin son fils, à qui ce dernier l'avoit con-

fiée, lui offre sur le champ sa fille en mariage.

Comment pouvoir rapporter tous les combats dont l'ame de Tristan est agitée ? Il adoroit toujours la première Yseult, mais les belles & blanches mains de la seconde lui avoient sauvé la vie. Il se rappeloit son ancien bonheur, tous les sacrifices de la première Yseult, les plaisirs qu'il avoit goûtés auprès d'elle : mais au même instant le remords de ces mêmes plaisirs portoit le trouble en son ame ; il ne les envisageoit plus que comme des crimes ; il se reprochoit tout ce qu'il avoit fait contre son oncle. Un fond de probité, qu'on a toujours reconnu en lui, lui faisoit desirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite ; il pensoit même qu'un amour avoué par le ciel pourroit l'enchaîner à jamais, & lui faire trouver enfin ce bonheur dont toute ame honnête est plus susceptible qu'une autre, parce qu'elle sent mieux le devoir d'être juste, & le plaisir d'être innocent. Cette dernière réflexion, & les belles mains d'Yseult le déterminèrent. Il lui donna la sienne. Mais l'amour punit toujours une infidélité. *Tristan se couche avec Yseult sa femme. Le luminaire ardoit (brûloit) si cler, que Tristan pouvoit bien veoir la beauté d'Yseult ; elle avoit la bouche vermeille & tendre, yeux pers rians, les sourcils bruns & bien assis, la*

face claire & vermeille comme une rose à l'aube du jour. Sy Tristan la baise & l'acolle : mais quant il lui souvient de Yseult de Cornouailles, sy a toute perdue la volonté du surplus. Cette Yseult est devant lui, & l'autre est en Cornouailles qui lui défent que à l'autre Yseult ne fasse nul' riens que à villeinie lui tourne. Ainsi demeure Tristan avec sa femme ; & elle qui d'acoller & de baiser ne savoit riens, s'endort entre les bras de Tristan ; & Tristan aussi d'autre part se endort entre les bras d'Yseult jusques au lendemain, que les Dames & Damoiselles vinrent veoir Yseult & Tristan. Tristan se lieve, puis vient au palais.

Tristan modeste & prudent, n'informe personne de ces détails. Yseult plus innocente ne se plaint point d'un outrage qu'elle ignore. Gouvernail qui n'est informé de rien, croit avec plaisir qu'une belle femme fera oublier une maîtresse encore plus belle. Tristan resta un an à la cour du Roi son beau-père. L'ignorance d'Yseult ne fut pas plus éclairée ; & toutes les nuits que son mari passa près d'elle, ressemblèrent à la première.

Les nouvelles du mariage de Tristan arrivent enfin à Cornouailles. Le Roi Marc, enchanté de l'apprendre, court avec une maligne joie l'annoncer à sa femme. La malheureuse Yseult ne

peut cacher sa douleur. Elle s'enferme avec Brangien , & s'écrie en versant des larmes : *Haa , Tristan , avez-vous prins (eu) le cueur de trahir celle qui plus vous aymoist que soy-même ? Puisqu'il est ainsi , que je vois que tous ont joye de leurs amours , & moi en suis du tout chetive & en douleur , je prie à Dieu qu'il me envoie bientôt la mort.*

Yseult , dans son désespoir , se souvient de l'amitié qui l'unit à la Reine Genièvre. Cette Reine aimoit Lancelot du Lac aussi tendrement qu'Yseult aimoit Tristan ; & le grand Roi Artus , ce Souverain de tant de royaumes , ce preux Chevalier , digne chef de ceux de la Table Ronde , ce grand Artus (il faut l'avouer) partageoit le sort du petit Roi de Cornouailles. Yseult le savoit bien ; & l'on fait aussi que rien n'est plus consolant & plus commun que les confidences que de jolies femmes aiment à se faire entr'elles , dans la situation où elles se trouvoient l'une & l'autre.

Yseult écrit à Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante , & presque effacée par ses larmes. Elle lui parle de l'excès de son amour pour Tristan , de ce qu'elle a souffert pour lui , de sa cruelle infidélité , du désespoir où elle est : elle finit par lui demander conseil.

On croira sans peine que la Reine Genièvre

ne perd pas un moment pour faire confidence à Lancelot des plaintes d'Yseult, de l'infidélité de Tristan, dont elle lui peint toute l'horreur avec la force qu'une amante doit porter dans un pareil récit. Lancelot n'a garde de ne pas l'assurer de l'indignation qu'il a contre Tristan, du projet qu'il fait & du desir qu'il a de punir une pareille félonie. Son courroux s'apaise cependant un peu, en apprenant par un Chevalier de la petite Bretagne, que Tristan, mélancolique, rêveur, & presque malade, est parti de la cour du Roi Houël, & s'est séparé d'Yseult aux blanches mains, pour retourner à la quête des aventures. Lancelot s'imagine sans peine qu'il se repent de son infidélité.

En effet, Tristan, plus rempli que jamais de son amour pour Yseult la blonde, (c'est ainsi que nos Romanciers distinguent la première de la seconde,) avoit fait faire un esquif, sous prétexte de s'amuser à pêcher, mais bien pour s'en servir à passer dans le royaume de Cornouailles.

Un jour qu'il étoit entré dans cet esquif avec sa femme & Phérédin son beau-frère, ils s'amusoient à pêcher, à peu de distance du bord; un vent furieux les éloigne subitement de la côte, les porte en pleine mer, les rend le jouet des flots pendant trois jours, & finit par porter &

briser l'esquif contre des rochers qui bordoient une contrée qui leur étoit inconnue. Ils se sauvent ; ils pénètrent dans le pays ; ils rencontrent un Chevalier à pied & désarmé , qui les exhorte à ne pas aller plus loin. Il leur apprend qu'ils sont sur les terres de Nabon-le-Noir , le plus redoutable & le plus méchant de tous les hommes. Il ajoute que s'étant exposé témérairement à le combattre , il est devenu son esclave , & n'a plus d'espérance de fortir de ses fers.

Tristan lui jure qu'il le délivrera , l'envisage , croit le reconnoître , le reconnoît en effet , & se met à sourire. C'étoit Ségurades , Chevalier de Cornouailles , dont la femme avoit autrefois partagé ses faveurs entre le Roi Marc. & Tristan (1). Ségurades l'envisage à son tour , le reconnoît , & lui dit : *Tristan , vous êtes l'homme à qui je veuil plus de mal , & savez bien la raison pourquoi ; mais je vous pardonne , car à la male aventure estes-vous ici venu ; & je ne cherche d'autre vengeance. Vous avez raison ,* répondit Tristan : cette sorte de vengeance est digne d'un Cornouaillois ; cependant j'ose espé-

(1) Cette histoire est racontée tout au long dans les premières pages du Roman , mais nous avons cru devoir la supprimer.

rer que celui qui délivra votre royaume du tribut de l'Irlande, pourra réussir à vous rendre la liberté.

Séurades avoit un bon cœur ; & consolé des légers malheurs si communs à ses compatriotes, il ne voit plus que la générosité de Tristan, lui demande pardon, s'offre à lui servir de guide, & le mène, lui & sa compagnie, passer la nuit chez la veuve d'un Chevalier.

Cette Dame les reçut avec grand plaisir, leur rendit beaucoup d'honneurs, les conduisit à sa chapelle, où un tombeau les surprit par sa richesse & sa beauté. Hélas ! dit-elle, c'est le tombeau d'un de mes parens, nouveau Chevalier de la Table Ronde, nommé Menion le petit, que le méchant & cruel Nabon tua en trahison. Nous l'avons enterré, armé de pied en cap, à la manière des Chevaliers du royaume de Logres, avec un chapelet de perles sur la tête, comme étant jeune Chevalier.

Yseult & Tristan passèrent le reste du jour chez la dame, & furent réveillés le lendemain par le son d'un cor : on publioit une fête que le géant alloit donner ; & pour la rendre plus brillante, on enjoignoit à tous les vassaux de s'y trouver, sous peine de mort. Tristan n'avoit ni cheval, ni armes. Il part à pied avec Yseult, Séurades, Phérédin & la Dame. Ils arrivent

dans une plaine, sous le château de Nabon; & voient que le géant, qui se croyoit l'homme le plus redoutable à l'escrime, a partagé les Chevaliers qu'il tient prisonniers en deux troupes. L'une étoit composée des Chevaliers de Norgales, l'autre l'étoit de ceux du royaume de Logres. Un jeune Prince de ce royaume, nommé l'Amoral de Gales, & compagnon de la Table Ronde, se présente en ce moment, & se joint à la troupe des Chevaliers de Logres: *Bon, fait Nabon-le-Noia, vecy un serf de plus.* L'Amoral armé d'un écu & d'un bâton propre à l'escrime, ainsi que tous les autres combattans l'étoient, se présente, & nul Chevalier de Norgales ne peut tenir contre son adresse. Nabon le trouve digne d'éprouver la sienne; il descend, s'arme d'un écu & d'un bâton d'escrime, attaque l'Amoral de Gales, le met bientôt hors d'état de se défendre; & se plaint tout haut, qu'il ne peut trouver personne en état de le combattre. Tristan, qui s'étoit tenu tranquille jusqu'alors, dit à Ségurades: Il est tems que je me présente; j'espère, dans le combat, me conduire de façon à pouvoir tuer Nabon, & dès que vous le verrez tomber, criez aux deux partis à la *rescouffe* (1) liberté!

(1) *Rescouffe*, mot gaulois très-énergique qui n'a point

Tristan se présente aussi-tôt , & se saisit du bâton d'escrime du malheureux l'Amoral. Les deux partis admirent sa riche taille & sa beauté : Nabon le juge un adversaire digne de lui ; il l'attaque à coups précipités. Tristan les pare tous avec adresse , feint de les éviter , & n'en porte que de mal assurés. Nabon combat pendant une heure ; & , surpris de l'adresse de son adversaire , il s'arrête & s'écrie : » Qui es-tu » donc qui montres tant d'adresse à parer mes » coups , & si peu de courage pour m'en porter ? — Je suis Tristan de Léonois , lui dit-il , » fils de Méliadus , & neveu du Roi Marc. — *Haa , tant mieux* , dit Nabon , *car toujours portay hayne à ta meignec* (famille) ; *à la mort ores es-tu venu : Tristan , je te deffie*. C'est ce que Tristan desiroit ; il accepte le défi , pare encore quelques coups : mais bientôt le combat change ; il en porte à son tour , étonne Nabon , le ferre de près , prend son tems , & d'un coup portant à plein sur la tête , il le renverse mort. Sur le champ il saisit un des gardes de Nabon , s'empare de son épée ; & Ségurades & lui crient : *à la rescousse* (liberté) !

Tous les Chevaliers prisonniers qui compo-

été remplacé , pour dire , en un seul mot , reprendre celui qui a été pris ; il s'est conservé parmi les marins.

foient les deux partis, viennent baiser les mains du héros qui les délivre; les vassaux malheureux de Nabon voient qu'ils cessent de l'être, & offrent tous de lui rendre foi & hommage; Tristan les refuse; &, plein d'admiration pour la valeur de l'Amoral de Gales, à qui la force seule avoit manqué, il le propose aux sujets de Nabon, qui *l'élisent à Seigneur tout d'une voix*. Mais l'Amoral les refuse aussi. Tristan crut alors trouver une bonne occasion de réparer ses anciens torts avec le pauvre Ségurades; il voit la couronne de Comte que portoit Nabon, sur un tabouret de velours; il se la fait apporter; il appelle Ségurades, & la met sur sa tête. Ségurades s'agenouille, met ses mains dans les siennes, *luy preste hommage-lige, se déclare homme à Tristan*.

Nous avons cru devoir rapporter tout cet événement, parce qu'il peint l'ancienne tyrannie de quelques grands vassaux, & les coutumes injustes qu'ils établissoient par la force. Il instruit aussi du caractère des fêtes militaires, & des mœurs de ce tems.

L'Auteur raconte ensuite, fort au long, les aventures qui arrivent à l'Amoral de Gales: mais nous ne pouvons perdre de vue l'aimable & brave Tristan; & nous croyons devoir en venir aux événemens qui l'intéressent. Nous avouons
cependant

cependant au Lecteur que c'est avec bien du regret que nous passons sous silence les aventures d'un certain *Varlet à la cotte mal taillée*, & celle d'une Demoiselle assez mauvaise plaisante, dont les *gaberics* sont souvent très-fines & d'un très-bon ton. Ce Varlet à la cotte mal taillée est fils de Roi, frère de Dinadam, dont nous parlerons dans la suite; son surnom lui vient de ce qu'il porte constamment les vêtemens percés & délabrés dans lesquels son père a été assassiné, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de venger sa mort.

Tristan & la belle Yseult aux mains blanches repassent la mer, & retournent dans la petite Bretagne; ils restent encore quelque tems à la cour du Roi Houël. Plein de son amour, & ne pouvant résister plus long-tems au plaisir de parler de ce qu'il aime, il ouvre son cœur à son beau-frère Phérédin; il avoue que, maîtrisé par la plus vive des passions, & par le *boire amoureux*, il n'a pu surmonter l'attrait enchanteur qui l'attache à Yseult la blonde, dont il lui fait un portrait si charmant, si séducteur, que de ce moment Phérédin desiré de trouver l'occasion de la voir.

Quelque tems après, une femme enveloppée d'un voile, vient à la cour d'Houël, épie le moment de trouver Tristan seul, l'aborde sans

se découvrir , & ne lui dit que ces mots : *Haa , Tristan , Dieu vous garde.* Tristan reconnoît cette voix : c'étoit celle de la fidelle Brangien ; il lève son voile , l'embrasse , fond en larmes , & lui demande *comment sa Dame se fait.* *Mauvaisement ,* dit-elle , *elle n'a ne bien ne joye depuis qu'elle sçait que vous avez femme épousée , ne aura jamais tant qu'elle vous voye ; & vecy une lettre qu'elle vous envoie.* Tristan print la lettre , & quand il vist le scel (cachet) , si le commence à baiser tout en pleurant , puis l'ouvre.

Amy doux & chier amy. O ! tost venez , venez sans demeure ; accourez , amy , ou soyez sûr que male vie & mort desire la Reine Yseult , l'amour de Tristan.

Quelle est l'ame sensible qui ne reconnoitra pas le cri du cœur dans cette lettre ? O vous qui méritâtes d'en recevoir d'aussi pleines de tendresse & de candeur , soyez aussi touchés des peines de la belle Yseult , que le brave & fidèle Tristan le fut en la lisant.

Il feint , près du Roi Houël , que Brangien lui a apporté des nouvelles du Léonois , où sa présence est nécessaire. Brangien est reçue dans le palais avec honneur : Yseult aux blanches mains la carresse ; Brangien gagne sa confiance , la questionne , & juge , par ses réponses pleines

d'innocence & de simplicité, que Tristan ne fut qu'à moitié coupable. Tristan propose au Roi Houël d'emmener Phérédin en Léonois; tous deux pressent leur départ. Ils s'embarquent avec Brangien; le vent leur est favorable, mais il change bientôt. Une tempête s'élève, & jette le vaisseau sur les côtes de la Grande-Bretagne.

Ils débarquent, ils entrent dans une grande forêt. Le son d'une petite cloche les avertit qu'ils pourront y trouver quelques habitans; ils y volent, & trouvent un hermite qui leur apprend qu'ils sont dans le royaume de Logres, & dans la forêt d'Arnantes, où la Demoiselle du Lac, ingrate envers Merlin qui l'adoroit, & qui l'avoit rendue aussi savante que lui-même dans son art, l'avoit surpris endormi, l'avoit enchanté, & ne lui avoit laissé que la voix sous une tombe inaccessible à ceux qui l'auroient pu secourir. Cette Demoiselle du Lac, éprise ensuite d'amour pour le grand Roi Artus, avoit trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où, par ses enchantemens, elle le retenoit & lui avoit ôté la mémoire. L'hermite leur apprend encore que tous les Chevaliers de la Table Ronde étoient partis de Cramalot pour aller à la quête d'Artus, & que nul pays de la terre n'étoit aussi fécond en grandes & surprenantes aventures que la forêt d'Arnantes.

C'en fut assez pour animer Tristan à les chercher. La première rencontre qu'il fit, fut celle de l'Amoral de Gales, avec lequel il combattit, sans qu'ils se reconnussent. Mais le combat furieux qu'ils eurent ensemble se termina par leur inspirer une estime réciproque pour leur haute valeur. Ils s'arrêtèrent & se reconnurent : ils marchent ensemble, ils arrivent sur les bords d'une fontaine qu'ombrageoit un grand fico-more; ils y voient bientôt arriver *une bête, la plus merveilleuse qu'ils veissent onlques : elle avoit pieds & cuisses de cerf, queue de lyon, corps de léopard & tête de serpent ; issoit (sortoit) de cette teste un glatiffement (aboyement) si grant, comme si vingt braques y glatiffaient.*

Le célèbre Chevalier Sarrafin, Palamèdes, sembloit être attaché par un enchantement à poursuivre sans cesse cette bête; il étoit même connu sous le nom du Chevalier à la bête glatiffante. L'Amoral & Tristan ne tardent pas à le voir arriver; ils l'arrêtent, jouënt avec lui: Palamèdes les renverse tous les deux, & se remet à la poursuite de sa bête.

Tristan se sépare quelque tems de l'Amoral de Gales, qui rencontre Meléagant, brave Chevalier. L'Amoral, amoureux de la Reine d'Orcanie, loue sa beauté comme la première de l'univers. Meléagant, amant malheureux de la

Reine Genièvre, n'en étoit pas moins jaloux de la gloire de cette Reine : il se bat ; & sur ces entrefaites , arrive le redoutable Lancelot du Lac, amant aussi fortuné de la belle Genièvre, que Meléagant en étoit maltraité ; il force ce dernier à lui céder un combat intéressant pour la gloire de celle qu'il aime : il attaque l'Amoral qui se bat en retraite , & ne fait que parer les coups. Lancelot presse l'Amoral avec tant de furie, que ce dernier est forcé de se faire reconnoître comme un des compagnons de la Table Ronde , & de se nommer. Lancelot, aussi courtois que brave, embrasse l'Amoral : & nous regrettons de ne pouvoir rapporter leurs expressions ; on y verroit avec quelle noblesse & quelle galanterie même , ces Chevaliers se traitoient entr'eux. Il est aisé de croire que Lucès du Gua, homme de qualité & brave Chevalier, fait parler les héros de ce Roman comme il eût parlé lui-même ; nous devons bien cette louange au plaisir que nous recevons de sa narration & de son style, bien noble & bien énergique pour le tems où il écrivoit.

L'Amoral apprend à Lancelot qu'il est dans la compagnie de Tristan ; & Lancelot desire vivement de voir un Chevalier qu'il connoît déjà par ses hauts faits & son amour pour la belle Yseult ; il s'occupe de le trouver comme

de la quête du Roi Artus. Tristan s'étoit enfoncé dans la forêt, & partageoit avec les Chevaliers de la Table Ronde la quête de ce Roi. Il rencontre dans la forêt Treu , son Sénéchal, qui lui demande quel est son pays. Tristan se donne pour être de Cornouailles ; & Treu ne perd pas cette occasion de *gaber*, & de se moquer de Tristan, les Chevaliers de Cornouailles étant généralement très-peu considérés.

Tristan se plaît à laisser quelque tems Treu dans son erreur ; il la confirme même par ses propos : il se trouve quelques autres Chevaliers, avec lesquels Tristan refuse de jouter. Ils vont tous ensemble coucher dans une abbaye, où le bon Tristan se laisse gaber plus que jamais. Le lendemain le Sénéchal donne le mot à ses compagnons, pour aller attendre le Chevalier de Cornouailles dans une route au sortir de l'abbaye, & se donner l'amusement de la frayeur qu'ils lui causeront quand ils lui proposeront de jouter. Tristan se trouve seul le matin ; il s'arme, il part pour continuer sa quête ; il rencontre bientôt l'avantageux Sénéchal, & trois autres Chevaliers de la maison du Roi Artus ; ils lui proposent de jouter : il s'en défend long-tems par des propos timides ; il feint enfin de prendre son parti. Il joute, & sans rompre sa lance,

il les renverse tous les quatre , homme & cheval , & les quitte , en leur criant de se souvenir du *pauvre Couard* , *Chevalier de Cornouailles*.

Tristan , peu de momens après , rencontre une Demoiselle qui s'écrie : » Ah ! Sire ! accourez » pour vous opposer à la plus cruelle trahison. « Tristan vole à son secours ; mais la Demoiselle connoissant , à la forme de ses armes , qu'il est du royaume de Cornouailles , lui tient quelques propos insultans sur le peu de confiance qu'elle a dans son secours. Cependant ils arrivent ensemble près d'une tour & d'un grand pin ; ils voient un puissant Chevalier que trois autres ont porté à terre , & dont ils veulent arracher le *haume* (casque) pour lui couper la tête : ils voient aussi trois autres Chevaliers sur la poussière. Tristan vole au secours de l'oppressé , & tue du premier coup l'un des trois qui vouloient le faire périr. Le Chevalier se relève , & sacrifie à sa vengeance l'un de ceux qui restent , pendant que Tristan fait voler la tête au troisième. Le Chevalier vengé lève alors la visière de son casque ; une longue barbe blanche tombe sur sa poitrine. La majesté & l'air respectable de ce Chevalier fait soupçonner à Tristan que c'est le Roi Artus ; ce Prince le lui confirme. Tristan veut se jeter à ses genoux ; mais Artus le reçoit dans ses bras , & demande en vain à Tristan son

nom & son pays. Dans ce moment , la Demoiselle qui avoit amené Tristan , s'élance sur Artus , & lui arrache son anneau. Elle se saisit d'une épée qu'elle ramasse ; elle court après une autre Demoiselle qui fuyoit ayant vu les Chevaliers morts , & elle lui coupe la tête ; c'étoit la fin de l'enchantement d'Artus. La Demoiselle mise à mort appartenoit à la Demoiselle du Lac. Artus ayant recouvré la raison & la mémoire , offre à Tristan de l'emmener à sa cour , & de l'élever aux plus grandes dignités ; mais Tristan persiste à le refuser , & à ne se point faire connoître. Il lui promet seulement de l'accompagner , jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains de quelque Chevalier.

Peu de tems après , Artus voit arriver Hector des Mares , frère de Lancelot. Artus dit à Tristan qu'Hector est le plus fort & le plus adroit de toute sa maison , à la joute. Tristan aussitôt court contre lui , lui fait vider les arçons ; & pendant qu'Hector se relève : » Sire , dit Tristan , » je vous laisse avec un bon & brave Chevalier , & je pars. « Artus & Hector des Mares admirent sa force & sa valeur , & en font l'éloge devant toute la cour , à Cramalot , où ce Prince arrive le même jour.

Tristan , après avoir quitté le Roi Artus , retrouve l'Amoral de Gales ; il le prie de ne le

faire connoître à la cour du Roi Artus que du seul Lancelot du Lac, dont il desiré vivement l'estime & l'amitié.

Notre héros se rembarque avec Phérédin. Ils arrivent dans le royaume de Cornouailles. Brangien le conduit dans un château fort, appartenant à Dinas, Sénéchal de Cornouailles, qui reçoit Tristan avec la joie la plus vive, & qui lui promet, non-seulement de le tenir caché, mais de lui prêter son secours, en cas de violence. L'Auteur dit même qu'il lui fit, tout bas, une promesse encore plus touchante, celle de lui procurer un rendez-vous secret avec la Reine Yseult.

Phérédin, qui n'étoit point connu, va librement à la cour du Roi; il voit la belle Yseult. Nul cœur ne pouvoit résister à ses charmes. Celui de Phérédin est frappé d'un trait qu'il ne peut arracher, & qui doit lui coûter la vie. Il revient près de Tristan, lui cache son amour; mais, trop sûr que son ami est aimé, son cœur se ferre; il tombe malade, & bientôt, se croyant près de sa fin, il ne peut s'empêcher d'écrire à la belle Yseult, & de lui apprendre qu'il meurt d'amour pour elle.

La bonne Yseult, dans un moment de pitié pour l'ami de Tristan, lui fait une réponse douce & honnête qui lui rend la vie. Peu de jours

après, Tristan trouve cette lettre. La jalousie la plus terrible s'empare de son ame ; il veut tuer Phérédin qui s'échappe ; il monte à cheval , court la forêt pendant deux jours sans s'arrêter. Il arrive au bord d'une fontaine ; il descend , se livre à son désespoir , & *s'abysme en un penser si profond, que ores riens l'en détourner ne peut.*

Il reste dans cet état , sans prendre aucune nourriture , pendant plusieurs jours , défiguré & noirci par le soleil. Il touchoit presque à son dernier moment, lorsqu'une Demoiselle le trouve dans cette situation , le reconnoît , & s'attendrit sur son sort. Elle le tire doucement par le bras , à plusieurs reprises. Tristan revient un moment à lui : *Haa , Demoiselle , dit-il , m'estes bien dure, & villenie me faictes , en me tirant de mon penser.* Il y retombe aussi-tôt , & de nouveaux efforts pour le faire revenir à lui sont absolument inutiles.

La Demoiselle plus attendrie encore , imagine que Tristan , qu'elle connoît pour aimer la musique , & jouer supérieurement de la harpe , pourra revenir de cet état , en entendant le son de la sienne. Elle court la chercher. Tristan sort de sa profonde rêverie ; ses larmes commencent à couler , sa respiration devient plus libre ; il tend une main languissante : *Ah , Demoiselle , qui venez pour me reconforter , n'ouytes-vous ja-*

mais le lay (chançon) de mort ?.... Non , Sire , fait-elle.... O je le cuide voirement (je le crois bien). Mais oret le allés ouyr , se me baillés votre herpe.

La Demoiselle la lui présente. Il la prend , l'accorde , & commence ainsi son lay , qu'à tous momens ses sanglots interrompent (1).

Je fis jadis chançons & lays,
Amour rendoit mes chants parfaits ;
Mais à présent mon art ne mets
Qu'à faire ouïr tous mes regrets.

Amour , charmante fantaisie ,
Toi que j'ai constamment suivie ,
Toi qui donnes à tous la vie ,
Ah ! c'est toi qui me l'as ravie.

D'amour ainsi m'est advenu ,
Comme à celui qui a tenu
En son sein le serpent tout nu ,
Et puis en est à mort venu.

En ma dernière heure te prie ,
Yseult , ô ma douce ennemie ,

(1) En donnant cette chançon touchante , écrite dans le Roman , nous ne changeons que peu de mots pour la rendre plus intelligible , & nous avons cru devoir saisir ce moment pour donner une idée de la Poésie ancienne.

Toi qui jadis me fus amie,
Après ma mort, las ! ne m'oublie.

Lorsqu'en terre serai gissant,
Sur ma tombe on ira lisant :

» Oncques personne n'aima tant
» Comme Tristan ; si meurt pourtant. «

Fleur de noble Chevalerie,
Lancelôt, dont la courtoisie
A tant de valeur est unie,
Satisfais ma dernière envie.

Je te lègue lance & harnois ;
Mais en combats comme en tournois,
Noble ami, dans tous tes exploits,
D'Yseult fais respecter les lois.

Toi, Dieu puissant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont j'ards (1) pour ma Dame ;
Donne sauvement à mon ame.

Tristan finit ainsi son lay de mort. Il l'écrivit en le baignant de ses larmes ; il le remit à la Demoiselle, en la conjurant de le présenter à Yseult, & de ne le laisser connoître qu'à Lancelot du Lac.

(1) Je brûle.

Pendant ce tems , la Reine Yseult se désespéroit du départ de Tristan. Elle apprend que c'est la fatale lettre qu'elle écrivit à Phérédin , qui cause son état affreux. Innocente , mais désespérée du cruel effet de cette lettre , elle en écrit une seconde à Phérédin , par laquelle elle lui défend de paroître jamais à ses yeux. Le malheureux obéit à cet arrêt. Il s'enfonce dans la forêt ; & meurt de douleur & d'amour dans un hermitage.

Yseult envoie sa fidelle Brangien pour chercher Tristan , le détromper , & le lui ramener. Celle-ci le cherche vainement ; il s'étoit enfoncé dans le plus épais du bois. Maigre & défiguré , sa raison ne revenoit que pendant quelques instans , & lorsque la Demoiselle qui avoit juré de ne le point quitter lui jouoit quelques airs de harpe , & le forçoit à prendre quelque nourriture. Lui-même alors prenoit quelquefois cet instrument consolateur. Ses chants étoient alternatifs. Dans son dépit , il maudissoit l'amour comme l'auteur de tous ses maux ; mais bientôt , se souvenant des momens heureux passés près d'Yseult , il se repentoit d'avoir blasphémé le Dieu qui l'avoit comblé de faveurs. Il le comparoit à la rose , dont les épines n'empêchent pas qu'on ne desire & qu'on ne cherche sa vue & son doux parfum. Il le comparoit

encore au beau matin qui fait épanouir les fleurs , & dont la douce & vive lumière excite les oiseaux à chanter leurs amours ; mais qui souvent est suivi d'un orage. Ce changement , hélas ! le faisoit aussi-tôt souvenir de celui d'Yseult ; il retomboit alors dans sa noire mélancolie.

Pendant la quête que Brangien faisoit de Tristan , la Reine Yseult , de son côté , formoit aussi les plus tendres plaintes. Aussi habile que Tristan dans l'art de faire parler une harpe , aussi pleine de son amour , souvent elle unissoit sa voix aux sons tendres & harmonieux de cet instrument.

Un jour le Roi Marc entre doucement dans sa chambre. Elle chantoit alors des couplets qu'elle venoit de faire , sur un air nouveau. Uniquement occupée de l'objet qui l'anime , elle n'apperçoit point le Roi. Voici les vers que lui inspire l'amour :

Ma voix n'a plus qu'accens piteux ,
Ma harpe que sons langoureux ;
Dieu d'amour , les chants gracieux
Sont faits pour les amans heureux.

Près de toi que j'étois joyeuse !
Soupirant ma flamme amoureuse ,
Ma voix étoit mélodieuse ,
Ma harpe plus harmonieuse.

Jusques-là le Roi ne savoit encore à qui ses regrets étoient adressés. Il se doutoit bien que Tristan en étoit l'objet , mais son nom n'étoit pas prononcé. Il attendoit, dans l'état le plus pénible à décrire, qu'Yseult dît un mot de plus. Elle reprit sa chanson :

Ah ! loin de moi , mon cher Tristan ,
Es-tu tranquille , es-tu content ?
Pourrois-tu l'être un seul instant ,
Loin de celle qui t'aime tant !

Gazons fleuris , chambrette obscure ,
Témoins de tant douce aventure ,
Quand de Tristan seul j'avois cure ,
Soyez-le des maux que j'endure.

Le Roi trop convaincu , & trop peu maître de lui pour se contraindre , se montre alors , & marque son courroux par ses regards furieux. Yseult qui le hait , qui souffre , qui ne craint plus rien à force de souffrir , n'est ni surprise de le voir , ni déconcertée en le voyant. » Vous
» m'avez entendue , lui dit-elle ; oui , j'aime
» Tristan. Sans doute qu'il n'est plus ! sans doute
» qu'il est mort pour moi ! Je ne veux point
» lui survivre. Un coup frappé par ma main
» finira bientôt mes peines. «

On a bien raison de dire qu'il est un dieu

pour les amans. Le bon Roi sent son cœur se fendre de pitié pour Yseult ; il craint qu'elle ne se donne la mort ; il appelle Dinas , son Sénéchal , qu'il savoit être estimé de la Reine ; il la lui confie , & lui commande de veiller attentivement sur ses jours.

Dès que la Reine fut libre , elle ouvrit son cœur à Dinas. Ah ! cher Dinas , lui dit-elle , mon cher Tristan n'est plus , laisse-moi me donner la mort. Eh ! Madame , lui dit-il , quelle certitude en avez-vous ? Et si Tristan nous est rendu , s'il apprend que vous avez sacrifié vos jours à l'opinion de sa mort & à votre amour , croyez-vous que cet amant fidèle & passionné puisse un instant vous survivre ? Cette réflexion arrête Yseult & calme un peu son désespoir ; mais il renaît peu de jours après. On apporte de fausses nouvelles de la mort de Tristan ; Yseult s'échappe des bras de Dinas & de Brangien , court dans son cabinet , se saisit d'une épée que Tristan un soir y avoit laissée ; elle en appuie le pommeau , découvre son beau sein , & veut se jeter sur la pointe.

Heureusement le Roi Marc , toujours amoureux d'elle , s'étoit caché dans le même cabinet , pour y jouir du plaisir d'entendre le son de sa voix ; il l'arrête , la prend entre ses bras , appelle Dinas & Brangien , leur reproche le peu
de

de soin qu'ils prennent d'elle , & la remet entre leurs mains.

Peu de jours après, un Chevalier de cette cour, qui devoit la vie à Tristan , le rencontre dans la forêt du Morois, accompagné de la Demoiselle à la harpe. Il le console ; il lui peint si bien le désespoir qu'Yseult montre ouvertement de sa perte , que Tristan commence à ne la plus croire coupable ; il revient entièrement à lui. Le passage du désespoir à l'espérance est toujours court pour un amant passionné. Tristan embrasse le Chevalier ; le conjure de voler à Cintageul , & d'apprendre à sa chère Yseult que Tristan respire encore , & ne vit que pour l'adorer. Giglain (c'étoit le nom du Chevalier) s'acquitte de cette commission avec prudence , & rend la vie à la Reine.

Mais hélas ! de fausses nouvelles arrivent peu de jours après le départ de Giglain, au malheureux Tristan. Il croit, plus que jamais, la belle Yseult infidelle ; heureusement il n'a pas le tems de se tuer , car sur le champ il devient fou & furieux : il court les champs ; la Demoiselle le perd de vue ; il arrache les arbres dans sa fureur ; il combat tout nu contre un ours terrible , lui brise la tête contre une roche ; il enlève des vivres à des pasteurs , les anéantit quand ils veulent s'opposer à sa rage.

Cependant cet état étoit alternatif; la raison lui revenoit quelquefois , ou plutôt une sorte d'instinct. Il se servoit alors de sa force pour secourir les malheureux, ou venger les opprimés. Ces mêmes pasteurs , touchés de son sort , s'intéressèrent à lui , le nourrirent , & lui dressèrent une cabane.

Un jour le géant Taullas , voisin du pays de Cornouailles , traversa la montagne , descendit dans la plaine , & la ravageant pénétra dans la forêt jusqu'à l'habitation des bergers. Il les attaque ; ils crient à l'aide en s'enfuyant. Tristan sort de la cabane , casse un jeune pin , attaque le géant dont il évite les premiers coups , tombe sur lui , lui brise les cuisses. Le géant tombe ; il se saisit de son cimenterre , lui coupe la tête , & la donne aux pasteurs , qui courent à Cintageul & la présentent au Roi Marc. Ce Prince admire le courage du vainqueur de Taullas , le géant le plus redoutable de la Grande-Bretagne. Il est bien surpris lorsqu'il fait que c'est un fou qui l'a mis à mort ; il monte à cheval , suivi de toute la cour , pour aller chercher le fou , que ni lui , ni personne de sa cour ne peut reconnoître. Après plusieurs actes nouveaux de folie , le Roi Marc le persuade de se laisser conduire à Cintageul ; *les enfans font la heurie après Tristan , en criant , au sot ! au sot !*

Tristan arrive dans la cour ; Yseult paroît ; il la voit , il fait un cri , baisse la tête , & la couvre de ses mains. Yseult reconnoît son amant , & ne peut cacher sa joie ; le Roi Marc le reconnoît enfin ; mais , touché du sort de son neveu , il ne s'occupe , pour ce moment , que du soin de sa guérison.

La présence & les soins d'Yseult eurent bientôt rappelé la raison & la santé de Tristan. Il redevint plus beau , plus amoureux que jamais ; & le Roi Marc sentit renaître toute sa jalousie. Le scélérat d'Andret ne perdoit pas une occasion de l'augmenter. Épiant sans cesse deux jeunes amans qui s'adornoient , il lui fut facile de surprendre mille regards enflammés : cependant il ne put les veiller de si près , qu'ils ne trouvassent quelques moyens de se voir secrètement.

Dinas , le Sénéchal , favorisoit leurs amours : il avoit des expédiens merveilleux pour tromper la vigilance des surveillans ; & , sous plusieurs déguisemens , il conduisoit quelquefois Tristan jusqu'aux genoux de la Reine.

La joie la plus pure , la satisfaction la plus complète ayant succédé aux malheurs qu'Yseult avoit essuyés , l'embonpoint , la fraîcheur avoient fait renaître les roses de son teint ; les graces animoient & paroient sa figure , la gaieté la

plus vive régnoit dans ses discours. Andret le fit remarquer au Roi de Cornouailles ; ce Prince adopta ses idées ; plus tourmenté que jamais , il prit le parti de bannir Tristan de ses états , & lui fit jurer qu'il n'y rentreroit jamais sans sa permission.

On imagine sans peine quelle fut la douleur des deux amans. Le serment de s'aimer toujours ne put , sans doute , l'adoucir que foiblement. Les Barons de Cornouailles se souvinrent de tout ce qu'ils devoient à Tristan. Ils reprochèrent au Roi son ingratitude ; mais un jaloux n'obéit qu'à la triste passion qui le dévore. Marc fut inflexible ; & Tristan s'embarqua pour passer dans le royaume de Logres , où il desiroit de trouver Lancelot , & de se lier avec lui.

Tristan regarde en soupirant la côte dont il s'éloigne , & fait de nouveaux sermens d'aimer Yseult jusqu'au dernier soupir. Le vent étoit favorable ; en peu d'heures il aborde dans le royaume de Logres ; il trouve un Chevalier nommé Dinadam , frère du célèbre Varlet à la cotte mal taillée ; il joute avec lui , le renverse ; il s'en fait un ami , dès qu'il lui dit son nom ; & ne connoissant point encore le pays de Logres , il marche de compagnie avec lui.

Ils arrivent à l'entrée d'un pont ; deux Chevaliers Bretons prêts à jouter , défendoient ce

passage. Dinadam s'avance, & dit qu'ils font deux Chevaliers prêts à jouter : Je n'en vois qu'un, dit Hector des Mares, car l'un de vous deux porte des armes à la façon des gens de Cornouailles ; & je ne tiens point pour Chevaliers tous les lâches qui viennent de ce pays. Dinadam rapporte ce propos à Tristan, qui rit de la méprise. Dinadam se présente pour jouter ; Boort, compagnon d'Hector, court contre lui, le renverse. Tristan se présente pour le venger, mais Boort & Hector des Mares le refusent. Il veut les y forcer ; ils s'enfuient, en criant : *Haa ! Chevalier de Cornouailles, ne nous honnyssiez pas ; à jamais le serions si seulement nos armures touchées & souillées étoient par votre glaive* (lance). Tristan rit sous son casque, & se plaît à poursuivre ces deux Chevaliers, qu'il connoissoit pour être des plus renommés de la Table Ronde. Les Chevaliers l'évitoient toujours. Sur ces entrefaites arrivent de loin Driam & Blionbérus, tous deux compagnons d'Hector des Mares ; Tristan court contre tous les deux, les renverse, part avec Dinadam, & laisse les quatre compagnons de la Table Ronde très-étonnés de voir deux des leurs renversés par un Chevalier de Cornouailles. Ils se dirent entre eux qu'ils soupçonneroient que c'est le brave

& renommé Tristan, s'ils ne savoient que l'amour le tient enchaîné près de la belle Yseult. Nous aurions peine à suivre Tristan dans tous les hauts faits d'armes qui le couvrent de gloire dans le royaume de Logres. Le pauvre Dinadam, souvent blessé près de lui, commence à se lasser beaucoup d'un pareil compagnon ; il se plaint très-plaisamment des dangers qu'il lui fait courir ; & quoique cette plaisanterie soit fort longue dans le Roman, on la trouve agréable, & l'on s'attendrit pour Dinadam, qui n'est pas aussi vigoureux que brave, & qui, se trouvant toujours battu près de Tristan qui renverse tous ses adversaires, prend enfin le parti de se séparer de lui. Tristan apprend que la demoiselle du Lac, qui déteste Lancelot, a fait dresser une embuscade de trente Chevaliers pour assassiner ce preux & redoutable Chevalier ; il prévient Lancelot, court au lieu désigné pour l'embuscade, & défait les trente Chevaliers. Il se bat contre Palamèdes sur la fin d'un jour, jusqu'à ce que la nuit les sépare. Tous les Chevaliers témoins des exploits de Tristan, vont au-devant de Lancelot, & lui disent avec étonnement, qu'un Chevalier de Cornouailles les a tous battus, & qu'il a défait l'embuscade qui lui étoit préparée. Lancelot ne s'y méprend pas ; il les

assure que ce ne peut être que le brave Tristan de Léonois ; & de ce moment il le cherche avec empressement.

Cependant Yseult , éloignée de son cher Tristan , passoit ses jours dans la langueur & dans les plaintes. Elle ne peut résister long-tems au desir de savoir de ses nouvelles ; elle lui écrit , & fait partir secrètement pour le royaume de Logres , une de ses demoiselles , nièce de sa fidelle Brangien. Arrivée dans ce royaume , elle cherche vainement Tristan , rencontre Palamèdes qui la reconnoît , & lui demande des nouvelles de la cour de Cornouailles. Il apprend d'elle que Tristan en est banni pour toujours ; & Palamèdes sent une secrète joie en pensant que son rival est éloigné de celle qu'il aime.

Un jour que Tristan s'étoit long-tems échauffé vainement à poursuivre un Chevalier nommé Bréus sans pitié , il descend près d'une fontaine , se rafraîchit & s'endort. La demoiselle d'Yseult arrive près de la même fontaine ; elle reconnoît le beau *passereux* , cheval de Tristan ; elle voit ce Chevalier endormi , maigre & pâle ; elle juge aisément des peines qu'il souffre depuis qu'il est séparé d'Yseult. Elle le réveille , lui remet la lettre dont elle est chargée ; & Tristan jouit de ce plaisir si doux que les vrais amans goûtent à parler de ce qu'ils aiment. Il prie la demoiselle

de différer son départ , jusqu'après le magnifique tournoi que le Roi Artus avoit fait préparer près Cramalot ; il conduit la demoiselle chez Perfides , bon & loyal Chevalier , qui les reçoit avec honneur. Le lendemain Perfides & Tristan montent à cheval ; ils trouvent un Chevalier que Perfides défie. Ce Chevalier court sur Perfides , l'abat ; & voyant plus loin Tristan qui étoit dans le dessein de jouter avec lui , il court avec vitesse sur lui. Tristan distrait dans ce moment , ne s'étoit point préparé ; sa lance même n'étoit pas en arrêt. Le Chevalier inconnu le porte facilement par terre , & poursuit son chemin assez vite pour que Tristan n'ait que le tems de remarquer ses armes. Dinadam arrive en ce moment ; & quoiqu'il aimât beaucoup Tristan , il ne perd pas cette occasion de le *gaber* très-plaisamment , & lui apprend que le maître des joutes qui vient de lui donner cette leçon , est Palamèdes.

Tristan fut plus en colère encore , en apprenant que celui qui l'avoit abattu par surprise , étoit le rival qu'il détestoit , quoiqu'il l'estimât ; il se promet bien de se venger , & de le combattre dès qu'il pourroit le rejoindre.

Tristan conduit la demoiselle d'Yseult au tournoi , & la fait placer dans les balcons des dames de la Reine Genièvre. Il entre ensuite au tour-

noi ; rien ne peut résister à sa force & à sa valeur : Lancelot l'admire ; & par un secret pressentiment ne veut point disputer à ce preux Chevalier l'honneur & le prix du tournoi , pendant lequel Tristan abat deux fois Palamèdes , sans oser porter plus loin sa vengeance , les lois du tournoi ne permettant aucun combat à outrance pour venger ses querelles particulières.

Artus descend de son balcon pour chercher & embrasser le vainqueur ; mais l'amoureux & modeste Tristan , content d'avoir remporté le prix en présence de la demoiselle d'Yseult , s'échappe avec elle , & disparoît.

A peine étoit-il rentré dans son pavillon , qu'un Ecuyer l'avertit qu'il vient de voir sur le bord d'une fontaine un Chevalier abîmé dans la douleur , poussant les cris & les plaintes les plus touchantes. Il y court ; il y trouve Palamèdes son ennemi mortel , & il ne s'occupe qu'à le secourir. Palamèdes , qui ne le reconnoît pas , lui parle de ses malheurs , de la cruauté d'Yseult , du bonheur de Tristan auquel sa générosité lui fait donner toutes les louanges qu'il mérite. Tristan l'emmène à son pavillon , cherche à le distraire de sa douleur , soupe avec lui , & lui fait préparer un lit près du sien.

C'est ainsi que ces Chevaliers braves & loyaux se traitoient autrefois entr'eux ; & telles étoient

les leçons de générosité que l'Auteur de ce Roman donnoit à la jeune Noblesse. Le Roman de Tristan de Léonois semble fait pour l'instruire & pour l'élever aux vertus qui peuvent seules donner la vraie supériorité, qu'on ne doit qu'à ses sentimens.

Le lendemain, le tournoi recommence. Tristan s'y rend couvert d'armes différentes de celles de la veille, pour n'être point reconnu ; mais il l'est bientôt par les grands coups qu'il porte ; Artus & la belle Genièvre ne doutent plus que ce ne soit le même Chevalier vainqueur dans la première journée. La haute valeur d'Artus en est émue. Après Lancelot du Lac & Gaalard, ce grand Roi passoit pour être le meilleur Chevalier de la Table Ronde ; il va s'armer en secret, vient sous de simples armes au tournoi ; il joute contre Tristan qu'il ébranle, & Tristan qui ne le connoît pas, lui fait vider les arçons. Artus se relève ; & content d'avoir éprouvé Tristan, il fait part à Lancelot de son aventure, & l'engage à soutenir l'honneur de la Table Ronde contre ce Chevalier inconnu. Lancelot, pressé par ce Monarque, s'élance contre Tristan, dont la lance s'étoit brisée dans le tournoi ; mais la règle de ces sortes de combats étoit que le Chevalier, après avoir brisé sa lance, devoit combattre avec son épée, & ne devoit

pas refuser à présenter son écu à la lance du Chevalier qui l'avoit conservée. Il attend Lancelot, dont le coup de lance terrible ne peut l'ébranler. Lancelot perce son écu, le blesse au côté gauche; le bois se brise, & le fer reste enfoncé dans la blessure. Il frappe à son tour Lancelot sur son casque; il est fendu par ce coup terrible. Lancelot est blessé légèrement; son sang qui coule, l'aveugle un moment. Tristan qui le croit blessé mortellement, sort du tournoi; & Lancelot dit au Roi Artus que, depuis qu'il existe, il n'a jamais reçu de coup si terrible.

Tristan court à Gouvernail, qui retire le fer de sa blessure; il la bande, & Tristan ne s'en ressent presque plus. Dinadam arrive, & prend encore cette occasion pour l'accabler de mauvaises plaisanteries: mais Palamèdes & Gahériet l'en corrigent par une joute où il est battu; & à peine est-il relevé, qu'il se voit vengé par Tristan qui les abat tous deux. Dinadam se console de ses accidens ordinaires, en donnant la main aux deux Chevaliers, pour les aider à se relever, & en les *gabant* encore plus vivement qu'il n'a *gabé* son ami.

Tristan ne tarda pas à se rendre dans son pavillon; mais le Roi Artus, de l'aveu de tous les Chevaliers de la Table Ronde, lui décer-

noit encore le prix de cette seconde journée, lorsque Dinadam parut. On savoit qu'il avoit passé la nuit avec le Chevalier inconnu. Artus le pressa si fort, que Dinadam avoua que le même Chevalier avoit remporté le prix des deux journées. Il finit par confirmer les soupçons de Lancelot du Lac, en les assurant que ce brave Chevalier étoit Tristan de Léonois, le neveu du Roi Marc.

Artus qui desiroit couronner sa haute valeur, & qui savoit que le Roi Marc avoit eu l'ingratitude de le bannir, voulut saisir cette occasion de l'attacher à sa maison; & tous les Chevaliers de la Table Ronde s'écriant par acclamation *qu'anches plus dègne & plus preux compagnon avoir ne pouvoient*, ils jurèrent tous au Roi Artus d'aller à la quête de Tristan, & de ne revenir d'un an dans sa Cour, jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé pour l'amener, & pour Pélire. La Reine Genièvre, qui sait que Tristan est sorti blessé du tournoi, avec une demoiselle inconnue, envoie à son pavillon quelques Chevaliers, qui trouvent la demoiselle seule & en pleurs; car Tristan, de peur d'être connu, venoit de se séparer d'elle.

On amène cette demoiselle à la belle Genièvre, qui lui parle de la double victoire que Tristan vient de remporter, & de la certitude

qu'il est reconnu. La demoiselle ne s'obstine point à détourner les soupçons ; & Genièvre , qui ne doute pas qu'elle ne soit envoyée par Yseult , lui fait quelques questions sur cette Reine , dont elle loue les charmes & l'attachement qu'elle a pour Tristan. Hélas ! lui répond la demoiselle , *belle Reine , ores vivés en tous soulas (plaisir) & lyessé (joie) , tandis que la mienne est chétive & déconfortée Ce disant , regardoit-elle à yeux couverts le brave Lancelot.* Genièvre sourit à l'un & à l'autre. *Jà ne serai contente , dit-elle , jusqu'au moment que les quatre plus toyaux serfs d'amours ne soient rassemblés ; partés , damoysselle ; ores diâtes à la belle Reine Yseult , qu'à elle se recomande son amie & compaigne en servage d'amours.*

La demoiselle retourne au pavillon , & perd l'espérance de revoir Tristan. Deux Chevaliers abattus de sa main lui content leur aventure ; & la demoiselle rassurée sur sa blessure , repart pour s'aller embarquer.

Chemin faisant , Bréus sans pitié la poursuit ; Lancelot la délivre : elle ne craint point de se découvrir une seconde fois à lui. La demoiselle s'embarque pour le royaume de Cornouailles , & Lancelot continue la quête de Tristan.

Plusieurs Chevaliers de la Table Ronde avoient prêté le même serment que Lancelot. Ils igno-

roient celui que Tristan avoit été forcé de prêter à son oncle ; & croyant que le meilleur moyen de trouver un amant passionné , c'est de le chercher près de sa maîtresse , Yvain , Gahériet , & Treu le Sénéchal , passèrent dans le royaume de Cornouailles.

Leur arrivée porta la terreur dans l'ame de tous les mauvais Chevaliers de ce pays. Ceux du Roi Artus , informés que leur recherche étoit vaine , s'amuserent à jouer beaucoup de mauvais tours au Roi Marc ; & sachant qu'il étoit obligé d'aller dans l'île Sanfon , célébrer le jour où Tristan tua le Morhoult d'Irlande & délivra son royaume du tribut , ils allèrent le défier , ainsi que toute sa cour. Le Roi Marc excita vainement le peu de courage de ses Chevaliers , en se faisant armer , & se mettant à leur tête : ceux d'entr'eux qui se présentèrent , & le Roi Marc lui-même , furent portés à terre dès la première atteinte.

Dinas le Sénéchal , cet ami adroit & commode de Tristan & de la belle Yseult , enchanté d'entendre les louanges qu'ils donnoient à son héros , s'empressoit à leur donner des fêtes. Le bon Dinas , en s'occupant du plaisir des autres , ne négligeoit pas de s'occuper des siens. Il avoit un château agréable , habité par une des plus jolies personnes de la cour ; il s'en croyoit

uniquement aimé : mais le destin avoit décidé que nul Chevalier de Cornouailles ne jouiroit d'un pareil bonheur. Un matin que Dinas s'étoit armé pour voler près de sa maîtresse, il trouve toutes les portes ouvertes. Un vieux valet perclus s'écrie que sa maîtresse vient de partir avec un Chevalier inconnu, & que, non contente de s'être chargée d'effets précieux, elle emmène les deux beaux *brachets* avec elle.

Ces brachets étoient chers à Dinas; ils étoient de la race d'Hudan, ce beau brachet que la Princesse Belinde avoit envoyé en mourant à Tristan, & que ce Chevalier avoit depuis aimé si tendrement. Dinas part à toute jambe de cheval, joint les fugitifs dans la plaine, & combat le Chevalier. Il étoit prêt à se rendre maître de sa vie, lorsque le Chevalier demande à parler, & représente au Sénéchal qu'ils font tous deux la plus haute folie, en exposant leur vie pour une querelle que la constance ou la légèreté de la Demoiselle doit décider. On n'est jamais sans amour-propre quand on aime. Le pauvre Dinas se croit assez sûr de sa maîtresse pour se soumettre à son choix. L'inconstante, aussi-tôt, prend la main du nouveau Chevalier, dit adieu d'un air moqueur à Dinas, & s'éloigne. Les fidèles brachets avoient reconnu leur maître, l'avoient caressé, & restoient près de lui. Son

infidelle maîtresse s'en apperçoit à cent pas , les regrette , & force son nouvel amant de les aller demander à Dinas. Le Sénéchal paroît surpris de son impudence ; mais , pour lui mieux prouver son mépris , il dit froidement au Chevalier : Je consens de te les remettre , si leur instinct n'est pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie : appelle les brachets ; vois s'ils veulent te suivre. Le Chevalier les appelle vainement ; les brachets sautent à Dinas , le caressent , & montrent les dents au Chevalier qui se mettoit en devoir de les saisir (1).

Les trois Chevaliers ayant perdu l'espérance de trouver Tristan dans Cornouailles , retournent dans le royaume de Logres , & viennent au château d'un ancien Chevalier nommé d'Aras. Ce Seigneur Châtelain les reçoit , & leur avoue

(1) Ce joli conte a été pris dans l'ancien Roman de Tristan , par Bocace , par la Reine de Navarre , & même par Bonaventure des Perriers. Non-seulement les Italiens , mais les Conteurs du quatorzième & du seizième siècles , n'ont pas négligé de piller les Romanciers du douzième. Les fureurs de Roland , la Coupe enchantée , le conte des Brachets & plusieurs autres en sont la preuve , de même que la continuation des Amadis n'est presque qu'une prolixie répétition de l'Amadis de Gaule , que j'ose persister à croire leur être antérieur de près de quatre siècles.

qu'il tient prisonniers Tristan, Palamèdes & Dinadam. Tristan étoit alors très-malade, espérant peu de sortir des prisons de d'Aras, dont il avoit tué deux fils dans le dernier tournoi ; mais la générosité de d'Aras l'emportant sur tout son ressentiment, il va trouver Tristan dans son lit, & lui dit : Vous faites le malheur de ma vieillesse ; votre bras m'enleva mes deux fils aînés dans le dernier tournoi ; cependant, le mal que vous m'avez fait fut involontaire ; je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs Chevaliers du monde ; j'espère même y voir le protecteur d'un fils qui me reste. Vous êtes libre ; allez, Seigneur, où la gloire vous appelle.

Tristan, touché de la générosité du vieux Chevalier, mêle ses larmes avec les siennes ; il lui promet de traiter l'enfant qui lui reste, comme son propre fils. Il sort la nuit de son château pour se dérober aux recherches des trois Chevaliers ; il parcourt le pays de Norgales, abat plusieurs Chevaliers à la joute, sous de nouvelles armes qui l'empêchoient toujours d'être reconnu ; il remporte le prix d'un tournoi, dans lequel il renverse encore le Roi Artus ; il secourt Palamèdes contre dix Chevaliers qui veulent, en trahison, lui ôter la vie ; ils se reconnoissent, & Tristan, conservant toujours

une ancienne jalousie contre lui , veut , sur le champ , l'appeler au combat mortel. A Dieu ne plaife, dit Palamèdes , que le même jour où vous exposez votre vie pour fauver la mienne, je fois affez ingrat pour mettre vos jours en danger ! Je fens, cependant , que nos anciennes querelles ne peuvent finir fans le combat que vous me proposez ; nous menerons , de part & d'autre, deux Chevaliers avec nous. Tristan y consent. Le rendez-vous est pris à huit jours , & le lieu du combat choisi près du perron de Merlin.

Palamèdes & Tristan continuent à marcher enfemble ; ils trouvent un Chevalier endormi fur le bord d'une fontaine. Tristan a l'indifcrétion de l'éveiller ; le Chevalier le trouve mauvais , monte à cheval , faifit fa lance , court fur Tristan , & le renverse ; il voit auffi-tôt Palamèdes qui fe présente , il le renverse auffi ; ce Chevalier frappe fon cheval des éperons , & les laiffe étendus fur la pouffière. Tristan se relève , & se console de ce qui lui arrive , en préfumant que le feul Lancelot du Lac est capable de faire vider les arçons à deux des meilleurs Chevaliers de la terre.

Cette idée le lui fait fuivre ; il trouve Bliombéris & un de fes compagnons, que ce même

Chevalier venoit aussi de renverser. Il s'arrête quelque tems avec eux , & perd l'espérance de rejoindre son Chevalier.

Ils approchent du perron de Merlin ; & Tristan s'y rend de grand matin , le jour dont Palamèdes étoit convenu. Il voit bientôt arriver, du côté de Cramalot , un Chevalier armé de toutes pièces ; il ne doute pas que ce ne soit Palamèdes. Il court au-devant de lui la lance en arrêt ; & ce Chevalier croyant, de son côté , ne devoir pas refuser cette joute , court impétueusement sur Tristan. Tous les deux se frappent réciproquement avec tant de violence , qu'ils sont renversés sur le sable avec leurs chevaux. Ils se relèvent en chancelant , & chacun d'eux admire la force prodigieuse de son adversaire. Tristan , persuadé qu'il combat Palamèdes , met l'épée à la main , attaque avec fureur ce Chevalier , qui lui montre une valeur & une force égale à la sienne ; leurs écus sont brisés , les cercles & les ornemens de leurs casques sont tranchés par les coups redoublés qu'ils se portent ; le sang coule des deux côtés ; chacun remarque que l'épée de son adversaire en est teinte : après une heure d'un combat qui se soutient avec égalité , le sang qu'ils ont déjà perdu , l'agitation de ce combat terrible , les force à s'arrêter , & à reprendre haleine. Tous

deux appuyés sur le pommeau de leur épée , s'admirent , & redoutent , pour la première fois de leur vie , la fin d'un combat qui ne peut être que mortel. Tristan , après quelques momens , se met en devoir de le recommencer ; l'autre vient , l'épée levée , à sa rencontre ; cependant , avant de commencer à se porter de nouveaux coups , il dit à Tristan : Sire Chevalier , je vous donne le los & le prix sur tous les Chevaliers contre lesquels j'ai combattu jusqu'ici ; mais puisqu'il me paroît que vous voulez combattre jusqu'à la mort , je desirerois vivement que nous dîssions nos noms , pour que rien ne manque à la gloire de celui de nous qui sera victorieux. Tristan reconnoît , à la voix , qu'il ne combat pas contre Palamèdes : Sire Chevalier , répond-il , la haute valeur & chevalerie que je trouve en vous , me fait changer la résolution que j'avois prise de taire mon nom ; je suis prêt à vous le dire , si vous me promettez de m'apprendre aussi le vôtre. Sire , répond l'adversaire , peut-être aurez-vous entendu parler de Lancelot du Lac ; je le suis. » Ah ! Sire » Lancelot , quoi c'est vous ! Ah ! j'aurois bien » dû vous reconnoître à vos coups redoutables ! » Ah ! Sire , vous êtes le Chevalier de l'univers » dont je desire le plus l'amitié. Je suis Tristan » de Léonois , & je vous rends une épée que

» je consacre à votre service. « A ces mots , Lancelot présente le pommeau de la sienne à Tristan; tous les deux baissent un genou l'un devant l'autre ; Tristan exige que Lancelot reçoive son épée ; Lancelot exige , à son tour, que Tristan soit armé de la sienne ; tous les deux ôtent leurs casques ; & les deux plus beaux & plus braves Chevaliers de la terre se serrent entre leurs bras , & s'admirent mutuellement. Ils oublient leurs blessures , & ne sentent que le plaisir de s'être trouvés. Ils s'asseyent ; ils causent ensemble ; & tous les deux , vivement occupés de leurs charmantes maîtresses , commencent , à mots couverts , à parler de leurs amours. *Hélas ! dit Tristan , bien devez aimer ce tant doulx ou tant cruel Dieu d'amours ; bien vous sert-il quant fleurs & lyesse il seme sur votre vie ; & moy chétif , las ! mal suis guerdonné (récompensé) de lui doner la miene , quant si durement me tient-il en son servage estoigné de ma Dame. Haa ! beau doulx amy ,* répond Lancelot , *la joue teincte de couleur vermeille , parce que bien lui apert que ores Tristan parler luy veult de la Reine Genièvre , très-chier Sire , l'épine poignante n'oste point à la rose sa soüeve odeur , ne son brillant coloris : ores épines vous font patir ; plaise à Amour que bientoist à point foyez de ceuillir la rose !*

Lancelot dit à Tristan à quel point Artus & la belle Genièvre desirent de l'avoir dans leur cour ; il lui apprend le serment que presque tous les Chevaliers de la Table Ronde ont fait d'employer un an à sa quête, & le desir ardent qu'ils ont de l'élire pour compagnon.

La modestie de Tristan cède enfin à ces raisons pressantes ; & son attachement pour Lancelot le détermine à le suivre à Cramalot. Ils partent ensemble : chemin faisant, ils trouvent deux ou trois Chevaliers de la Table Ronde, qu'une aventure avoit rapprochés de Cramalot ; mais leur serment les empêchant d'y rentrer, ils tournoient leurs pas vers la forêt pour continuer la quête de Tristan.

Ces Chevaliers sont surpris en voyant deux autres, dont les boucliers & les armes brisées sont teintes de sang. Lancelot rit de leur surprise, & se fait connoître : *Ores, compagnons*, leur dit-il, *votre queste est finée*. Ces Chevaliers connoissent aussi-tôt que le compagnon de Lancelot ne peut être que le renommé Tristan de Léonois : ils s'empressent à lui rendre les plus grands honneurs ; ils se réunissent à Lancelot, & tous ensemble ils arrivent à la cour du grand Artus.

Lancelot & Tristan se présentent devant lui couverts de leurs armes. Lancelot seul ôte son

casque ; Artus le reconnoît , & court l'embrasser ; l'instant d'après il lui dit : *Mais , brave Lancelot , avez-vous donc votre queste finée ? Oui , Sire , & voici Tristan de Léonois qui m'acquiete.* Il s'élève un bruit d'applaudissement dans la salle ; la Reine Genièvre accourt ; Tristan ôte son casque , fléchit un genou devant elle ; Artus le relève , & le serre entre ses bras.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde les entourent , & sur le champ Artus requiert un don à Tristan. Le souvenir de sa chère Yseult le fait d'abord hésiter de répondre ; il craint toute espèce d'engagement qui puisse le séparer à jamais de ce qu'il aime : mais la belle Genièvre & Lancelot le pressent ; Tristan accorde ce don ; & ce don est de devenir pour toujours Chevalier de la cour du Roi Artus , & compagnon de la Table Ronde. Tristan baise la main de Genièvre , fait le premier serment dans les mains d'Artus , *qui montre moult joie de serrer les mains victorieuses de Tristan entré les siennes.* Il s'élève un cri d'admiration dans le palais ; & Messieurs Gauvain , Yvain & Gaheriet , qui sont frères & neveux d'Artus , s'écrient eux-mêmes , qu'Artus a maintenant dans sa maison (1) les deux meilleurs Chevaliers de la terre.

(1) Le nom de maison , pour exprimer les Commens-

Ores le Roi Artus ordonna qu'on apportast les saintes (reliques), & juraſt ſur eux Triſtan le ſerment de la Table Ronde; & tant ſoudain par Artus & les aultres compains (compagnons) conduit il y fut.

Le fameux enchanteur Merlin avoit employé tout ſon art pour fabriquer cette table : parmi les ſièges qui l'entouroient, il en avoit conſtruit treize en mémoire des treize Apôtres. Douze de ces ſièges ſeulement pouvoient être occupés, & même ne pouvoient l'être que par des Chevaliers de la plus haute renommée; le treizième repréſentoit celui du traître Judas; il reſtoit toujours vide. On le nommoit *le ſiège perilleux*, depuis qu'un téméraire & orgueilleux Chevalier Sarrazin avoit oſé s'y aſſeoir, & que la terre s'étant entr'ouverte ſous ce ſiège, le Sarrazin avoit été abîmé dans les flammes.

Un pouvoir magique, qui ſubſiſtoit toujours, gravoit ſur le nom de chaque ſiège le nom du Chevalier qui devoit l'occuper : il falloit, pour obtenir un de ces ſièges vacans, que le Chevalier qui s'y préſentoit ſurpaſſât encore en valeur & en hauts faits celui qui l'avoit précédemment occupé; ſans cela, ce Chevalier en étoit vio-

ſaux & Chevaliers d'une cour, paroît être de toute ancienneté.

lemment repoussé par une force inconnue. C'est ainsi qu'on faisoit l'épreuve de tous ceux qui se présentoient pour remplacer les compagnons dont on avoit à regretter la perte.

Parmi l'un des douze principaux sièges, celui que le Morhoul d'Irlande avoit occupé étoit vide depuis dix ans; & le nom du Morhoul y restoit toujours gravé depuis que ce preux Chevalier étoit tombé sous le bras victorieux de Tristan. Artus prend Tristan par la main, & le présente à cette place : aussitôt des sons harmonieux se font entendre, des parfums exquis remplissent l'air; le nom du Morhoul s'efface, & celui de Tristan paroît étincelant de lumière! La rare modestie de Tristan eut beaucoup à souffrir lorsqu'on fit venir *les Sires Clercs*, chargés du dépôt des annales de la Table Ronde (1). Tristan, selon le serment qu'il avoit prêté, fut obligé de raconter tous les hauts faits de Chevalerie qu'il avoit accomplis.

Lancelot & Genièvre trouvèrent bientôt le moment de lui parler de la belle Yseult, & du desir ardent qu'ils avoient que quelque heureux hasard pût l'amener dans le royaume de Logres.

(1) Les Sires Clercs de la Table Ronde, étoient ce que sont aujourd'hui les grands Officiers des Ordres; ils en conservoient les lois & les registres.

Tandis que Tristan se couvroit ainsi de gloire à la cour d'Artus, la sombre & noire jalousie agitoit Marc dans la sienne. Il ne voit point Yseult sans penser que Tristan en est aimé; & le bonheur de son neveu renouvelle enfin dans son ame son ancienne fureur, & les plus horribles projets de vengeance. Il s'arrête à celui de passer déguisé dans le royaume de Logres; il fait assembler ses Barons, leur dit qu'il a voué un pèlerinage qui durera quelques mois; il leur fait prêter serment d'obéir au perfide Andret; & ne pouvant perdre de vue la belle Yseult, il nomme deux demoiselles pour la suivre avec Brangien, & part avec elle. Il choisit deux Chevaliers élevés dans sa maison pour le suivre lui-même; &, avec ce simple cortège, il passe dans le royaume de Logres.

A peine y est il arrivé, qu'il confie à l'un de ses deux Chevaliers, nommé Berthelay, qu'il n'est venu que pour chercher l'occasion de surprendre Tristan, & de le mettre à mort; il veut faire prêter serment à Berthelay de l'aider à commettre ce crime. Berthelay rejette cette proposition avec horreur; il fait les reproches les plus vifs au Roi d'en avoir conçu l'idée. Marc furieux, & qui craint que Berthelay ne le découvre, tire son épée, fend la tête du vertueux Chevalier, & le renverse mort à ses pieds.

Amans, frère de Berthelay, arrive, voit son frère mort, attaque le Roi Marc ; Yseult accourt avec ses femmes, elle les sépare. Amans s'arrête par respect pour elle : mais il accuse hautement le Roi Marc de meurtre & de trahison. Les deux demoiselles d'Yseult, cousines des deux frères, forment le même appel ; tous les trois lui disent qu'ils partent pour Cramalot, & vont l'accuser devant Artus. Le Roi Marc qui craint d'être découvert, offre d'accepter le défi, si toutefois Amans veut lui jurer de ne le pas faire connoître. Amans en prête le serment, & part pour Cramalot, où le Roi Marc jure de se trouver dans six jours. Marc chargé de cette fâcheuse affaire, laisse la Reine Yseult avec la seule Brangien dans une abbaye, & part sans aucune suite, faisant d'ailleurs des informations sur Tristan.

A peine le Roi Marc a-t-il fait une lieue, qu'il apperçoit un Chevalier armé de toutes pièces ; &, connoissant la coutume des Chevaliers de Logres, qui ne se rencontroient point sans se défier à la joute, il s'y prépare. Celle du Chevalier étoit de ne la refuser jamais, mais de ne la point proposer. Le Roi prend assez mauvaise opinion de ce qu'il ne l'a point défié. Dinadam (car c'étoit cet impitoyable gabeur) prend encore plus mauvaise opinion de Marc, en con-

noissant à ses armes que c'est un Chevalier de Cornouailles. Ils se saluent, s'abordent, & Marc lui demande des nouvelles de la cour du Roi Artus. Dinadam lui raconte tout ce qui s'est passé à la réception de Tristan à la Table Ronde; Il élève jusqu'aux cieux les actions, la valeur & la beauté de son ami Tristan; & porte les atteintes les plus cruelles à l'ame envieuse & jalouse de son oncle.

Dinadam lui fait des questions à son tour: *Damp, Chevalier*, lui dit-il, *de pièce je cuidoie* (depuis long-tems je croyois) *qu'à jamais ne vefrions Chevalier de Cornouailles ès royaume de Logres, mal y tombent t'ils, s'ils n'ont patience à être gabés; bien m'apert que taillé vous êtes pour ce endurer: or ne pourriez-vous m'apprendre nouvelles du plus chétif & couard Roi de l'univers, coment se faiçt Marc le honny? Bone chière mine fait-il en l'absence de son neveu Tristan?*

Marc trouvoit deux inconveniens à se fâcher de ce propos, celui de se faire connoître, & celui de se battre; il l'essuie donc tout doucement; & Dinadam, qui le reconnoît pour un vrai Chevalier de Cornouailles, se propose bien de s'en amuser, & le pousse à bout par mille cruelles plaisanteries.

Il leur arrive plusieurs aventures; Dinadam

lui joue fans cesse de nouveaux tours. Un matin entr'autres, Dinadam voit des pavillons tendus, & six boucliers attachés aux branches d'un pin, sur lesquels il reconnoît les armes de six de ses compagnons de la Table Ronde : » Ah, Sire » Chevalier ! s'écrie-t-il au Roi Marc, je suis » perdu si vous ne me secourez ; je reconnois » les armes de mes plus mortels ennemis ; & » quoique ce soient six des plus redoutables » Chevaliers du royaume de Logres, la confiance que j'ai dans votre haute valeur, fait » que je me décide à les attaquer. « Gardez-vous-en bien, répond Marc en frémissant ; dans quel péril ne nous jetteriez-vous pas ! Je le fais, dit le malin Dinadam ; mais avec vous je ne peux rien craindre. Il part aussitôt ; & du fer de sa lance, il arrache les écus du pin, & les fait tomber avec fracas. Les Chevaliers du pavillon sortent à ce bruit, bien armés. Le pauvre Marc voit que la partie n'est pas égale, qu'il n'y a pas un moment à perdre ; il maudit son téméraire compagnon, donne des deux éperons, & s'enfuit. Dinadam ôte aussitôt son casque, se fait connoître à ses compagnons, & leur conte son histoire avec le Chevalier de Cornouailles. Ils en rirent beaucoup, & se promirent bien de le gaber à leur tour, s'ils le rencontroient.

Dinadam marche avec eux. Le hasard les

conduit du côté où le Roi Marc avoit fui. Sur le soir ils voient venir un Page du Roi Artus, & l'insensé Daguenet, qui, quoique Chevalier, ne passoit plus à la cour que pour être le fou du Roi. Ce Page leur dit qu'il vient de rencontrer dans une abbaye voisine, un Chevalier qui doit y coucher ; & il le leur désigne si bien, que Dinadam le reconnoît pour être le Chevalier de Cornouailles. Dinadam imagine aussitôt d'arrêter Daguenet, & lui propose de prendre les armes de Bliombéris, l'un des six Chevaliers, lequel étant un peu blessé, ne pouvoit alors marcher que désarmé. Daguenet, quoique fou, & très-foible de corps, avoit du courage, & se fouvenoit d'avoir autrefois conduit prisonniers à son maître, deux Chevaliers de Cornouailles qu'il avoit vaincus. Il accepte de combattre celui-ci. Dinadam avertit ses compagnons de se tenir cachés dans un carrefour de la forêt qu'il leur désigne. Il part, & court rejoindre le Roi Marc à l'abbaye. Ce Prince est bien honteux & bien étonné en revoyant Dinadam, dont il espéroit que les six Chevaliers l'avoient défait pour toujours. Il lui demande comment il a pu s'échapper de ses ennemis. Dinadam lui répond qu'il avoit été trompé par leurs armes, que ces Chevaliers s'étoient trouvés ses meilleurs amis ; mais que l'attachement dont il s'étoit

pris pour lui , l'avoit pressé de les quitter pour le suivre , & le rejoindre s'il étoit possible. Marc le maudit intérieurement ; ils soupent & passent la nuit ensemble. Le lendemain matin le Roi Marc veut partir pour se rendre à Cramalot : mais il n'en fait pas la route ; & , quoique désolé de marcher encore avec l'éternel gabeur qui s'offre à le conduire , il est forcé de le suivre jusqu'à ce qu'il trouve le moment de s'en séparer à jamais.

On se doute bien que Dinadam le mène droit au carrefour , où les six Chevaliers l'attendent. En avançant il fait mille cruelles plaisanteries au triste Roi , sur le peu de courage qu'il a montré la veille. Marc poussé à bout , désespéré des propos qu'il effuie de Dinadam , veut se battre avec lui ; mais celui-ci le refuse , disant qu'il ne déshonorera pas ses armes en s'en servant contre un Chevalier de Cornouailles , dont le courage est si suspect. A ce moment même , ils arrivoient près du carrefour où le seul Daguenet se présente couvert des armes de Bliombéris , & les défie à la joute. Le Roi Marc en veut céder l'honneur à Dinadam , qui s'en défend avec force , disant à Marc qu'il ne peut trouver une plus belle occasion de se couvrir de gloire , qu'en joutant avec le Chevalier qu'il reconnoît à ses armes & à son air redoutable , pour être

le renommé Lancelot du Lac. Le Roi frémit ; & presse plus que jamais Dinadam de combattre ; mais celui-ci s'en excuse encore , sous des prétextes qui doivent lui causer de plus vives alarmes. Le Roi Marc , plus effrayé que jamais , reste éperdu ; Daguenet s'avance sur eux , en criant comme un fou : *Couards Chevaliers , à la jousté , à la jousté !* Marc n'écoute plus que la peur ; il pique son cheval des éperons , & s'enfuit à toute bride. Les six Chevaliers & leurs Ecuyers se montrent , & font la crie & la hue-rie sur Marc , en criant : *Couard , ô Couard , ô Cornouaillois , ô ceux !*

Le Roi Marc s'enfuyant toujours le long d'une route de la forêt , l'Amoral de Gales , qui se trouve à l'extrémité de la route , le voit venir à lui , la lance baissée ; il croit qu'il le défie à la joute ; il court au-devant de lui , & le renverse à quatre pas de son cheval , sur la poussière. L'Amoral poursuit son chemin , & joint ses compagnons. Ils rient ensemble du pauvre Chevalier de Cornouailles , partent , & arrivent le même jour à Cramalot , où cette aventure est bientôt divulguée. Le Roi Marc , qui s'y fait conduire le lendemain , est reconnu facilement par les armes qu'il porte ; & la populace lui jette de la boue , & élève sa huée contre lui.

Cependant Amans & ses deux cousines arrivent
aussi

aussi le même jour à Cramalot : Amans tient parole au Roi Marc , & sans le nommer , tous les trois accusent de meurtre & de trahison le Chevalier de Cornouailles qui vient d'arriver. Artus ordonne le combat pour le lendemain ; le Roi Marc se présente dans le champ clos marqué pour ces sortes de combats. Amans s'y présente de son côté , jure que sa cause est légitime ; il veut faire jurer la même chose au Roi Marc qui le refuse. Cependant il attaque Amans , le combat ; & quoique lâche & foible , il a le bonheur de le tuer. Les Juges du camp étoient prêts à livrer les deux demoiselles accusatrices pour être brûlées , selon les anciennes lois de ces sortes de jugemens : mais un des Juges ayant fait réflexion que le Chevalier vainqueur avoit refusé de prêter le serment , il suspend tout , & remet la décision de cette affaire au sage & grand Monarque Artus. On les fait tous trois comparoître au pied de son trône. Artus interroge Marc avec cette supériorité & cette majesté qui fait souvent frémir le crime. Marc éperdu , troublé , se trouve forcé de se découvrir à son Seigneur suzerain , & de lui avouer qu'il est en effet coupable du meurtre dont on l'accuse. Artus frémit d'indignation ; mais , respectant la dignité royale , il donne à Marc sa cour pour prison , fait inhumer honorablement

Amans , fait graver cette histoire sur sa tombe , & il retient les deux demoiselles à la cour de Genièvre.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici avec quel art l'auteur semble prêter sans cesse de nouvelles excuses à la foiblesse de la belle Reine Yseult pour le brave Tristan. Non-seulement il la peint entraînée par la force magique du *boire amoureux* , ce qui contribue à la faire excuser par les gens rigides ; mais il peint aussi le Roi Marc comme étant cruel , parjure , lâche Chevalier , & sur-tout bien ridicule , pour faire aimer la vengeance d'Yseult à tous ceux & celles qu'il intéresse pour Tristan.

Cette belle Reine , restée seule dans une abbaye avec sa fidelle Brangien , attendoit les ordres du Roi Marc , & desiroit vivement de recevoir des nouvelles de Tristan. Son seul amusement étoit de s'aller promener quelquefois dans la forêt voisine de l'abbaye. Elle y pensoit à ses amours sur le bord d'une belle fontaine entourée d'arbres ; & bientôt ces arbres furent parés des chiffres & du nom de son amant. Quelquefois elle unissoit sa voix au son de la harpe , & c'étoit toujours sa peine ou ses premiers plaisirs qu'elle chantoit. Toute la nature offroit Tristan à ses yeux : un jour , le son si doux de cette voix se fit entendre à Bréus *sans*

pitié. Ce Bréus, (dont il a déjà été fait mention) étoit un Chevalier trop indigne de son Ordre, & très-digne de son nom. Des mœurs affreuses, une ame basse, un cœur perfide, une force peu commune, le rendoient également redoutable aux deux sexes; il terrassoit les hommes, & faisoit éprouver aux femmes les outrages de la violence. Il entend la voix d'Yseult; il se cache & l'observe. A l'aspect de deux femmes jolies, son ame se prépare à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il distingue celle que la nature a enrichie de plus d'attraits. Ses projets se tournent uniquement vers elle. Les premiers accens de sa voix rendent ses desirs plus vifs. Il écoute en méditant. Yseult commence ainsi son lay.

L A Y D'Y S E U L T.

Quelque charmante que soit la Romance d'Yseult dans la Bibliothèque des Romans, je ne dois pas en parer mon Extrait, quoique je me fisse honneur de jouir des présens que j'ai reçus d'une main aimée; & je restitue ici la foible complainte que j'avois mise dans la bouche d'Yseult.

Feuillage épais, verts gazons, doux silence,
 Bien invitez à prendre le repos;
 Mais tant revient si douce remembrance,
 Que de mes cris j'aille les échos.

Dans ces scepeuils plantés par la nature,
Fontaine sourd , & nourrit mille fleurs :
Las ! mes soupirs augmentent son murmure ,
Ses petits flots sont grossis par mes pleurs.

Que fait Tristan ?... Ah , plus d'une victoire
Du los d'honneur lui décerne le prix !
La Table Ronde élève aux cieux sa gloire :
Chétive , hélas ! il n'entend pas mes cris.

Yseult s'arrête un instant. Le scélérat de Bréus se livre à toute l'horreur de ses desirs ; le nom de Tristan qu'Yseult a prononcé , ne sert qu'à l'enflammer davantage ; il veut troubler son bonheur ; il ne craint point alors son bras redoutable ; il croit pouvoir jouir impunément des plaisirs imparfaits qu'il est prêt à ravir : telles sont ses affreuses pensées , lorsqu'Yseult reprend.....

Ma Brangien , ma tant fidelle amie ,
Rappelle-toi Tristan , son doux maintien ,
Quand il disoit : » Fors la Parque ennemie ,
» Ma chère Yseult , ne rompra mon lien.
» Bien asservi dans tant doux vasselage ,
» Vas , ton Tristan ne desire que toi.
» Si los je quiers (1) , c'est pour t'en faire hommage ;
» Si vivre veux , c'est pour garder ma foi.

(1) Cherche.

- » Boire amoureux , c'est trompeuse magie ;
- » Desirs brûlans , c'est flamme de tes yeux ;
- » Nos vœux secrets , c'est douce sympathie ;
- » Nos doux liens , c'est bien l'œuvre des dieux. «

Bréus étoit à cheval. Animé d'un nouveau transport , il saute à terre pour courir sur sa proie. Yseult & Brangien prennent la fuite en l'appercevant ; il ne s'attache qu'à la première , & redoublant ses pas , il l'atteint & la saisit. Elle perd connoissance. Il l'enlève , & la porte entre ses bras vers son cheval , qui s'épouvante du bruit , casse sa bride & s'échappe. Les cris de Brangien font retentir la forêt. Ils attirent un Chevalier couvert d'armes simples , & dont le bouclier l'étoit par une housse. Ce Chevalier attendri , interroge en vain Brangien à qui la douleur ne permet pas de s'exprimer : mais il s'apperçoit qu'elle a les regards tournés vers une femme étendue à terre , sans connoissance ; & la pitié lui fait désirer vivement d'être instruit.

Bréus avoit abandonné Yseult , la voyant évanouie , pour courir après son cheval. Il venoit de l'atteindre , de lui rattacher son mors , & s'avançoit déjà pour reprendre sa proie. Les cris de Brangien redoublent en le voyant revenir ; le Chevalier animé par ses cris , ne balance pas à prendre la défense de ces inconnues ; il court sur Bréus d'un

air menaçant : Bréus croit s'en defaire aisément, & court à son tour sur lui ; le Chevalier le renverse d'un coup de lance. Bréus feint d'être mort, & reste immobile sur la place : mais à l'instant que le Chevalier descend pour secourir Yseult, il se relève, saute sur son cheval, & s'enfuit à toutes jambes vers l'endroit le plus épais de la forêt.

Le Chevalier s'approche d'Yseult, soulève doucement sa tête, écarte les cheveux blonds qui couvrent son visage, la regarde un instant, jette un grand cri, & tombe évanoui près d'elle. Brangien arrive, & ne s'occupe d'abord que de sa maîtresse ; elle court à la fontaine, lui jette de l'eau sur le visage, & ce n'est qu'après quelques momens qu'elle la rappelle enfin à la vie.

Yseult rouvrant ses beaux yeux, est d'abord rassurée en ne voyant plus son cruel ravisseur, & se trouvant entre les bras de sa fidelle Brangien : mais sa terreur renaît par le spectacle d'un Chevalier armé & étendu sur l'herbe auprès d'elle ; elle apprend de Brangien que ce Chevalier vient de la défendre ; elle croit que, blessé dans le combat, il vient de mourir de ses blessures ; elle donne d'abord à la reconnoissance & à la pitié, des larmes qu'elle va bientôt donner à l'amour. Quelques plaintes étouffées par la visière du casque, quelques soupirs, lui font enfin juger

que ce Chevalier n'est point mort, & qu'il a besoin d'un prompt secours. A l'aide de Brangien, elle délace les attaches du casque; elle voit. . . . Quel objet! . . . Elle s'écrie, je me meurs; & tombe une seconde fois sans connoissance. Son beau visage reste appuyé sur le front du Chevalier. Quoique évanouie, ses larmes coulent en abondance; leur douce chaleur fait revenir le Chevalier; elle revient bientôt elle-même. O puissance de l'amour! c'est Tristan qui se trouve dans les bras d'Yseult.

La coutume de la Table Ronde étoit que le sur-lendemain de la réception d'un Chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il étoit permis à ses compagnons de le suivre, couverts d'armes inconnues, & de l'appeler à la joute, sans toutefois en venir au combat; la quête de Tristan l'avoit empêché de se trouver à celui du roi Marc; plusieurs de ses compagnons l'avoient suivi, & presque tous avoient été renversés par lui. Lancelot du Lac voulut faire la galanterie à Tristan de rompre une lance avec lui pendant sa quête. Sans se faire connoître, il se couvre d'armes blanches comme un nouveau Chevalier; &, quoiqu'il eût éprouvé la force prodigieuse de Tristan, il n'avoit pris qu'une lance foible & fragile pour ne point blesser son ami.

Lancelot arrive près de la fontaine, peu de tems après qu'Yseult & Tristan ont repris leurs sens : il le voit de loin pied à terre qui serroit la main d'Yseult sur son cœur. Lancelot ne la connoissoit point ; & , croyant trouver Tristan dans quelque infidélité , il déguise sa voix , & lui crie : *Sire Chevalier , bien m'appert que doucement querés aventures , & que bien à point bonnes les savés trouver.*

Tristan , en colère de se voir repris & troublé par un Chevalier inconnu , quitte la main d'Yseult qui s'enveloppe de sa mante , & se retire avec Brangien vers l'abbaye. *Chevalier , répond Tristan , sy n'exercez courtoisie quand parlez ainsi sans saveoir : ores verrons maintenant ce que vous estes ; mieux savez-vous peut-être gaber que lance rompre.* En disant ces mots , il saisit sa lance , saute sur son cheval : Lancelot s'éloigne , & prend le champ nécessaire pour la course.

Lancelot n'avoit pas si bien déguisé sa voix , que Tristan ne se fût apperçu que cette voix ne lui étoit pas absolument inconnue ; & ce que Lancelot ne pouvoit pas déguiser , c'étoit la perfection de sa taille , & la grace avec laquelle il ébranloit une lance & savoit manier un cheval. Tristan le reconnut dans la demi-volte qu'il fit pour s'éloigner de lui , & se promit bien de le gaber à son tour.

Les deux braves Chevaliers laissent courir leurs chevaux : au moment de se joindre, Lancelot rompt sur le bouclier de Tristan sa lance qui se brise en éclats. Tristan lève la sienne au lieu de la porter contre Lancelot. Tous deux font une demi-volte & reviennent l'un vers l'autre. *Haa , Sire Chevalier , pourquoi me déprimez-vous tant ,* dit Lancelot, *que de votre lance n'avez daigné me fêrir ?* *Chier Sire ,* répond Tristan, *fêrir ce qu'on aime le plus , c'est se fêrir soy-mesme : or sus , défarmé vous êtes de glaive ; venez adonques , & la reine Yseult veut de sa main un aultre glaive vous donner.*

Lancelot enchanté, voit que son ami l'a reconnu, & qu'un fort heureux lui a fait rencontrer cette belle reine. Il saute à terre, délace son casque, court embrasser Tristan, qui le conduit à sa chère Yseult, & le lui présente. Lancelot fléchit un genou pour lui baiser la main : mais Yseult s'empresse à le relever, & l'embrasse comme le meilleur ami de Tristan, & celui dont elle desiroit depuis si long-tems la présence.

Ils marchent ensemble vers l'abbaye. L'Auteur dit que le souper fut très-gai, qu'ils se racontèrent leurs aventures, qu'ils parlèrent beaucoup de la charmante Genièvre, & que le seul Lancelot dormit bien paisiblement.

Le lendemain , Lancelot prit congé d'Yseult , qui le chargea de dire mille choses tendres à cette belle reine , & tout le desir qu'elle avoit de pouvoir aller à sa cour. Il restoit encore à Tristan trois des jours qu'il devoit employer à sa quête ; mais que pourroit-on chercher encore quand on a trouvé ce qu'on aime ? & n'étoit-il pas bien permis à ce héros couvert de gloire , de donner trois jours à l'amour ?

Que de pareils momens sont courts ! Yseult & Tristan les passèrent sans s'appercevoir de leur durée. La prudente Brangien , qui n'avoit aucune affaire qui l'empêchât de les compter , avertit Tristan que son oncle le roi Marc est à la cour d'Artus ; qu'il est tems de l'aller voir , pour ne lui point donner de soupçons ; & qu'après les dix jours expirés , il doit aller rendre compte de sa quête. Tristan se rend avec douleur à des raisons si pressantes ; Yseult le serre dans ses bras , elle lui ceint en soupirant son épée ; ses belles mains attachent même ses éperons ; & sans la présence & les conseils de Brangien , la belle Yseult eût été obligée de les attacher une seconde fois.

Tristan part , & arrive avant la nuit à Cramalot. Il ne voit ce soir-là que le roi Artus & Lancelot ; il rend compte de sa quête , de la plaisanterie même qu'il a faite à Lancelot ; &

ce dernier fait un sourire malin à son ami , en ne l'entendant parler que de faits de Chevalerie. Le lendemain matin , Artus enferme Tristan dans son cabinet ; il assemble sa cour , & fait appeler le Roi de Cornouailles. » Roi Marc , lui dit-il , » je ne vous reproche plus un acte » de fureur que vous devez vous reprocher sans » cesse à vous-même ; mais en présence de tous » mes Chevaliers , je vous requiers un don. « Le Roi Marc n'avoit rien à refuser à son suzerain , qui , dans ce moment , abolissoit le crime nouveau qu'il avoit commis en se battant contre Amans pour une cause injuste , & en refusant de prêter le serment ordinaire aux juges du camp. Marc accorde le don , & le grand Artus reprend : *Ores pardonnez à votre nepveu Tristan de Léonois tout le mal talent que pièce (long-tems) eustes contre lui ; jurés ores (désormais) de le tenir chièrement comme beau nepveu & comme le meilleur Chevalier de la terre.* Marc le promet. Artus fait apporter les grands reliquaires ; Marc prête son serment. Artus fait alors paroître Tristan , qu'il présente à son oncle ; ils s'embrassent. Mais Tristan ne renonce pas intérieurement à ne plus mériter la colère de son oncle , qui , de son côté , ne renonce pas aux sinistres projets que la noire jalousie lui a fait former.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde , qui

connoissoient l'ame atroce du Roi Marc , s'inquiètent de ce raccommodement , & craignent tous que Tristan , qui leur est si cher , n'en soit un jour la victime. Lancelot sur-tout sent un noir pressentiment ; il ne peut s'empêcher de prendre par le bras le Roi Marc , de l'attirer à une fenêtre ; & sans aucun ménagement , il le menace de la plus cruelle vengeance , s'il ose jamais attenter à la vie ou à la liberté de son ami.

La belle Genièvre appelle Tristan dans son cabinet : elle ne lui cache rien de ce qu'elle fait sur Yseult , ni de ce qu'elle sent pour Lancelot. Elle lui dit les choses les plus tendres pour cette Reine ; & lui donne une lettre , dans laquelle elle conjure Yseult de se retirer dans le royaume de Logres , & de la venir joindre , pour peu que Marc manque à son serment , & lui fasse éprouver de nouvelles persécutions.

Artus , de son côté , lui dit : » Cher Tristan ,
» vous êtes maintenant de ma maison , & de la
» Table Ronde ; votre oncle est si peu digne
» de vous avoir dans sa cour , que je ne vous
» vois partir qu'avec le plus grand regret.
» N'hésitez pas , si vous en êtes mécontent , à
» venir vous rejoindre à vos compagnons & à
» vos amis ; & croyez , brave & cher Tristan ,
» que je serai toujours de ce nombre. «

Le Roi Marc & Tristan partent le lendemain. Les regrets , les larmes de toute la cour d'Artus accompagnent ce dernier ; l'horreur qu'on a pour Marc , l'amour qu'on a pour Tristan , portent même les dames du palais de Genièvre à desirer secrètement que le beau Chevalier puisse impunément augmenter ses torts avec son oncle.

Tous les deux arrivent le soir à l'abbaye ; & la tendre & malheureuse Yseult les voit avec des sentimens bien différens : forcée de montrer une joie feinte pour plaire à Marc , forcée d'en cacher une véritable en revoyant Tristan , elle essuya les plus cruels combats ; & l'auteur & nous , nous plaignons bien celles qui les éprouvent.

Le lendemain fut employé aux préparatifs pour leur départ. On dit que les jaloux dorment peu ; le triste Marc ne dort guère. L'aurore paroissoit à peine , qu'il se lève occupé des moyens de violer impunément le serment qu'il a prêté. Agité par ses noires pensées , il parcouroit les dortoirs de l'abbaye , lorsqu'une vieille Religieuse , qui avoit été trop curieuse pendant le premier séjour de Tristan (car les Religieuses l'étoient en ce tems-là) , & celle-ci de plus étant très babillarde , elle lui fait entendre qu'elle a surpris aux genoux d'Yseult le beau Chevalier qu'il mène avec lui.

Il n'en falloit pas tant pour allumer la fureur de ce Roi. Cependant il réfléchit qu'il est encore dans les Etats d'Artus ; il renferme son dépit & sa colère ; & , bien déterminé dès-lors à devenir parjure , la certitude d'être bientôt maître de la vie de Tristan , lui donne l'air de la pleine tranquillité.

Yseult , Marc & Tristan s'embarquent pour le royaume de Cornouailles : ils arrivent peu de jours après ; & Marc , pour mieux tromper nos amans , rend Tristan *plus Sire que jamais dans son royaume & dans sa maison.*

Toute la cour de Cornouailles s'empresse à célébrer ce retour par des fêtes ; & Dinas , le Sénéchal , surpassa tous les autres Barons dans cet art des courtisans. Un architecte Arabe avoit tellement disposé tous les appartemens de son château , *qu'eussiez cuidé que ce fût œuvre de négromancie ; similitude avoit le susdit château au labyrinthe Egyptien.* Yseult & Tristan s'y égaroient quelquefois ; mais Dinas veilloit sur eux , & connoissant tous les détours , il les retrouvoit à tems. La Reine Yseult sortoit d'un jardin de fleurs , lorsque Tristan sortoit d'une bibliothèque.

Andret , excité par le Roi Marc , les épioit toujours ; le palais du Roi étoit construit d'une façon bien moins ingénieuse que le château de

Dinas; & les amans sont toujours imprudens. Le méchant Andret ne servit que trop bien la jalousie de son maître; & lui procurant l'occasion de surprendre Tristan sans défense, il l'arrêta, le fit charger de fers, & l'enferma dans une obscure prison. Yseult, moins maltraitée par un mari jaloux, qui ne pouvoit jamais s'empêcher de l'aimer, fut une seconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du Roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté de Tristan : Gouvernail, qui ne put même obtenir celle de voir son élève, vit qu'il n'y avoit plus rien à ménager; &, craignant pour les jours de Tristan, il partit secrètement pour aller dans le royaume de Léonois rassembler ses sujets, & revenir le délivrer à main armée.

Pendant que Gouvernail agit pour Tristan, Perceval, jeune Chevalier de la Table Ronde, & qui fut ensuite si fameux dans cet ordre par la conquête du saint Gréal, arrive à la cour de Marc. Il est surpris de la solitude qui y règne, & sur-tout de n'y voir ni la Reine, ni Tristan. Il apprend bientôt tous les événemens de cette cour; & étant instruit du serment qu'Artus avoit fait prêter au Roi Marc, il entre brusquement dans l'appartement de ce dernier. *Roy selon &*

parjure , pourquoy tiens-tu la Reine en tour enclose , & ton nepveu Tristan en charte privée , & enfermé (aux fers) ? Il étoit assez triste & très-embarrassant pour le Roi Marc d'en dire la véritable raison. Orgueilleux de sa nature , il répond avec hauteur , & menace Perceval. Le Chevalier étoit fier & prompt ; il s'élance sur le Roi Marc. Andret veut tirer son épée ; Perceval le saisit & le jette par la fenêtre. Il terrasse le Roi , lui fait prêter serment de mieux vivre à l'avenir avec sa femme & son neveu , le force à lui remettre les clefs de la tour & de la prison , l'enferme dans son palais , court auprès de Tristan , brise ses fers , lui fait donner ses armes , & tous les deux volent à la tour , délivrent la Reine & la ramènent.

Le roi n'étoit pas assez aimé de ses sujets , & ceux-ci n'étoient pas assez braves pour qu'ils fussent empressés à le secourir ; & les cris d'Andret , qui s'étoit cruellement blessé dans sa chute , n'excitèrent personne à venger son injure.

Perceval fait assembler les barons , & leur apprend le serment que le roi Marc a prêté ; il leur fait promettre de forcer ce prince à tenir ce qu'il a juré , en les menaçant de la vengeance d'Artus , de Lancelot & de tous les Chevaliers de la Table Ronde , s'ils manquent à leur parole. Il n'en falloit pas tant aux timides Che-
valiers

valiers de Cornouailles , pour tout promettre. Ils prêtent le serment ; & le fier Perceval , après avoir baisé la main d'Yseult , & juré fraternité d'armes avec Tristan , part de cette cour pour voler aux grandes aventures qui lui sont prédites.

La belle Yseult & Tristan passèrent un mois sans essuyer de nouvelles persécutions. Ils avoient même la liberté d'aller quelquefois à la chasse ; & le retour s'en faisoit toujours à la charmante & commode habitation de Dinas. Pendant ce temps , Andret s'étoit rétabli de sa chute ; mais la correction de Perceval n'avoit fait qu'exciter encore plus de rage dans son cœur : rien n'échappoit à sa malignité , de toutes les démarches d'Yseult & de Tristan. Nos amans étoient cependant plus circonspects ; ils se déroboient autant qu'il étoit possible à ses recherches ; & la maison de Dinas les consoloit assez souvent de la gêne qu'ils éprouvoient dans le palais : mais cette maison étoit toujours suspecte à la méchanceté d'Andret. Un jour il part de grand matin pour en observer les entours. Il apperçoit un grand pin fort touffu qui s'élève au-dessus des murs du grand jardin : le scélérat prend un arc & des flèches ; & la foible espérance de surprendre quelques secrets de la reine , suffit pour le faire monter sur le pin & s'y cacher.

pensant très-bien qu'Yseult viendrait chez Dinah au retour de la chasse.

Elle y vient en effet, & Tristan l'accompagne. On dîne gaiement; on se promène, on s'égare dans les corridors du château. Andret, sur son pin, s'apperçoit qu'on est sorti de table. Il redouble d'attention. Bientôt un pilastre peint à fresque paroît s'entr'ouvrir; il en voit sortir la belle Yseult, qui jette en rougissant ses regards vers un bosquet orné de quelques sièges de gazon; l'instant d'après, un de ces sièges s'entr'ouvre aussi, & le beau Tristan en sort pour se jeter aux pieds d'Yseult.

Malheureusement ce bosquet étoit nouvellement planté. On ne connoissoit point alors l'art du treillage; la charmille formoit des murs épais; mais elle n'étoit pas encore assez haute pour cacher à Andret ce qui se passoit. Ce malheureux sent redoubler sa fureur; & bientôt, sans crainte de blesser la reine, il tire sur Tristan une flèche qui lui perce l'épaule d'outre en outre, & dont la pointe effleure celle d'Yseult.

Nous ne rapporterons point tous les commentaires, toutes les plaintes que l'auteur fait sur cette double blessure. Tristan ne s'occupe que de celle d'Yseult. Il s'apperçoit qu'elle est légère; &, malgré la douleur que lui fait éprouver la sienne, il juge qu'ils sont découverts.

Il force la reine de rentrer dans son pilastre ; il ouvre la trappe couverte de gazon : une seconde flèche lui frise la gorge sans le toucher , au moment où il se dérobe aux regards d'Andret.

Tristan , par un chemin tortueux qui lui étoit connu , gagne la chambre de Dinas , qu'il effraie autant qu'il l'afflige , en lui faisant voir le trait dont il est percé. Dinas , très-habile en plus d'un art , retire doucement la flèche , panse sa blessure : mais , se doutant bien que ce coup vient du roi Marc , il fait sortir Tristan par un long souterrain qui donnoit dans la forêt , & le conduit à la maison d'un homme sûr , chez qui Tristan demeure caché. Yseult rejoint les dames de sa suite ; elle attribue sa blessure légère à l'épine d'une ronce ; elle leur cache ses vives inquiétudes , & retourne à son palais , où bientôt Dinas revient pour la rassurer.

On ne sera pas surpris qu'Andret augmente encore toute l'horreur de son crime , en apprenant au roi tout ce qu'il a vu & tout ce qui s'est passé. Marc , toujours constant dans sa jalousie & dans sa passion pour Yseult , se contente de lui faire des plaisanteries amères sur sa blessure ; mais il fait de secrètes perquisitions pour découvrir la retraite de Tristan qui a disparu.

Heureusement que dans ce même temps un puissant roi , nommé Hélyas , brave Chevalier & ennemi mortel du roi Marc , avoit appris que Tristan étoit banni du royaume de Cornouailles ; & ne l'y croyant point de retour , cet Hélyas avoit rassemblé promptement son armée pour profiter de l'absence de Tristan , & pour attaquer le roi Marc. Il arrive de tous côtés des chevaliers & des habitans blessés , fugitifs , qui apprennent à Marc qu'Hélyas ravage les frontières , & s'avance vers sa capitale.

Le roi Marc regrette bien alors d'être privé du secours de Tristan. Il rassemble à la hâte une faible armée ; il marche au - devant d'Hélyas. Le-sénéchal Dinas , aussi brave à la guerre que galant & serviable pour ses amis , conduit l'avant-garde , mais , malgré les plus grands efforts de valeur , son avant-garde est renversée sur le corps de bataille commandé par le roi : Hélyas poursuit sa victoire , & force le roi à rentrer dans Cintageul , sa capitale , qu'il entoure & dont il forme le siège.

Le roi Marc & Dinas disposent tout pour une vigoureuse défense ; mais ils jugent bientôt qu'ils ne pourront long-temps résister. Dinas saisit ce temps pour rappeler à Marc tout ce qu'il pourroit espérer de Tristan. Son oncle est forcé de lui faire demander son secours ; & Dinas qui

connoît sa retraite, lui écrit de la part du roi.

La générosité de Tristan ne lui permet pas de balancer à secourir son oncle. Le plus cher intérêt d'ailleurs le porte à voler à la ville. Mais sa blessure l'empêche encore de porter des armes. Il écrit à son oncle de tenir bon, & que dans six jours il peut compter sur son secours. Dix des plus braves chevaliers du pays, qui n'avoient point voulu marcher au secours d'un roi qu'ils méprisoient, apprennent où Tristan s'est retiré, & la résolution qu'il a prise de secourir Cintageul. Ils viennent le joindre; & Tristan, au moment où sa blessure lui permet de s'armer, se met à leur tête, fond sur l'armée d'Hélyas, attaque son quartier, le renverse deux fois dans l'action, fait un grand carnage de ses gens, & entre triomphant dans Cintageul.

Le lendemain Tristan envoie défier Hélyas au combat singulier, sous la condition qu'il se retirera avec toute son armée s'il est vaincu, ou qu'il sera maître du royaume de Cornouailles s'il est victorieux.

Hélyas étoit trop brave pour refuser ce défi; le jour est fixé au lendemain. Mais Hélyas exige que le roi Marc, Yseult & ses barons, se rendent au lieu du combat, & demeurent à sa disposition s'il surmonte son ennemi. Les proposi-

tions sont acceptées; & dès que le soleil est levé, les trompettes sonnent, les deux combattans se rendent sur le champ de bataille, où le roi Marc conduit la belle Yseult.

Combien le courage de Tristan ne redoublait-il pas, quand il vit qu'il avoit à défendre sa belle reine? Bientôt il est vainqueur. Il donne la vie à Hélyas; le royaume de Cornouailles est délivré, celui d'Hélyas est soumis & assujetti à un tribut. Tristan, son oncle & sa dame rentrent triomphans dans Cintageul; mais l'ame atroce de Marc étoit incapable d'aucun sentiment de reconnoissance; implacable dans la jalousie & dans la haine, il ose encore charger de fers les mains victorieuses auxquelles il doit sa couronne & sa liberté.

Dans toutes ces entrefaites, le fidèle Gouvernail avoit déterminé sans peine les Léonois, sujets de Tristan, à prendre les armes pour sa liberté. Les anciens chevaliers qui avoient combattu sous Méliadus son père, avoient levé les premiers leurs bannières; leurs fils & leurs neveux s'y étoient rangés, & cet exemple généreux avoit été suivi par tout le royaume.

Gouvernail arrive bientôt à leur tête, & s'avance dans l'intérieur du royaume de Cornouailles. Dinas, pénétré de l'injustice de la cause de Marc, refuse de prendre les armes pour sa dé-

senſe; tous les barons, indignés de voir que ce coupable roi leur attire ſans ceſſe des guerres nouvelles, ſe révoltent unanimement contre lui; ils prennent les armes, entourent le palais, faiſſent le roi & Andret. Quelques-uns d'eux vo-
lent à la priſon de Triſtan, briſent ſes chaînes, & délivrent la belle Yſeult.

Le temps de la punition de Marc & d'Andret étoit arrivé, Rien n'arrête plus la colère des révoltés. Ils conduiſent Marc à la même priſon, & le couvrent des mêmes chaînes qu'il oſa donner à Triſtan. Andret eſt déchiré en pièces par le peuplè; ils prient la belle Yſeult & Triſtan de monter à cheval, & c'eſt à leur ſuite qu'ils vont au devant de Gouvernail & de l'armée des Léonois.

L'auteur ſe plaît, avec raiſon, à peindre à quel point l'entrevue de Triſtan, de ſes ſujets & du fidèle Gouvernail fut touchante; les cris de joie ſuccèdent au bruit des armes, & les Léonois admirent la beauté d'Yſeult.

Triſtan ne voulut point rentrer dans Cintageul : ſa généroſité naturelle ne lui permit pas d'aller braver le Roi Marc dans ſes fers. Il appelle les Barons de Cornouailles; il les prie d'accepter Dinas pour les gouverner pendant la captivité du Roi; il les laiſſe les maî

tems qu'elle doit durer , & leur fait jurer qu'ils n'attenteront point à sa vie.

Ici l'auteur a l'adresse de rappeler toute la force des raisons qui entraînoient Yseult à détester Marc, à craindre sa fureur, & à ne pas aller partager ses chaînes. Nous prions les plus sévères de nos lecteurs de pardonner à cette belle Reine ; nous croyons que ses excuses sont déjà reçues dans les cœurs sensibles , & nous prions aussi la multitude de penser au pouvoir magique & invincible du *boire amoureux*.

Yseult donc ne quitta point Tristan ; les Barons du Léonois & de Cornouailles ne l'eussent pas souffert. Tristan seul , le tendre & soumis Tristan eût obéi , sans hésiter , à sa volonté ; mais l'un & l'autre gardèrent le silence , & se laissèrent doucement entraîner à leur destinée.

Ils se séparent de Dinas , & vont dans le royaume de Léonois : mais bientôt ils pensent qu'ils ne peuvent y rester en spectacle avec décence ; ils prennent la résolution d'aller ensemble dans le royaume de Logres, & de n'y confier leur arrivée & leur séjour qu'à leur brave & loyal ami Lancelot du Lac.

Depuis long-tems Yseult & Tristan s'apercevoient que le bon Gouvernail & la fidelle Brangien avoient ensemble un air trop galant &

trop tendre, pour ne pas éprouver l'un pour l'autre un sentiment plus vif & plus doux que celui de l'amitié. Le sacrifice que Brangien avoit fait à sa chère Yseult, pouvoit seul mettre obstacle à ce mariage si convenable d'ailleurs ; mais Gouvernail avoit été du conseil secret des deux illustres amans, & avoit contribué lui-même à détruire les scrupules de Brangien. Ils font donc venir ces deux honnêtes confidens ; ils leur proposent de s'unir, & jouissent de toute la joie que cette proposition fait briller dans leurs yeux. Sur le champ Tristan convoque une assemblée des États du royaume ; il parle avec force sur la naissance, la valeur & la sagesse de Gouvernail ; il leur peint, les larmes aux yeux, toute la reconnoissance qu'il lui doit ; il les engage à lui prêter foi & hommage en son absence, & à le maintenir pour leur Roi s'il vient à périr. Les Barons prêtent le serment ; & dès la même nuit Yseult & Tristan partent, marchent vers la mer, & passent sur un esquif, dans le royaume de Logres.

Tristan, couvert d'armes sans aucun ornement, & sans panache, conduit Yseult, vêtue d'habits simples, & bien enveloppée de sa mante. Ils marchent ensemble vers le château de *la Joyeuse Garde*, appartenant à leur ami Lancelot. Leurs cœurs étoient contens. Ils ne pou-

voient avoir d'autre peine que la crainte de voir finir leur bonheur. La pureté du jour, le calme de l'air, le chant des oiseaux, l'émail d'une prairie qu'ils traversoient, invitant l'âme à se répandre, Tristan chanta ce triolet.

Avec Yseult & les amours,
Ah ! que je fais un doux voyage !
Heureux qui peut vivre toujours
Avec Yseult & les amours !
Elle est maîtresse de mes jours,
Près d'elle ils sont tous sans nuage,
Avec Yseult & les amours,
Ah ! que je fais un doux voyage !

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable ;
Mon cœur me dit, & je l'en crois,
(A chaque instant que je te vois)
Que c'est pour la première fois
Que tu vas m'être favorable !
A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir ;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée ?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir ;

Ah ! ne fût-ce que pour dormir,
Descends, entrons sous la ramée.
L'aube du jour t'a vu partir ;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée ?

Ils arrivent à l'entrée d'une grande forêt voisine de *la Joyeuse Garde*, & sont surpris en apprenant que le Roi Artus habite ce château depuis deux jours, & qu'en retournant à Cramailot, il s'amuse à voir jouter les Chevaliers de la Table Ronde.

Yseult eût désiré rentrer dans la forêt ; elle en pressoit Tristan, qui s'étoit avancé pour voir de plus près une joute : mais il n'en étoit déjà plus tems : Artus les avoit vus sortir de la forêt ; & la curiosité qu'il eut de savoir quelle espèce de gens ils pouvoient être, fit, sur le champ, partir Treu le Sénéchal, pour leur demander leur nom. Dinadam, espérant trouver l'occasion de faire quelque nouvelle plaisanterie, part avec le Sénéchal, & tous les deux joignent Tristan au moment où il est prêt à rentrer dans la forêt. *Haa ! Chevalier, joustes vous font elles peur,* luy crie Dinadam ? *Or saichiez qu'ores joster vous convient, ou laissez la dame à meilleur Chevalier que vous n'esles.* Tristan qui le reconnoît, rit sous son casque, & feint encore un air timide & embarrassé. Le Sénéchal le questionne, &

Tristan lui dit, *que , quoiqu'il soit bien Chevalier , male fortune l'a laissé de si petite pauvre chevance , que n'en a d'autre que ses armes & son cheval , & qu'ores il chemine avec sa sœur à une abbaye de nonains , où (dont luy poise moult) elle va s'enclorre.*

Le Sénéchal lui répond : *Mais ignorez-vous la coutume de Logres ? Nul Chevalier estrange en armes , ne doit passer sans jouter. Or sus préparez-vous ; car à la joute estes venu.*

Dinadam s'avance ; & pour gaber le pauvre Chevalier , il dispute cette joute au Sénéchal , comme ayant parlé le premier à Tristan. Tristan se défend long-tems d'accepter la joute ; il leur dit enfin : *Chevaliers du Roi Artus , car bien m'appert que en estes , ce ne seroit mie courtoisie à vous de me parforcer à laisser ma sœur seulette : partant , puisque m'éprouver voulez , jurez de la garder courtoisement si je viens au-dessus , & qu'autre de vos compagnons viene à moy ; car de pieça je sçay que tout Chevalier de Logres est moult prompt à gaber , & à nobles pucelles conquister. Dinadam & le Sénéchal , qui s'apprêtent à la joute , le lui promettent.*

Tristan se prépare de son côté , feint de ne savoir pas bien mettre sa lance en arrêt ; il reçoit sur son écu la lance du Sénéchal , qui vole en éclats sans l'ébranler : il manque exprès l'at-

teinte , & au passer il feint d'être prêt à tomber , & d'un seul coup de son bras il renverse le pauvre Sénéchal. Il descend sur le champ de cheval , il prend Treu par la main , le conduit à Yseult , & lui dit : *Belle chière sœur , ores vous meine ce Chevalier conquis pour vous garder.* Il remonte , & court tout de suite sur Dinadam , qui croit que le hasard seul a fait tomber le Sénéchal , & qui vient sur lui en pleine assurance. Tristan reçoit son coup de lance comme à la première joute , laisse tomber la sienne sans vouloir toucher Dinadam ; & au passer , il l'enlève de son bras droit hors de la selle , le tient sur le col de son cheval , fait la demi-volte , & revient poser Dinadam aux pieds du cheval d'Yseult. *Chevalier , lui dit-il , que vous semble de la manière de jouter de mon pays ? Or sus gardez bien ma sœur ; car il m'apert qu'ores vos compagnons viennent , & parler me veulent.*

Le spectacle de ces deux joutes avoit beaucoup fait rire. Artus & tous les Chevaliers de la Table Ronde , & sur-tout lorsqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam , ils le virent à pied avec le Sénéchal , tenant chacun une des rênes du cheval de la demoiselle inconnue.

Plusieurs s'avancèrent pour voir l'aventure de plus près ; & Bliombéris , l'un des meilleurs jouteurs , les précède , & dit à Tristan : *Pour-*

quoi donc , sire Chevalier , point n'avez-vous fêrû de vostre lance ? Sire , répond Tristan , c'est que j'ai vu que bon mestier m'estoit de l'épargner , & que grand besoin me feroit-elle avec tel Chevalier que vous estes : or sus prenez garde à moy , je vous deffie. Bliombéris , bien résolu de punir la témérité du Chevalier inconnu , court sur Tristan , qui , cette fois , veut montrer sa force & son adresse : il n'est que médiocrement ébranlé du coup que Bliombéris lui porte ; & sans briser sa lance , il le jette sur la poussière. Or sus , Chevalier , lui dit-il , allez garder ma sœur ; car tel est le convenant de ma jousté. Bliombéris , bien honteux , va se ranger près de Dinadam , qui , se trouvant consolé de son aventure , recommence à gaber Bliombéris. Les Rois neveux d'Artus remplacent Bliombéris , & sont tous trois renversés. Dix autres Chevaliers de la Table Ronde éprouvent le même sort. Artus se voit presque seul. Quinze de ses Chevaliers entouroient déjà le cheval de la dame inconnue ; il appelle Lancelot , & le prie de soutenir l'honneur de la Table Ronde. Sire , lui dit-il tout bas , mon amy Tristan seul est capable d'avoir abattu vos Chevaliers ; ores verray-je bien se c'est lui : regardez bien la jousté ; car Tristan m'aime trop pour fêr de glaive baisser contre moy. Alors il vient à Tristan , en lui disant : Chevalier , ores

verray-je bien qui vous estes ; c'est Lancelot qui vous deffie. Tant mieux, répond Tristan ; car j'à meilleur gardien à ma sœur ne puis-je donner. Ils courent l'un contre l'autre. Lancelot détourne sa lance, & feint d'avoir manqué l'atteinte ; Tristan en avoit fait autant. Le hasard fait qu'au passer les tronçons accumulés de lances brisées, roulent sous les pieds du cheval de Lancelot, & le font tomber. Tristan saute légèrement à terre, aide Lancelot à se relever, & lui dit tout bas, en lui serrant la main : Ah ! chier sire, c'est pour Yseult que vostre Tristan vient de vous conquerre. Lancelot, pénétré de joie, se laisse conduire auprès d'Yseult. Sires Chevaliers, ores délivrés vous estes, dit Tristan ; vous pouvez librement retourner à votre Roy ; il me suffit assez de celui-cy, & du second que je conquis, pour venir une journée à la garde de ma sœur. Dinadam vouloit disputer sur ce que la joute n'avoit pas été en règle, & qu'aucune des deux lances n'avoit porté. Tais-toy, Dinadam, lui répondit Lancelot, bien m'a conquis le Chevalier inconnu ; & se le refuses, sache qu'il est de force à te porter avec luy sous son bras. Dinadam n'eut rien à répondre à cette gaberie ; il commença bientôt à former quelque soupçon sur Tristan : car il connoissoit trop Lancelot pour croire qu'il se fût laissé amener si facilement sans de-

mander le combat à l'épée, s'il n'avoit eu quelque raison secrète.

Les Chevaliers de la Table Ronde vont rejoindre Artus, lui content tout ce qui s'est passé, & que le Chevalier inconnu emmène Lancelot & Dinadam à la garde de sa sœur. Bliombéris lui dit, *que onques ne reçut si terrible coup de glaive. Bien*, dit Artus; *le Chevalier estrange est preud'homme; laissons-le aller ses erras où il veut; avant peu nouvelles en aurons*. Sur le champ, Tristan, Yseult & Lancelot, qui voient le Roi Artus & sa cour reprendre le chemin de Cramalot, traversent la prairie, & vont droit au château de la Joyeuse Garde. Tristan, en arrivant, ôte son casque; Yseult lève son voile; & Dinadam, enchanté de revoir Tristan, va se jeter aux genoux d'Yseult, devant bien que c'est elle : *Damoysselle*, dit-il, *bien m'est permis de baiser la main de la sœur que j'ay si bien gardée*.

Lancelot & Dinadam passèrent deux jours avec Tristan; ils s'en retournèrent à Cramalot, & laissèrent les deux heureux amans maîtres absolus du château de la Joyeuse Garde.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence & à la modestie de l'auteur de ce roman. Il croit qu'on imaginera sans peine à quel point ils sçurent jouir du bonheur de ne se plus quitter,

ter, & il n'entreprend point de peindre leur heureuse situation; mais il emploie les plus fortes couleurs à rendre le désespoir de Palamèdes, lorsqu'il apprend que la reine Yseult est au pouvoir de Tristan. Ce Chevalier se déguise de toutes manières; &, soit dans le tournoi, soit dans les courts voyages que Tristan fait à Cramalot, il l'attaque jusqu'à quatre fois différentes. Le dernier combat se passe près du château de la Joyeuse Garde; ce combat devient si cruel, que les deux rivaux perdent leur sang par une infinité de blessures. On avertit Yseult, elle accourt pour les séparer; dès qu'ils l'aperçoivent, ils s'arrêtent, & tous deux portent leurs épées à ses pieds; mais bientôt l'un & l'autre tombent de foiblesse, & l'herbe continue à se rougir de leur sang. Yseult s'empresse à donner des secours à son Chevalier, qui veut les refuser si Palamèdes ne les partage. Yseult les fait enlever, & porter tous deux dans la même chambre. Tous deux sont secourus & pansés par ses belles mains. Yseult, qui sçut exiger de Palamèdes, dans la forêt du Morois, de ne jamais paroître devant elle que dans le royaume de Logres, obtint sans peine, de cet amant si respectueux & si soumis, d'établir une paix durable entre ces deux généreux rivaux; ainsi Palamèdes passa plusieurs jours dans le château,

après s'être remis de ses blessures ; mais le spectacle continuel du bonheur de Tristan étoit trop cruel pour une ame aussi sensible, & qui ne pouvoit renoncer à son amour. » Heureux » Tristan, je vous quitte, lui dit-il un jour ; » vos vertus, votre générosité, vous rendent » digne de votre sort : puisse-je bientôt finir le » mien dans les combats ! puisse ma mort être » honorée des larmes d'Yseult & des vôtres ! » regrettez-moi tous deux comme celui qui » vous aima le plus tendrement. « Palamèdes part ; il tente les aventures les plus périlleuses ; il détruit *les males coutumes* de plusieurs passages dangereux ; il défend l'innocence opprimée, venge la mort d'un Roi tué par deux traîtres Chevaliers ; la victoire suit ses pas ; il ne peut trouver la mort, ni guérir d'une passion qui rend sa vie si malheureuse.

Le Roi Artus & la Reine Genièvre ne purent se refuser au desir de voir la belle Yseult. Dinadam lui tenoit souvent compagnie ; elle le plaisantoit agréablement sur son indifférence ; elle attribuoit à son défaut de sensibilité, les accidens qui lui arrivoient presque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave & preux Chevalier. Dinadam se défendoit par d'autres plaisanteries, & cherchoit à lui rendre celles qu'elle lui faisoit essuyer. Un soir il entre effrayé chez

elle, & lui dit que deux puissans Chevaliers viennent de surprendre Tristan sans armes, & s'en sont emparés; qu'il se dérobe, par la fuite, au même sort; & qu'il la prie de se précautionner contre toute surprise. En effet, Yseult voit entrer à l'instant chez elle deux Chevaliers couverts d'armes étincelantes. Dinadam court se cacher derrière Yseult; mais bientôt ils ôtent leurs casques, & Lancelot lui présente le Roi Artus. La Reine Genièvre les suivit de près; & pendant quelque tems, les illustres habitans de la cour d'Artus & du château de la Joyeuse Garde, se visitèrent souvent. Nous ne voulons point parler de quelques soupers secrets qu'il y eut entre la belle Genièvre, Lancelot & ces deux amans: & quels délicieux soupers!

Artus, toujours occupé des plus grands projets, l'étoit alors de la conquête du saint Gréal (nous avons déjà dit que le saint Gréal étoit la coupe qui servit à Notre-Seigneur, le jour de la cène avec les Apôtres). Joseph d'Arimathie avoit apporté en Europe cette coupe, avec la lance dont Longin avoit percé son côté sur la croix. De génération en génération, un des petits-fils de Joseph d'Arimathie se vouoit à la garde de ces précieuses reliques; mais à condition de garder la fleur pure & intacte de sa

virginité. Ce gardien couroit les plus grands risques , s'il ne conservoit chèrement cette fleur. Le Roi Pêcheur, descendant de Joseph, les avoit alors à sa garde ; mais, ayant un jour regardé seulement avec trop de complaisance une jeune pélerine, dont la collerette s'étoit entr'ouverte en se prosternant, la lance sacrée tomba sur son bras, & lui fit une blessure dont le sang couloit sans cesse depuis cinquante ans, sans que rien pût l'arrêter. Merlin avoit prédit que le Roi Pêcheur resteroit toujours blessé, & que les graces du Ciel, attachées aux précieuses reliques, ne se répandroient en entier sur la chrétienté, que lorsqu'un loyal & renommé Chevalier, plus parfaitement vierge encore que le Roi Pêcheur, se présenteroit avec une ame & des mains pures, pour toucher & enlever les saintes reliques, sans être frappé de mort. Il étoit écrit de plus, que ce seul Chevalier pourroit s'asseoir un jour dans le siège périlleux de la Table Ronde. Cet insigne honneur étoit destiné par Merlin au jeune Perceval le Galois.

Le Roi Pêcheur, & les Princes ses voisins, redoutoient également de perdre le saint Gréal ; & quoique les Chevaliers vierges, & déjà renommés par leurs hauts faits, fussent alors presque aussi rares qu'ils l'ont été depuis, il pou-

voit s'en trouver un ; & cette crainte entretenoit toujours une armée prête à combattre pour la défense du Roi Pêcheur & du dépôt sacré.

Le bon & brave Tristan ne valoit rien du tout pour l'enlèvement des saintes reliques : mais se joindre à l'armée du Roi Artus qui devoit combattre celle du Roi Pêcheur, c'étoit toujours un moyen de mériter le pardon de ses péchés ; il fut donc tenté de s'unir à ceux qui devoient marcher pour cette sainte expédition.

Ce qui déterminoit Artus à cette entreprise, c'est que, s'étant égaré dans la forêt de d'Arnantes, son courfier l'emporta ; quelque puissance secrète le fit arrêter près du tombeau qui renfermoit Merlin ; alors le grand prophète éleva sa voix : *Roi Artus, dit-il, de pieçà & à toujours chier me seras ; ores est-il tems de marcher à la queste du saint Graal. Roi Artus, ecoutés ? . . . Cil qui parfaiclera telle entreprinse, ores est-il né, ores a-t-il reçu Chevalerie de ta main.*

Tristan ayant donc pris son parti, mit ses mains es celles d'Artus, & fit alors un serment, que des malheurs qui nous font frémir d'avance l'empêchèrent d'accomplir. Il étoit assez raisonnable que ce serment & ses nouvelles dispositions déterminassent Tristan à se séparer d'Yseult. Artus obtint d'Yseult & de son amant une promesse qui leur coûta bien des larmes.

Artus dépêche un courrier qui part pour le royaume de Cornouailles, & porte une lettre à Dinas. Cette lettre détermine l'auteur à raconter ce qui s'étoit passé depuis le départ d'Yseult & la prison du Roi Marc.

Le Sénéchal Dinas, aussi fidèle sujet que brave Chevalier, n'avoit accepté la régence de Cornouailles que dans l'espérance que les disgrâces du Roi Marc adouciroient son ame injuste & cruelle, & l'engageroient à gouverner ses sujets avec équité. Il alloit souvent le consoler dans sa prison, dont il avoit adouci la dureté; & le Roi Marc lui marquant un sincère repentir de sa conduite passée, il convoqua l'assemblée générale de la nation.

Dinas s'en étoit fait adorer par sa douceur & sa sagesse. » Mes chers compatriotes, leur dit-il, » si j'ai mérité votre estime & votre amitié, » accordez-moi pour récompense un don. « Une voix unanime de tous les Barons s'éleva pour l'accorder; & ce don fut la liberté du Roi Marc. Peu de tems s'étoit écoulé depuis que le Prince étoit remonté sur son trône. Dinas reçoit la lettre d'Artus; il la porte lui-même au Roi Marc; il réussit facilement à réveiller son ancien amour pour Yseult, mais il ne peut jamais surmonter sa répugnance à revoir son neveu Tristan.

Le Roi répond lui-même à la lettre d'Artus ; il consent à recevoir Yseult de sa main ; mais il persiste à ne plus vouloir que Tristan revienne dans ses états. Il fait sentir adroitement dans cette lettre , que ce seroit trop exposer la vertu de sa femme & de son neveu, & l'exposer lui-même à retomber dans ses anciennes fureurs. Nous sommes forcés de l'avouer , cette représentation étoit assez raisonnable. Yseult & Tristan en sentirent toute la force ; leurs larmes coulèrent en abondance ; ils unirent plus d'une fois sur leurs lèvres le serment de s'aimer toujours. Artus enfin fit préparer un esquif. Dinadam fut chargé de conduire Yseult au Roi de Cornouailles. Artus & Lancelot arrachèrent Tristan à son désespoir , & l'emmenèrent à Cramalot. Ce fut en vain qu'on prépara des fêtes & des tournois pour le distraire ; à peine Tristan pouvoit-il supporter le poids de ses armes ; une langueur mortelle s'empara de son ame , une tristesse profonde le rendoit insensible ; elle augmentoit même quand il voyoit Genièvre & Lancelot s'unir ensemble pour la dissiper. Les préparatifs du voyage d'Artus & de ses Chevaliers pour la conquête , se faisoient avec lenteur ; & en attendant le tems fixé pour le départ , Tristan , se souvenant des nœuds qu'il

avoit contractés avec Yseult aux blanches mains, sentit un rayon d'espérance : il crut un moment que la présence d'une belle Princesse qu'il se reprochoit d'avoir si maltraitée, pourroit l'amener enfin à supporter la vie. Il part secrètement un matin, il passe la mer, & le vent le plus favorable le porte le même soir sur les côtes de la petite Bretagne.

Tristan arrive à la cour du Roi Houël son beau-père, au moment où ce Prince, frappé d'une maladie mortelle, touchoit presque à sa dernière heure. Les empressements d'Yseult aux blanches mains, & ses larmes, firent sentir à Tristan tous les reproches qu'il avoit intérieurement à se faire. Il n'est malheureusement que trop commun de reconnoître ses torts, & de n'avoir pas le courage de les réparer. Tristan rendoit justice aux vertus, à la beauté même de la seconde Yseult ; mais la première étoit toujours présente à son ame. L'admiration & la pitié l'intéressoit pour celle aux blanches mains ; mais l'autre avoit partagé avec lui le fatal *boire amoureux*. Le cœur & l'imagination de Tristan étoient frappés. Ses pensées, ses desseins vo-
loient tous vers la Reine de Cornouailles. Yseult aux blanches mains, entre les bras de Tristan, eut encore le même sort qu'elle avoit subi dans

les premiers tems , & elle continua de vivre paisiblement avec lui , sans imaginer ce que son innocence ne soupçonnoit pas.

Le Roi Houël , dès qu'il sentit qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre , fit assembler sa famille , & conjura Tristan , par l'amitié que celui-ci avoit eue pour Phérédin , son fils aîné , de veiller sur ses états , & de protéger le jeune Runalen , son second fils , prêt à lui succéder. Il mourut dans l'opinion qu'Yseult , sa fille , étoit complètement heureuse , & toute la cour partageoit son erreur.

A peine le Roi Houel eut-il fermé les yeux , que quelques-uns de ses grands vassaux entreprirent de se soustraire à la souveraineté de Runalen. Le preux , mais selon Chevalier Urnois , Comte de Nantes , leva l'étendard de la révolte , & déclara par un héraut , qu'il ne reconnoissoit point Runalen pour *son Seigneur droiturier*. Runalen & Tristan assemblent aussitôt une armée , marchent contre le Comte de Nantes , gagnent une bataille , le poursuivent jusqu'à Nantes , où ce Comte se renferme , soutient un siège , & se fait tuer de la main de Runalen sur la brèche de la place , que ce Prince & Tristan emportent d'assaut. Une grosse tour résistoit encore ; Tristan croit l'emporter avec facilité ; mais cette tour étoit défendue par un

des plus braves Chevaliers de la petite Bretagne. Tristan se faisit d'une échelle , monte à l'assaut ; & ce Chevalier , nommé Lestoc , lui lance une pierre qui le blesse à la tête , lui fend la joue , & le renverse sans connoissance dans le fossé. Runalen court à sa vengeance , monte sur la même échelle , voit Lestoc ; il l'appelle : » Ur-
» nois est mort , lui dit-il , tu n'es plus lié par
» ton serment ; ne me reconnois-tu pas pour
» ton Roi ? « Lestoc , à ces mots , arrache son casque , descend de la tour , lui présente son épée , & lui prête le serment de fidélité. Runalen , qui connoissoit ses vertus & sa valeur , lui confie le commandement de la ville , lui ordonne d'y rétablir l'ordre , & vole au secours de Tristan.

Sa blessure étoit assez considérable pour faire désespérer de sa vie. On coupe d'abord ses cheveux ensanglantés , on met le premier appareil ; & dès qu'il reprend connoissance , il demande d'être conduit près de sa femme Yseult.

Cette princesse , très-habile dans l'art de la chirurgie , ne souffre pas que d'autres mains que les siennes touchent à son cher Tristan. Ses belles mains pansent sa plaie ; Tristan les baisoit avec une reconnoissance qui commençoit à devenir un plaisir. Les soins attentifs d'Yseult ont le plus grand succès : ce plaisir , que Tristan

goûte lorsqu'elle approche de lui, devient de jour en jour plus vif & plus sensible; une grace intérieure paroît agir en lui, depuis le ferment qu'il a fait de marcher à la conquête du saint Gréal; elle paroît même pour quelque tems triompher du pouvoir magique du *boire amoureux*. Un jour qu'elle s'applaudissoit du succès de ses soins, en voyant refermer ses blessures, elle se penche tendrement sur Tristan, baise sa joue blessée. Tristan sent une douce chaleur se répandre sur son visage, & passer jusqu'à son cœur: ce moment devient celui du bonheur d'Yseult. Mais Tristan blessé, paie l'oubli qu'il a fait de son état. Les plaies s'enveniment, l'art d'Yseult devient de jour en jour inutile; &, malgré les soins du plus tendre amour, elle-même n'en espère plus rien.

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Tristan fait souvenir son maître que la princesse d'Irlande, depuis reine de Cornouailles, le guérit autrefois dans un état plus désespéré. Il appelle Yseult aux blanches mains, il lui raconte sa première guérison; il l'assure que la reine Yseult peut le guérir, & qu'elle ne refusera pas de venir à son secours.

Dans un premier mouvement de pitié; Yseult aux blanches mains consent que Tristan envoie en Cornouailles, Gesnes, homme de confiance

& habile navigateur. Il le fait venir , lui donne son anneau : » Porte-le , dit-il , à la reine de » Cornouailles ; dis - lui que Tristan , prêt à » mourir , demande son secours : si tu peux la » ramener , mets des voiles blanches à ton vais- » seau ; mais si tout espoir m'est ôté , si la reine » Yseult te refuse , mets des voiles noires : elles » seront le présage de ma mort prochaine. »

L'Auteur nous apprend ici qu'Yseult , dans l'intervalle , avoit écouté la voix d'un saint personnage , & qu'entraînée par l'autorité des maximes sacrées , elle ne brûloit plus de cet amour violent qui l'avoit égarée. Il nous apprend aussi que Tristan , sur le bord du tombeau , après avoir avoué ses fautes en confession , avoit fait les mêmes réflexions & pris les mêmes sentimens. Ce que ces deux personnes sentoient encore l'une pour l'autre , n'étoit plus qu'une tendre amitié.

Gefnes fait voile pour les côtes de Cornouailles ; il se présente devant Yseult , lui montre l'anneau de Tristan , lui peint son état désespéré , & la conjure , au nom d'Yseult aux blanches mains , de partir pour venir à son secours.

Le roi Marc étoit absent : on est moins timide lorsque l'on ne se sent plus coupable. L'amitié après l'amour est souvent aussi vive que

l'amour même. Yseult n'hésite point ; elle part, s'embarque ; & Gesnes cingle vers la petite Bretagne , après avoir attaché des voiles d'une blancheur éclatante à tous les mâts.

Cependant la blessure de Tristan devenoit plus désespérée & plus noire de jour en jour ; ses forces , entièrement abattues , ne lui permettoient plus de se faire conduire sur le port , comme il faisoit les premiers jours du départ de Gesnes. Tristan appelle une jeune demoiselle , filleule d'Yseult aux blanches mains , qu'il avoit élevée sous ses yeux , & qu'il croyoit mériter sa confiance. Il lui ordonne d'aller tous les matins sur le port , de tourner ses regards vers les côtes de Cornouailles , & de venir l'avertir de quelle couleur seront les voiles du premier vaisseau qui viendra de cette part , pour aborder en Bretagne.

Hélas ! cette douce , cette innocente Yseult aux blanches mains , avoit enfin connu de quelle importance il étoit de ne pas laisser Tristan avoir de nouvelles obligations à la reine de Cornouailles ; la jalousie s'empare de son cœur , elle ne voit point tous les maux qu'elle va causer ; peut-être envisage-t-elle un plaisir à se venger de deux amans , hélas ! qui ne sont déjà plus qu'amis : elle ordonne à sa filleule de dire

à Tristan que les voiles du vaisseau sont noires, quand même elles seroient blanches.

Un vent favorable portoît le vaisseau de Gesnes vers le port ; toutes les voiles étoient déployées, & leur blancheur éclatante frappa de loin les yeux de la filleule d'Yseult : mais la cruelle n'obéit que trop à l'ordre qu'on lui avoit donné ; elle dit à Tristan que les voiles étoient noires.

Tristan, pénétré de cette douleur que l'on n'exprime point , pousse un profond soupir , tourne la tête , & dit : *Haa , douce amye , à Dieu vous command'* ; *jamais ne me véerez , ne moy vous. Dieu soit garde de vous ! Adieu , je vous salue. Lors , bat sa coulpe , & se commande à Dieu ; & le cueur lui crève , & l'ame s'en va.*

A l'instant la nouvelle de sa mort se répand ; & , suivant l'usage de la chevalerie , elle est *criée* dans la ville & sur le port. La reine Yseult aborde , débarque & entend crier , le brave , l'illustre , le parfait Chevalier Tristan est mort. Elle se laisse conduire , presque sans connoissance , à la chambre de Tristan. Quel spectacle frappe sa vue ! Elle le voit étendu sur des planches , & la comtesse de Monteil qui lui chauffe déjà ses éperons. Elle se jette sur son corps , baise son front glacé , porte sa main sur ce cœur qui fut si tendre , si plein de feu pour elle ; elle

cherche vainement à le sentir palpiter encore; tout son amour ne peut rappeler Tristan à la vie. Alors elle le serre étroitement, lui donne un dernier baiser, & elle expire en le tenant dans ses bras. O vous qui jouissiez du bonheur d'aimer & d'être aimés, répandez des fleurs & des larmes sur les cendres de ces tendres amans! Et vous, cœurs durs & glacés, vous qui n'avez que la moitié de l'existence des êtres sensibles, détournez vos yeux de ce tableau touchant; il seroit profané par vos regards.

Lorsque, selon la coutume qu'on observoit à la mort des Chevaliers de la Table Ronde, on apporta les armes de Tristan pour l'en revêtir, l'on trouva deux lettres attachées à la garde de son épée; l'une s'adressoit à l'Apostole de Nantes, l'autre au roi Marc.

Le prélat ouvre sa lettre; il y trouve un humble aveu des fautes de Tristan, & de nouvelles preuves de son repentir; il y trouve aussi plusieurs legs pieux dont il lui recommande l'exécution, & la prière de faire porter son corps au roi Marc avec la lettre attachée à son épée. Le saint prélat, touché jusqu'au fond de l'ame, veut exécuter lui-même les dernières volontés de cet illustre mort. Les deux corps sont déposés sur deux lits de parade, & portés

dans le vaisseau de Gefnes , sur lequel il s'embarque aussi.

Le roi Marc, de retour à Cintageul, avoit trouvé la reine absente. Furieux de savoir qu'elle étoit encore allée joindre Tristan, il rassembloit une armée pour aller porter la guerre dans la petite Bretagne. Il apprend l'arrivée du vaisseau, & le motif du voyage. Son premier mouvement est d'envoyer un détachement pour empêcher que personne ne débarque. Il dit tout haut qu'il ne permettra jamais que Tristan, dont il a reçu tant d'affronts, soit enterré dans ses états.

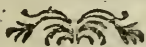
L'*Apostole* de Cintageul le prie de lui permettre seulement de lui amener celui de Nantes, qui accompagne les corps de Tristan & d'Yseult. Celui-ci vient trouver le roi Marc, & lui présente l'épée de Tristan.

Ce prince ne peut s'empêcher d'être attendri, lorsqu'il voit cette épée qui tua le Morhoulte d'Irlande, & qui lui sauva plusieurs fois la vie & la liberté; il détache la lettre attachée à l'épée; il l'ouvre, & il trouve que Tristan lui demande pardon avec soumission & tendresse, & lui raconte l'histoire fatale du *boire amoureux*.

Le roi Marc avoit quelquefois de bons momens. Il voit qu'Yseult & Tristan furent entraînés

rainés par une force invincible ; ses larmes commencent à couler. *Hélas ! dolent (s'écrie-t-il) pourquoy ne sçavois-je cette aventure ? Je les eusse celés , & consenti qu'ils ne se fussent ja partis de moi. Las ! ajoute-t-il , pleurant moult rendrement , or ay-je perdu mon neveu & ma femme. Lors commanda que les corps fussent portés à sa chapelle , & fussent illec enterrés si richement comme il appartenoit à si haulte gent.*

Il fit faire deux cercueils , & ils furent portés avec la plus grande pompe dans les tombeaux préparés. Gouvernail , que la douleur avoit retenu chez lui , vient pour pleurer son maître & son élève , dès que son état le lui permet. Il entre dans la chapelle , & reconnoît le tombeau de Tristan , en voyant *Hudan* le fidèle bracher qui le garde ; ores voit-il que de la tumbé de *Tristan* yssoit (sortoit) une belle ronce verte & feuilleue qui alloit par la chapelle , & descendoit le bout de la ronce sur la tumbé d'*Yseult* & entroit dedans. Le roi de Cornouailles la fit en vain couper par trois fois ; le lendemain estoit aussi belle comme elle avoit cy devant été , & ce miracle étoit sur *Tristan* & sur *Yseult* à tout jamais advenir.



A R T U S

D E B R E T A G N E.

LA première édition de ce Roman est de Paris, *in-quarto*, gothique, de l'an 1502. Il y en a une seconde de 1543. Celle dont nous tirons cet Extrait, est de 1584.

Ce Roman peut être regardé comme une suite des Romans de la Table Ronde, ainsi que celui de Clériadus, dont nous parlerons peut-être. Ces deux Romans ne nous paroissent point être de la même antiquité que ceux de Lancelot & de Tristan. Nous sommes portés à croire qu'ils sont du règne de Charles VI: ce qui nous le fait présumer, c'est, premièrement, l'espèce des parures & des habillemens que l'Auteur donne aux Chevaliers & aux héroïnes de ce Roman; secondement, c'est que l'ouvrage nous paroît écrit dans le même langage dont s'est servi Froissard, auteur contemporain de Charles VI.

L'influence de l'esprit qui régnoit à la cour des rois d'Angleterre, devint prédominante en

France sous le règne de ce malheureux prince : la bataille d'Azincourt, aussi funeste que celles de Crécy & de Poitiers, rendit Henri V maître de l'intérieur de la France; la division des maisons d'Orléans & de Bourgogne augmenta son pouvoir, en séparant les forces qui pouvoient lui résister. Ysabeau de Bavière, appelée par sa naissance & par ses charmes au plus beau trône de l'univers, s'en montroit indigne par ses mœurs, & par l'atrocité de sa conduite vis-à-vis le dauphin, son propre fils; Ysabeau protégeoit la faction de Bourgogne, qui remplissoit Paris de proscriptions & de massacres; & sa cour n'en étoit pas moins somptueuse & moins galante; occupée uniquement de ses amours & du maintien de son autorité, elle cherchoit à distraire le brave & malheureux Charles, lorsque quelques retours lucides de sa raison lui pouvoient laisser entrevoir les horreurs & les factions qui ravageoient l'état. C'est dans ces temps que les cartes & le jeu de piquet commencèrent à être en vogue : plusieurs illustres Chevaliers donnèrent leur nom aux figures représentées dans ces cartes; le *Valet de Carreau*, entr'autres, dut le sien au brave Hector de Galard. C'est dans le même dessein qu'Ysabeau de Bavière multiplia les fêtes de sa cour, les tournois, & qu'elle fit revivre cet ancien esprit de Chevalerie roma-

nesque qui convenoit si bien au caractère de Charles VI ; mais on trouve dans les Romans de ce temps une attention marquée à ne célébrer que tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l'Angleterre.

Le Roman d'Artus , imprimé en 1502 , le fut vraisemblablement sur un manuscrit antérieur à cette époque, puisqu'il est facile , comme nous l'avons dit , d'y reconnoître le style & le langage de Froissard. Le tems de l'imprimer ne pouvoit être plus favorable que le moment où la belle Anne de Bretagne venoit de monter sur le trône de France , & de réunir ses états à cette couronne ; rien ne pouvoit être plus agréable à cette reine , que de faire paroître un Roman dont l'un de ses aïeux étoit le héros.

*A*PRÈS la mort du roi Artus , qui exhaussa toute noblesse & Chevalerie , comme firent Messieurs Gauvain , Lancelot du Lac , Tristan de Léonois , & autres maints preux Chevaliers , la Bretagne eut un Duc extrait du noble & haut lignage de Lancelot du Lac ; ce Duc nommé Jean , fort d'avoir & d'amis , étoit si preudhomme , que le Roi de France l'aimoit comme son frère , l'honoroit sur tous autres , & déferoit à tous ses conseils.

Ice-luy duc eut une haulte & notable dame & femme, de bonne & sainte vie, fille au comte de Lancaſtre en Angleterre. Si s'aymèrent le noble duc & la duchefſe de bonne amour toute leur vie, en accompliſſant l'œuvre de mariage ainſi que Dieu l'a ordonné, tant, qu'il pluſt à Notre Seigneur leur donner un bel enfant maſle, lequel, en la remembrance du grand Artus, fut nommé de ce nom.

Artus étoit charmant de figure & d'eſprit. Les graces & le badinage de l'enfance n'empêchoient pas d'entrevoir en ce jeune prince un courage naiſſant & une grande ſenſibilité. Ses gouvernantes ne pouvoient imaginer un don de plaire, une qualité eſſentielle, qu'il ne poſſédât. Il ne perdit rien en grandiſſant de tout ce qu'il avoit reçu de la nature.

A l'âge de dix ans, le brave & renommé Chevalier Gouvernau, fut choiſi par le duc Jean & par la voix publique pour l'élever à toutes les vertus, aux talens & aux exercices qui forment un digne Chevalier. Ce titre de Chevalier (peut-être aujourd'hui trop foiblement apprécié) étoit alors celui dont les ſouverains tiroient leur plus grande gloire. Artus, dès l'âge de quinze ans, prouvoit déjà qu'il méritoit de recevoir l'ordre de Chevalerie; une ſecrète inquiétude qui le portoit aux grandes

aventures, lui faisoit desirer le moment où le duc son père ne le tiendrait plus renfermé dans l'enceinte de ses palais : le sage Gouvernau cherchoit à le dissiper, en le menant quelquefois à la chasse ; & souvent le jeune Artus, emporté par trop d'ardeur, se seroit égaré dans la forêt, si Gouvernau ne l'eût suivi de près, autant par le tendre attachement qu'il avoit pour lui, que par devoir.

Sur la fin d'une chasse, tous les deux arrivèrent sur le bord d'un grand étang ; ils voient deux femmes effrayées se retirer entre des haliers : Artus s'approche d'elles, les aborde avec politesse, les rassure par les graces & la douceur qu'il porte dans cet abord. La plus âgée des deux s'écrie : Qui que vous soyez, respectez mes malheurs & ceux de ma fille. Artus voit dans cette fille la jeunesse d'Hébé, la taille & la destination des nymphes de Diane ; & toutes les deux offrent aux regards, sous les habits les plus simples, un air de noblesse & de fierté.

Artus descend de cheval, & leur demande, avec cet air d'intérêt qui prévient & qui rassure, par quel hasard elles se trouvent dans cette solitude. Sire, lui dit la mère, des malheurs sans nombre, la perte de mes biens, celle de mon mari, l'un des plus puissans barons du Sorélois, le désespoir de me voir exposée aux yeux de

ceux qui m'avoient vue dans la splendeur, tout m'a pressé de fuir des parens injustes & des vassaux ingrats; & j'ai mieux aimé être *pauvre femme mendiante en étrange terre, que là où j'avois été haulte dame.*

Lors commença à plorer, & dit à Artus : *Sz m'en vins de nuit & amenay mon enfant que voyez cy, laquelle eût dû estre en haultes salles, & gesir (coucher) sur beaux lits bien encourtinés; mais ores luy convient gesir dessus la moyte terre en cette loge couverte de rameaux.* Lors répondit Artus : *Hé, Dame, que ne requiériez-vous vos amis à tel besoin?...* Sire, (Dieu me gard, dit la Dame) *pauvres gens. n'ont nuls amis; & entre pauvres & riches faut (manque) toujours parenté.* Lors recommença à plorer amèrement; & la belle Jeannette sa fille ploroit aussi. Lors Artus tout attendri leur prend la main : *Aah, Dames, s'écrie-t-il, mettez votre cœur en paix, car en moy trouvez-vous bon ami; biens & richesses à mon pouvoir ne vous faudront; je vous prens en ma main, & jure de garder l'honneur de vous comme votre propre frère.* A tant Artus appelle le forestier du lieu : Pierre, lui dit-il, *ces maisons, manoirs, forest & estang, le bon Duc mon père, me les bailla pour mes ébatemens, & pour moy tu les gardes.* Ores en

fais don à ces Dames , t'ordonne de les garder fidèlement pour elles , & bon compte leur rendre de toutes les chevances qui en ta garde sont.

Pierre jura d'exécuter ses ordres : les larmes de la mère & de Jeannette cessèrent de couler ; elles regardoient le jeune Artus avec surprise & admiration. Les deux enfans se tenoient encore par la main, *sy commencèrent à se sourire bien doucement.* Belle , lui dit Artus, *ores en avant plus ne plorez , car en moy aquisles vous bon frère & doulx ami , & retourneray souvent à ce manoir pour m'enquérir se rien ne vous manque , & si pensez à moy qui si doulce rencontre ay faite.* Lors la belle Jeannette , interdite comme jeune fille innocente qu'elle étoit , ne luy répond qu'en serrant un petit peu sa main. Les deux enfans se sourirent encore ; mais à cette fois leurs joues devinrent vermeilles comme rose. Le bon Gouvernau ne se sentoît pas d'aise de voir comme générosité , preudhomie & gentillesse se montroient apertement en son jeune élève.

Les chasseurs arrivèrent de tous côtés ; le cri des chiens , le bruit des cors se firent entendre ; Jeannette & sa mère se retirèrent dans leur cabane , & le prince alla rejoindre sa suite.

Artus ni Gouvernau ne firent part à personne de leur aventure ; ils en parlèrent beaucoup en-

semble, & se promirent bien d'aller savoir, le plus tôt qu'ils pourroient, si Pierre le forestier avoit bien exécuté leurs ordres.

Quelques jours après ils montèrent de bon matin à cheval. Artus prit un épervier sur le poing, Gouvernau prit un gerfaut; & tous les deux, sans suite, traversèrent légèrement la forêt & arrivèrent à l'étang; & là, trouvèrent la dame & Jeannette vêtues & appareillées noblement, car Pierre le forestier les avoit largement pourvues de tout ce qui appartenoit à telles dames; si elles avoient bu du vin & mangé bonnes viandes, dont Jeannette étoit toute reconfortée & revenue en sa fleur de beauté. Quand Artus la vit, elle lui plut encore plus qu'à la première fois, si la prit par la main & s'assirent ensemble sur le gazon. La matinée belle & claire étoit, & la rosée grande; les oiselets chantoient par la forêt, l'aube-épine & l'églantier embaumoient l'air, si que les deux enfans s'en éjouissoient en grande liesse pour le doux temps, comme ceux qui étoient jeunes & à qui ne falloit encore que jouer & rire, quoique jà s'entre-aimassent de bon cœur sans mal que l'un eût à l'autre en son penser. Lors dit Artus tout en riant: Mademoiselle Jeannette, avez-vous point d'amy?... Et elle se pourpense un petit en se souriant; puis regardant Artus doucement, elle répond: Par la foy que

je vous dois , Monseigneur , ouy , bel & gracieux . Et où est-il , comment est-il appelé , repart-il vivement ? Oh ! pour cette fois , dit Jeannette , vous souffrirez de le savoir ; pourtant veux-je bien que maintenant sachiez que si le roi Artus fut bon Chevalier & de grand' vertu , mon ami est déjà pour devenir meilleur encore .

La mère & Gouvernau se mêlèrent de la conversation , & les deux enfans n'eurent plus rien de particulier à se dire : ils passèrent la matinée gaiement , & Jeannette fit admirer son esprit par la sagesse & la vivacité de toutes ses réponses .

Le soleil étant déjà haut , ils prirent congé de la mère & de la fille . Si , dit Artus à Gouvernau , maître , voyez la grand' douceur de notre damoiselle , la franchise de son cœur , & comme sagement elle dit & répond : voyez sa gentille manière & noble contenance , ses yeux doux & rians , ses lèvres de roses que le parler & le souris embellit , comme chaque mouvement relève son corsage droit & léger : a ah ! maître , tout en elle fait que je l'aime grandement . Monseigneur , répond Gouvernau d'un ton très-sérieux , tout ce que vous dites y est ; mais pour Dieu gardez votre honneur . Vous êtes un riche homme noble d'avoir & d'amis , & elle est une pauvre gentille damoiselle : si riens lui requériez plus , fors que douce amitié , vous luy tolliriez

ce que jamais ne pourriez luy rendre ; si blâmé seriez encore plus qu'un moindre que vous. Maître , dit Artus , jà Dieu ne plaise que je aille cela quérant ; mais je la veuil aimer & garder loyaument tout ainsi qu'une mienne sœur. Lors s'en allèrent , ainsi parlant , à la cour , où l'on s'alloit seoir pour dîner.

O mœurs honnêtes prises dans la nature ! O mœurs douces & charmantes dans tous les âges , qu'êtes-vous devenues ? L'esprit & l'art de séduire vous peuvent-ils remplacer pour les cœurs sensibles ?

Quelques mois s'écoulèrent ; & Gouvernau , témoin de l'honnêteté & de la retenue de son élève , ne pouvoit lui refuser d'aller plusieurs fois la semaine passer quelques heures avec la dame de l'Etang , & la belle & spirituelle Jeannette : la duchesse de Bretagne prit quelque ombrage de leurs fréquentes absences. *Sire , dit-elle au duc , presque chacun jour notre fils s'en va esbattre moult privement , ne savons où ; & je me doute de notre enfant qu'il ne mette son cœur & amour en lieu dont méfaise & chagrin nous puissions avoir : il est jà grand & puissant garçon , bien à point est-il de femme prendre. Dame , dit le duc , bien avez dit ; mais quelle fille pouvons-nous élire ? Sire , dit la duchesse , la belle Pérone de Flandres nous conviendrait ; si l'enverrons de-*

mander. Dame, dit le duc, prenez garde; il se dit qu'elle ne s'est point sagement portée, & a eu compagnie à un Chevalier; & pour ma meilleure comté, ne voudrois-je que demandissions fille blâmée. Hée, Sire, ne le croyez pas; petites gens aiment à vitupérer leurs seigneurs; foiblesse & envie croit toujours s'exhausser par méchanceté. Dame, dit le duc, j'en suis content. A doncques fut appelé Olivier le sénéchal, & envoyé vers madame Lucques, comtesse de Flandres. Bien honorablement fut-il reçu; bien à point la duchesse Lucques & la belle Pérone lui accordèrent, si prirent jour d'estre à Nantes à la huitaine de la my-Aoust.

Olivier revient; rend compte de sa mission. Artus se lève, & dit hardiment à son père: Sire, me tenez-vous pour vil que me vouliez donner Pérone, que maintes gens disent s'estre mes-faitte? Point ne seroit votre honneur, le mien, & celui de notre lignage. Beau fils, lui dit sa mère, c'est grand péché de dire mal des femmes; si vous refusez Pérone, vous nous courroucerez. Madame, lui dit Gouvernau, la preuve du pour & contre est difficile; car telles choses se font facilement & le plus couvertement qu'on peut, il n'en reste bruit ny fumée.

Après quelques débats, le respect & l'amour qu'Artus avoit pour sa mère, ne lui permirent

plus de résister. Le duc publia le mariage, en fit part au comte de Blois son cousin, au comte d'Anjou, & à l'archevêque de Tours son frère. Les plus grandes fêtes furent annoncées pour la mi-août; Artus devoit y recevoir l'ordre de chevalerie, & épouser la belle Pérone.

Le lendemain Artus monta à cheval avec Gouvenau: ils coururent à l'étang; &, le cœur percé de douleur, Artus fit part de cette nouvelle à son amie Jeannette & à sa mère. Il fut surpris de ne les y pas trouver aussi sensibles que lui. Jeannette lui répondit qu'elle étoit aussi en terme de se marier, & *que celui qu'elle devoit épouser seroit aussi noble & aussi puissant qu'il pouvoit l'être.* Artus eut beau la prier de lui expliquer ce mystère, la prudente Jeannette ne lui dit rien de plus; cependant elle écoutoit ses plaintes avec sensibilité. Artus redoubla ses instances dans quelques visites suivantes; & tout ce qu'il put en arracher, ce fut que l'époux qui lui étoit destiné lui ressembloit, & porteroit le même habit que lui le jour de ses noces.

Ce jour fatal approchoit, & déjà les tournois destinés à illustrer celui de la réception d'Artus, étoient commencés. Le duc Jean, selon la coutume, élut un certain nombre de jeunes Chevaliers pour recevoir l'ordre avec son fils, & celui du comte de Blois fut choisi pour être le

frère d'armes d'Artus. La plus tendre amitié, les liens du sang les unissoient déjà; & Artus pensoit dès-lors à réparer les malheurs & les grandes pertes que le père d'Hector avoit faites (1).

Pendant ces premiers tournois, on fut surpris de voir paroître quelquefois un Chevalier couvert de ses armes, & la visière abaissée, qui ne voulut ni combattre, ni se faire connoître; mais on étoit trop occupé des préparatifs destinés à l'arrivée de Péronne de Flandres, pour y faire une sérieuse attention.

Pendant ce tems aussi, Artus retourna plusieurs fois voir la belle Jeannette; il lui présenta son cousin Hector, qui ne put la voir sans rendre justice à son esprit & à ses charmes: il la pressa, comme Artus, de lui confier quel étoit l'heureux époux qui lui étoit destiné; mais la mystérieuse Jeannette s'en tint toujours à leur dire que cet époux seroit aussi puissant, aussi beau qu'Artus même.

Nous croyons ne pas devoir laisser plus longtemps les lecteurs en suspens sur le mystère que Jeannette faisoit de son futur mariage.

(1) Ce trait du Roman d'Artus, semble prouver encore que ce Roman fut écrit sous Charles VI, tems où les descendans de Charles de Châtillon, comte de Blois, se trouvoient privés de leurs biens, & réclamoient leurs droits légitimes sur le duché de Brctagne.

La comtesse de Flandres, ancienne amie de la duchesse de Bretagne, desiroit depuis long-tems le mariage de sa fille avec Artus; elle avoit donné des instructions très-secrètes au sénéchal Ancel, l'homme le plus adroit & le plus intrigant de sa cour, pour se rendre à celle de Nantes, sans s'y découvrir à personne, & pour y faire insinuer à la duchesse de demander sa fille Pérone, qu'elle desiroit vivement de voir mariée. Ancel réussit facilement dans cette négociation, & revint passer vingt-quatre heures à la cour de Flandres pour rendre compte à la comtesse, & la prévenir que bientôt elle recevrait les envoyés du duc Jean, qui lui demanderoient Pérone.

L'adroit sénéchal avoit su gagner également toute la confiance de la mère & de la fille. Pressée par les circonstances présentes, la belle & désolée Pérone fut obligée de lui ouvrir son cœur; elle l'envoya chercher dès le même soir par sa nourrice, qui l'introduisit jusqu'à la ruelle de son lit.

Ancel trouve Pérone toute en larmes & dans le désespoir le plus violent; il fait tous ses efforts pour l'appaiser, & lui jure qu'elle peut compter sur tout son zèle. Pérone à la fin s'écrie: Ah! messire Ancel, je suis perdue; je ne desire plus que la mort.... Ancel la rassure, & feint de

mêler ses larmes avec les siennes : il parvient enfin à lui arracher l'aveu le plus difficile à obtenir. *Ah ! messire Ancel , bien cognoissez , dit-elle , l'hautheur du désespoir où je suis ; bien cognoissez le gentil Varlet Aymard votre nepveu ; oncques il n'en fut plus adroit à la lutte , à la course , à l'exercice des armes ; oncques il n'en fut plus coint , plus acort avec dames & demoiselles pour baller , harpe pincer , & les amuser dans leurs jeux : Aymard nourri dans le palais , page de ma mère , se distingua toujours sur tous ses compaignons pour accomplir mes ordres. Los immortels puiffay-je acquérir un jour , me disoit-il quelquefois en soupirant , autre guerdon 'n'en voudrois-je que d'oser me dire votre Chevalier Moy , luy disois-je bonnement , Aymar , bonne nourriture avez reçue , prouesse est dans votre sang , force & honneur vous meneront à haut renom Hélas ! sénéchal , souvenez-vous de cette nuit affreuse où les flammes ravageant le palais , s'élançoient avec violence sur l'appartement de ma mère & le mien ; des cris redoublés s'élèvent de toutes parts ; déjà des tourbillons de fumée & d'étincelles pénètrent dans ma chambre ; ma porte s'embrase ; je m'éveille éperdue , & de toutes parts je ne vois que des flammes & la mort Un homme en chemise brave le péril , achève de briser les ais embrasés ,*

fés, s'élance vers mon lit, me prend entre ses bras, & m'enlève aux flammes qui m'entouroient. Il franchit comme un faucon la porte toute en feu; en un instant il m'éloigne de tout danger : déjà je n'apperçois plus que de loin la sombre lueur du feu qui dévore le faite du palais, & je me sens porter, avec rapidité, vers l'autre aîle par un souterrain. La crainte de tomber, me faisoit serrer le cou de mon libérateur. C'étoit Aymard. Ah ! ma princesse, s'écria-t-il d'une voix entre-coupée, les dieux sont trop justes pour vous laisser périr. Partagée entre la crainte du péril & celle de me trouver entre ses bras : Ah ! généreux Aymard, m'écriai-je, je te dois la vie. Il poursuit sa route en me serrant plus étroitement que jamais : l'obscurité redouble dans le souterrain ; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres & des panaches destinés pour des traîneaux ; il chancelle, nous tombons tous deux, & je reste dans ses bras sans connoissance. L'instant d'après je me sens blessée, & je pousse un cri ; je crois sentir une rose brûlante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau : Aymard veut me relever, les tresses de soie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, & ce n'est qu'après de longs efforts qu'Aymard parvient enfin à nous dégager. Il me soulève. A ah !

messire Ancel, comme son cœur palpitoit !... Nous arrivons enfin à la sortie du souterrain : Aymard me porte dans un fallon, me pose sur un sofa, & se dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais qui accouroient en ce même fallon, après s'être sauvées de l'incendie. Elles n'avoient fait qu'entrevoir Aymard ; sa beauté, ses longs cheveux blonds, son vêtement blanc, quelques plumes dont les agraffes s'étoient prises dans sa chemise, tout leur fit croire que c'étoit un ange du ciel qui m'avoit sauvée & portée sur ce sofa. Ces femmes m'entourent : que leur aurois-je pu dire ? Aymard me paroissoit à moi-même être un ange ; je n'eus pas le courage de les dissuader. On crie miracle ; ma mère arrive, bénit le secours céleste qui me rend à sa tendresse ; l'archevêque ordonne bien vite un *Te Deum*.

Aymard parut devant moi le lendemain. Il avoit les yeux baissés, & je ne pus le voir sans rougir & sans le trouver digne du nom qu'on lui donnoit. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore plusieurs fois sous la même forme ; j'en cherchai moi-même les occasions ; je les trouvai. . . . Ah ! messire Ancel, vous connoissez maintenant la cause de mes larmes. . . .

Ancel n'hésita pas à consoler Pérone, &

forma, sur le champ, un plan qu'il ne désespéra pas d'exécuter. Il repart le même jour pour la Bretagne; il n'entre point dans la cité de Nantes; & voulant rester inconnu près de la cour du duc, le hasard le fait tomber chez *Pierre le Forestier*, dont la maison devient sa retraite. Il fait bientôt connoissance avec la mère de Jeannette & sa charmante enfant.

L'auteur, s'occupant trop peu de la vraisemblance dans ses récits, raconte qu'Ancel fut persuader à la mère qu'il pourroit substituer Jeannette en la place de Pérone, qui se trouveroit heureuse de céder la première nuit de ses noces à Jeannette; & que la coutume de Bretagne étant que le nouveau marié remette à son épouse l'acte du douaire & l'anneau dans cette première nuit, Jeannette, qui s'en trouveroit saisie, feroit facilement valoir ses droits, & sur-tout vis-à-vis d'Artus, qui paroïssoit en être si tendrement épris. La mère adopte ce projet; vaincue par les propos adroits d'Ancel; & Jeannette, séduite par l'amour qu'elle a pour Artus, soupire & s'abandonne à la conduite d'Ancel & de sa mère; tout se trame à l'insçu d'Artus.

La comtesse de Flandres arrive avec la belle Pérone; la duchesse de Bretagne les reçoit dans ses bras, en impose à sa cour, & se sert de

tout son empire sur le cœur d'Artus. Les nocés s'accomplissent avec le plus grand éclat : Ancel conduit tout avec la même adresse ; tout lui réussit ; & Jeannette tremblante, est introduite par lui dans le lit nuptial.

Nous croyons devoir soustraire beaucoup de petits détails dont l'auteur paroît s'occuper avec complaisance. Ils concourent tous à donner les meilleures raisons pour que le jeune Artus crie contre la calomnie, & trouve Pérone charmante. Il lui remet l'acte du douaire ; il met à son doigt un riche anneau, & chaque don est embelli par des caresses.

Jeannette se trouvoit alors bien heureuse ; mais , quoiqu'on ait bien peu le tems de raisonner pendant une nuit pareille, elle pensoit en frémissant à la fourbe d'Ancel, ne pouvant croire qu'il fût plus fidèle pour elle que pour Artus. Elle ne s'attendit plus qu'à quelque nouvelle trahison, & chercha les moyens de s'y soustraire ; elle en avoit prévenu sa mère, qui, de son côté, se tenoit prête à favoriser son évafion. Bientôt le sommeil profond d'Artus la détermine : elle s'arrache en foupirant de ses bras ; & munie de l'acte & de l'anneau, eile fort par le balcon d'une garde-robe, joint sa mère, monte à cheval avec elle, & toutes les deux regagnent la maison de l'Etang.

Le fourbe Ancel attendoit , avec Pérone , qu'une poudre affoupissante qu'il avoit eu l'adresse de faire prendre au prince , fît son effet , & que Jeannette lui donnât un signal dont elle étoit convenue avec lui. Voyant que ce signal tarδοit , & ne pouvant douter de l'effet de sa poudre , il se hasarde à pénétrer jusqu'au lit d'Artus , qu'il trouve feul , & profondément endormi. Toutes ses idées se confondent ; il ne comprend rien à la prompte évafion de Jeannette ; mais bientôt il se rassure ; & trop accoutumé aux succès coupables , il retrouve tout son courage. Il conduit Pérone au lit d'Artus , & lui fait prendre la place que Jeannette avoit si doucement occupée. La poudre étoit forte , son effet fut long ; & le soleil étoit levé déjà sur l'horizon , lorsqu'Artus se réveilla au bruit que le duc & la duchesse firent en entrant dans sa chambre.

L'air fatisfait d'Artus , la rougeur & l'embarras de Pérone , l'air riant de la duchesse , les plaisanteries du vieux duc , tout caractérisoit l'innocence & la gaieté d'une nocé de ce bon vieux tems ; & toute la cour Bretonne , dont Artus étoit adoré , cherchoit & trouvoit avec transport dans ses regards , les signes desirés de son bonheur.

L'auteur ne dit point si ce fut le desir de

parler de ce bonheur, ou quelque secret retour pour Jeannette, qui pressa le jeune Artus de monter à cheval avec son cousin Hector & Gouvernau, pour aller la voir. Il se dérobe avec eux de la cour, & vole à l'Étang. Il trouve Jeannette couchée; il la réveille : elle rougit, elle jette sur lui des regards languissans. Jamais elle ne lui parut si belle. Il oublie en la voyant que c'est de Pérone qu'il devoit lui parler. Cependant Jeannette prend bientôt un air timide : elle baisse ses beaux yeux, & semble craindre d'ouvrir la bouche. Artus étonné, lui prend la main, l'interroge; & Jeannette lui apprend qu'elle est mariée de la veille, & *que toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour, elle a dormi avec son seigneur & mari.* Artus se refuse à le croire; il exige du moins quelques preuves de son mariage. Mais, grands dieux! quelle est sa surprise, lorsque Jeannette lui présente l'acte du douaire, & l'anneau qu'il lui avoit donné!

L'instant étoit arrivé, où la honte de Pérone & la fourberie d'Ancel devoient être découvertes. Jeannette & sa mère racontent tout ce qui s'est passé. Dans ce même moment deux mulets, chargés d'or & de présens, entrent dans la cour; ils étoient suivis par Ancel, qui croyoit séduire la mère & la fille par ces richesses, & retirer l'acte & l'anneau des mains de Jeannette.

Mais , en voyant Artus , Hector & Gouvernau s'avancer vers lui avec un air furieux , il tourne bride , & court à toutes jambes avertir la comtesse Lucques & Pérone du juste sujet de sa crainte. Artus & ses compagnons le suivent de près ; ils arrivent près du duc Jean ; ils appellent & rassemblent la cour ; ils racontent , sans aucun ménagement , ce qu'ils viennent d'apprendre. Gouvernau jette son gage , en appelant Ancel coupable de trahison. Artus demande que Pérone présente l'acte & l'anneau qu'il lui a donné , ou que son mariage soit dissous par l'archevêque. Pérone confondue , s'évanouit ; ses femmes la font disparaître ; la comtesse Lucques seule , soutient la validité du mariage. Ancel se sert d'une dernière ressource : il accuse Jeannette d'avoir enlevé l'acte & l'anneau , pendant qu'Artus & Pérone dormoient ; il relève le gage de Gouvernau , l'accuse lui-même d'avoir introduit Jeannette dans la chambre nuptiale , & il offre de soutenir l'honneur de Pérone & la validité du mariage envers & contre tous. Artus & Hector indignés , demandent leurs armes , & supplient le duc de leur faire ouvrir le champ. Gouvernau les arrête , & leur dit que ce n'est point à *si hauts hommes & nobles princes , tels qu'ils sont , à se compromettre contre un trahistre ; il réclame le droit de son défi*

en prime instance , & du gage jeté & relevé. Le duc s'y accorde. La lice est préparée , & les tenans se disposent pour le combat. Ancel espère tout de sa force , de son adresse & de son désespoir ; mais le combat n'est pas long-tems douteux. Gouvernau le blesse , le terrasse ; & , la pointe de l'épée sur la gorge , il lui fait avouer sa trahison.

On regardoit alors le sort de tous les combats où il étoit question de découvrir un crime caché , comme un jugement de Dieu. L'Eglise admettoit ces sortes de combats ; & i souvent même les évêques & les abbés , comme seigneurs temporels , ordonnoient le combat dans des lieux préparés sur leur territoire (1).

L'archevêque de Tours prononça la nullité du mariage. Le corps d'Ancel , qui venoit d'expirer , fut attaché à la potence élevée au bout de la lice ; la comtesse de Flandres confusée & désespérée , repartit sur le champ avec Pérone qu'on emporta , & qui ne reprit connoissance que pour demander pardon à sa mère , & rendre après le dernier soupir.

(1) Le pré aux Clercs , célèbre par tant de duels , & que le fauxbourg Saint-Germain occupe aujourd'hui , étoit le terrain privilégié où l'abbaye Saint-Germain avoit ses lices ouvertes pour les combats en champ-clos.

Le duc & la duchesse demandèrent Jeannette avec empressement ; elle parut bientôt avec sa mère. On ne trouva , ni dans son air , ni dans ses propos , aucune apparence de son triomphe sur Pérone. Modeste & timide , elle parut n'être occupée que de sa soumission pour ses souverains , & du bonheur d'avoir sauvé le prince du déshonneur d'un pareil mariage. Le duc & la duchesse ne purent s'opposer aux transports d'Artus , qui , serrant Jeannette entre ses bras , demandoit d'être uni sur le champ avec elle. Mais dans le moment même où le duc appeloit l'archevêque pour bénir cette union , Jeannette tombe sans connoissance ; Artus se précipite à ses genoux , il l'appelle en vain ; une sueur froide couvre son visage ; elle ne reprend connoissance qu'avec une fièvre brûlante ; & la cérémonie du mariage est différée.

Dans les anciens romans de la Table-Ronde , les fées ne jouent point encore un personnage décidé. Ce n'est que dans *Isaïe le Triste* que l'on commence à les voir exercer leur pouvoir ; & nous avons dit les raisons qui nous portoient à croire qu'*Isaïe le Triste* est très-postérieur aux romans d'Artus , de Lancelot du Lac , & de Tristan de Léonois.

Les fées , cette machine si grossière , si disproportionnée dans les romans du quatorze &

du quinzième siècle, n'ont pris du ressort, des graces & de l'activité, que sous les mains légères d'Hamilton, de mesdames d'Aulnois & de Murat; & c'est presque à regret, que nous allons rendre compte d'une partie de ce que l'auteur d'Artus de Bretagne leur fait exécuter.

C'est donc une Fée jalouse, amie du grand Artus & des Chevaliers de la Table-Ronde, élevée par la célèbre Fée connue sous le nom de la Dame du Lac, qui rompt la chaîne naturelle de ce roman, & celle que Jeannette méritoit de rendre durable. Cette Fée, nommée Proserpine, a pour parente & pour filleule la belle Florence, fille d'Emendus, roi du Sorelois; elle l'a douée en naissant, d'une parfaite ressemblance avec elle; & dès-lors Proserpine la croyant assez belle pour faire la plus brillante conquête, elle veut que sa beauté triomphe du plus aimable de tous les mortels, dans la personne du bel Artus.

En conséquence, Proserpine jalouse, trouble l'esprit autant qu'elle allarme le cœur de la tendre & innocente Jeannette. Elle lui fait voir en songe des fantômes qui la menacent de la mort, & lui offrent Artus expirant au moment même où ce prince lui donnera la main. Elle apparoît de même à Artus sous la forme de la dame du Lac, & lui fait les mêmes menaces.

Il croit la voir ouvrir le livre des destinées ; elle lui montre un grand empire qui lui est destiné, & lui offre la belle Florence qui l'appelle pour le partager avec elle. Le duc & la duchesse de Bretagne, & jusqu'à l'archevêque de Tours & Gouvernau, ont des songes relatifs aux défenses de la Fée. Gouvernau voit aussi la belle Florence l'élever à la royauté, & lui présenter la main de Jeannette.

Tous ces différens songes produisent l'effet désiré. Artus & Jeannette sont effrayés par les menaces de la Fée ; la duchesse de Bretagne & Gouvernau sont séduits par de brillantes espérances : l'archevêque accourt dans ce moment, & leur raconte qu'une intelligence céleste l'a menacé de le priver du don de la parole, & de dessécher sa main, s'il unit Artus avec Jeannette. Cet archevêque aimoit à parler, & se piquoit d'avoir de belles mains ; il déclare net qu'il n'ose plus procéder au mariage d'Artus & de Jeannette. Le duc & la duchesse vont la voir dans son lit ; ils la trouvent noyée dans ses larmes. Artus arrive d'un autre côté ; mais il s'arrête sur le seuil de la porte, & jette un grand cri en voyant Jeannette pâle, couverte de pleurs, & presque expirante entre les bras de sa mère : il ne s'occupe en ce moment que de sauver la vie à celle qu'il adore ; &, ne dou-

tant plus que sa présence n'avance ses derniers instans , il court se couvrir de ses armes ; & suivi de son cousin Hector & de Gouvernau , il monte à cheval , & s'éloigne en gémissant de la cour de son père.

A peine est-il hors de l'enceinte du palais , que Jeannette est rappelée à la vie : la fièvre cesse ; elle redevient plus belle que jamais ; mais les regrets les plus mortels lui percent le cœur. Elle n'éclate point en reproches. Un silence modeste , une douce mélancolie , ses bras quelquefois étendus vers la duchesse , tout la fait également plaindre & respecter par celles qui , peu de tems auparavant , étoient jalouses de son bonheur.

Nous ne pouvons nous résoudre à suivre Artus dans la nouvelle & longue carrière que l'auteur lui fait parcourir , conformément aux mœurs de son tems. Notre héros va chercher la mort en affrontant les plus grands dangers , & mettant à fin les plus périlleuses aventures. La victoire le couronne sans cesse. Enfin il fait une dernière entreprise , qui consiste à parvenir à traverser les eaux agitées d'un lac sur lequel s'élèvent d'affreuses tempêtes ; c'est à travers les feux dévorans qui sortent d'une tour située au milieu de ce lac ; c'est en terrassant une infinité de monstres & de géans , qu'il parvient à se

rendre maître du château du Lac. C'étoit la demeure de Proserpine , qui en avoit été mise en possession par la fameuse Fée Vivianne. Que ne peut le courage animé par l'amour ? Proserpine étoit l'ennemie de Jeannette. Tout son art ne put l'empêcher d'être vaincue par Artus. Alors forcée de subir les lois du vainqueur, elle fait cesser le charme qu'elle avoit imaginé en faveur de sa nièce Florence , & lève l'obstacle qui s'opposoit au bonheur d'Artus & de Jeannette. La Fée ramenée prisonnière à la cour du duc de Bretagne , demande pardon , & contribue même à faire reconnoître Jeannette & sa mère pour de malheureuses princesses qu'elle avoit persécutées & chassées de leurs états. Le mariage du jeune héros s'accomplit : & afin que rien ne trouble la douceur d'une si belle fête , Artus, touché du repentir de la Fée & de sa nièce , fait épouser Florence à son brave & fidèle ami Hector : ils devinrent rois du Lac enchanté : Proserpine y retourne , épouse Gouvernau , & ne se sert plus de son savoir, que pour faire admirer & bénir l'art de Féerie, si terrible quand celles qui l'exercent sont méchantes ; si charmant , si agréable quand il n'est employé que pour le bonheur & l'amusement des mortels.

Nous regrettons d'avoir passé sous silence les détails d'un tournois où Artus inconnu est du

parti du comte de Beaujeu, contre celui du maréchal de Mirepoix. Ce tournois nous fournit une nouvelle preuve que ce Roman fut écrit long-tems après ceux de la Table Ronde. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis le Jeune, que Guis de Levis ayant combattu les Albigeois avec Simon de Montfort, obtint pour récompense la seigneurie de Mirepoix, la baronnie de la Garde, & le titre de maréchal de la Foi, qu'on donne dans ce Roman à l'un de ses successeurs.

Nous regrettons aussi de n'avoir pas parlé d'une Marguerite d'Argenson, qui se marie avec le roi de *Valfondée*. L'auteur paroît se plaire à la peindre, en disant, *que noblesse & douceur apparoissoient en ses yeux, comme en ses dits & maintien : maux cruels, pertes mortelles l'avoient durement assaillie en son cœur, voire en sa santé, que débile & diverse avoient rendue. Mais oncques courage, constance en ses maux ne lui faillirent. Religion, amis vertueux ; frère tendre, grand clerc ; & époux Chevalier renommé, la solacioient en ses angoisses. Nul ne la voyoit sans desirer de les alléger, & sans lui rendre tribut franc & libre d'admiration, de respect, ou de fine & douce amitié.*



F L O R E S

ET BLANCHE-FLEUR.

C E Roman écrit en vers, & très-estimé dans la langue Espagnole, a sans doute beaucoup perdu dans la traduction de Jacques Vincent; & je regrette beaucoup de n'avoir pas l'original sous mes yeux. Les lecteurs doivent s'attendre à trouver dans ce Roman, qui fut jadis un Poème, un mélange bizarre de dévotion, d'amour & d'enchantemens qui caractérisent les anciens Romans espagnols : nous tâcherons de sauver dans cet Extrait ce que ce mélange a de plus absurde; mais je dis ici, pour cet Extrait & pour ceux qui le suivent, que ce seroit très-mal servir les lecteurs, que de ne pas conserver tout ce qui caractérise ces siècles reculés. Je me crois obligé d'en conserver le goût, le costume; & les Chevaliers des neuvième, dixième, onzième & douzième siècles, ne doivent point, sous ma plume, prendre les mœurs & la physionomie du dix-huitième. Je suis obligé, d'ail-

leurs , de rapporter les faits qui forment la marche de ce Roman.

Il est bien difficile d'assigner le tems où l'auteur place ses héros. Nous présumons que c'est environ au commencement du neuvième siècle ; & je crois essentiel de remettre aussi sous les yeux des lecteurs , que la plupart de ces anciens Romans n'ayant eu qu'un petit nombre de copies , qui , par le laps de tems , sont devenues très-rares , beaucoup de Romanciers ont pillé ces manuscrits ou leurs fragmens , dès que l'imprimerie s'est répandue dans l'Europe , & se sont donnés pour auteurs des Romans que l'impression a multipliés & nous a transmis.

Je présume que le Poëme espagnol , autographe du Roman dont je vais donner l'extrait , est écrit environ au commencement du neuvième siècle. Ce fut en 730 que le comte Julien , furieux & désespéré de l'attentat de Roderic , le dernier roi des Visigoths (qui venoit de déshonorer sa fille) , appela les Sarrafins en Espagne , dans l'espérance de venger son injure.

Les Sarrafins , intéressés à servir le ressentiment de Julien , passèrent le détroit , ravagèrent les bords de l'Espagne , gagnèrent la sanglante bataille de Guadelette , où Roderic fut tué , subjuguèrent l'Espagne & le Portugal , & détruisirent l'empire des Visigoths.

Pélage ,

Pélage, comme on le fait, & comme on le verra dans Ursino le Navarin, rassembla le petit nombre de ceux qui étoient échappés à la mort ou à l'esclavage. Il se retrancha dans les montagnes de Galice, de Biscaye & des Asturies. Pélage & ses successeurs s'y défendirent avec courage contre les nouvelles attaques des Sarrazins, & la dynastie des rois de Castille & d'Arragon leur doit son origine; c'est même par cette raison que le fils aîné du roi d'Espagne porte encore le titre de prince des Asturies.

Les Sarrazins occupèrent long tems les provinces méridionales de l'Espagne & du Portugal, & régnèrent dans les royaumes de Murcie, de Grenade & des Algarves; c'est à ces tems qu'on doit rapporter ces anciennes Romances espagnoles, qui souvent ont éclairé des faits historiques, & ont consacré l'esprit & la haute valeur des Espagnols, qui forcèrent enfin les Maures à repasser la mer. Ces Romances contenoient des faits que les Espagnols des quinzième & seizième siècles se plaisoient à se rappeler; & l'histoire de *Floris e Bianca-Fiore*, nous paroît être de ce nombre.

LES empereurs d'Occident (apparemment successeurs de Charlemagne) régnoient encore

dans Rome, & le pape n'y jouissoit que de l'autorité spirituelle; mais la plus grande partie des villes d'Italie s'étoit déjà soustraite à la domination impériale. Venise & Gènes se gouvernoient déjà en républiques & par leurs lois, & Milan & Ferrare avoient leur souverain particulier.

Le prince Perse, neveu de l'empereur, possédoit en Italie des états considérables; mais on ne nous dit pas où ils étoient situés. Ce prince méritoit l'amour de ses sujets par ses vertus, sa justice & sa générosité: on desiroit lui voir un fils qui pût être élevé sous ses yeux & dans ses principes. Ses courtisans, parmi lesquels il méritoit de trouver de vrais amis, lui peignirent en traits de flamme les charmes de la belle Topase, fille du duc de Ferrare, & nièce du duc de Milan, qui l'élevoit comme sa propre fille. Elle avoit quelques droits à l'empire; mais elle ne pouvoit espérer de les faire valoir qu'en s'unissant à ceux qui en avoient encore de plus prochains que les siens; & Perse étoit dans ce cas.

Le récit des beautés de Topase enflamma bientôt le jeune prince; celui de ses vertus déterminâ la princesse; & des considérations politiques ayant entraîné le suffrage de l'empereur, du duc de Milan, de tous leurs ministres &

conseillers, on fit en forme la demande de la princesse pour le prince Perse, & elle fut accordée.

Le prince part de Civita-Vecchia pour Gènes : le doge & le sénat l'y reçoivent avec magnificence ; & , après s'être reposé peu de jours auprès d'eux, il poursuit sa route vers Milan.

Le duc vient avec empressement au-devant de lui : bientôt il le présente à sa nièce. Les deux jeunes fiancés sont enchantés l'un de l'autre, & l'on décide que leurs noces se feront promptement à Rome, en présence de l'empereur. Ils s'y rendent sous la conduite du duc de Milan : Topase prend, en passant, possession de son duché de Ferrare : enfin, le pape bénit leur union, & distribue aux nouveaux époux les indulgences, les *agnus* & les reliques. D'un autre côté, l'amour leur prodigua & ses ardeurs & ses plaisirs ; & les musiciens & les poètes, dont l'Italie a toujours été abondamment fournie, ne leur épargnoient pas les épithalames ; on prétend même que c'est à ces noces que l'on vit, pour la première fois, des improvisateurs, (poètes qui font des vers sur le champ, & sur toutes sortes de sujets).

Au bout de quelque tems, rien ne manqua plus au bonheur de Perse, que la satisfaction de voir naître un fruit de son union avec Topase.

Leur amour mutuel étoit extrême ; & cependant , dit l'auteur Espagnol , ils avoient beau adresser des prières au ciel , multiplier leurs bonnes œuvres , visiter les sept églises de Rome , faire brûler de l'encens sur tous les autels & devant toutes les reliques ; au centre des dévotions , celles de Perse étoient inutiles , & ses vœux n'étoient point exaucés.

Enfin , un pieux Espagnol fit entendre au prince qu'il avoit négligé l'intercession d'un saint dont le crédit dans le ciel étoit si grand , qu'il n'avoit jamais éprouvé de refus : c'étoit *monseigneur saint Jacques*. Perse , convaincu par une infinité d'exemples qui lui furent cités , & ne sachant plus à quel saint se vouer , prend enfin le parti de promettre que , si Topase devient grosse , il fera avec elle le voyage de saint Jacques de Compostelle : vœu téméraire ! mais qu'il n'étoit plus possible de révoquer après l'avoir fait. Les paroles données à un saint , sont des engagemens sacrés.

L'auteur Espagnol fait ici une longue & pieuse dissertation sur le danger d'adresser à Dieu des prières indiscrètes , au lieu de se soumettre aux décrets de la providence. Perse & Topase virent en songe un ange qui leur reprochoit d'avoir forcé la volonté du Très-Haut , en se servant du secours de son apôtre & ami saint Jacques ,

auquel il ne pouvoit rien refuser. *Mieux sait-il, leur dit l'ange, ce que besoin vous est que vous-mêmes ; pas ne deviez forcer ainsi sa volonté : or sus prenez garde que mechief & encombre ne vous en advienne & aux vôtres.* Perse & Topase se réveillèrent en sursaut, très-émus des reproches & des menaces de l'ange, qu'ils se communiquèrent : elles étoient les mêmes pour tous les deux ; ils s'entre-regardent, ils soupirent. L'aurore commençoit à paroître, & le soleil naissant lançoit ses premiers rayons sur le beau visage de Topase, qu'ils rendoient encore plus vermeil. Perse la regardoit avec un amour mêlé de desir & de crainte ; quelques larmes coulèrent des beaux yeux de Topase, & ces larmes les rendoient encore plus touchans : elles coulent en perles sur ses joues, elles tombent jusques sur son sein ; Perse s'approche pour les essuyer. Quel moment !... Perse oublia les menaces de l'ange ; saint Jacques n'eut plus rien à demander ; & ce moment si doux pour les jeunes époux, les assujettit à la loi d'accomplir le vœu qu'ils avoient formé.

Le nouvel état de Topase ne tarde pas à se déclarer ; & tous deux, fidèles à leur vœu, songent au voyage. Ils se couvrent d'habits de pèlerins ; ils reçoivent la bénédiction du saint-père, prennent congé de l'empereur ; & , sans

aucune fuite , ils partent , & s'acheminent vers le royaume de Galice.

L'auteur dit que les rois de Galice & de Portugal , tous deux chrétiens , étoient alors tributaires du roi de Murcie , nommé Félix , qui étoit Maure ; & justement dans le tems que nos deux pèlerins entrèrent dans la Galice , les deux rois chrétiens se liguèrent contre le Mahométan.

Félix , outré de fureur de voir braver sa puissance , assemble une armée formidable ; il donne le commandement de son avant-garde à l'un de ses généraux , dont il connoît la valeur , les talens , & sur-tout l'aveugle obéissance. Il lui ordonne de mettre tout à feu & à sang dans le royaume de Galice , qu'il doit attaquer le premier , de faire main-basse sur tous les hommes , & de n'épargner que les femmes & les enfans , pour les envoyer en esclavage.

Perse & Topase arrivent malheureusement en Galice sur ces entrefaites : excédés de chaleur & de fatigue , les deux pèlerins se reposoient à l'entrée d'un bois ; un doux sommeil avoit fermé leurs paupières ; il les livra sans défense à l'avant-garde de l'armée de Félix. C'est à regret que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs , l'affreux tableau du malheureux Perse poignardé dans les bras de Topase , & les cris de son

Épouse qui se réveille couverte de son sang. Le commandant ne peut s'empêcher d'être ému par ses charmes & par son désespoir; il l'arrache de ce lieu funeste, il l'enlève sans connoissance, & la conduit à Félix. Ce prince est également touché de ses larmes & de sa beauté; il regrette qu'on ait exécuté ses ordres avec autant de fidélité; il la fait mettre dans une litière, & l'envoie à la reine son épouse, en lui écrivant cette lettre.

Ma mieux aimée, & ma vertueuse dame, bien assuré que je suis que votre seigneurie prendra plaisir à recevoir quelque présent de moi, je vous envoie cette damoiselle chrétienne, prise par ceux qui ont charge de conduire l'avant garde de mon armée, lesquels ont occis son mari par excès d'obéissance à des ordres qu'étant moult courroucé leur avois-je donné. Ores l'esclave que je vous envoie me paroît tant belle, tant bien nourrie (élevée), que j'espère que son service vous sera agréable.

L'officier chargé de conduire Topase, s'en acquitta avec diligence; mais avec tout le respect & les soins attentifs dont les compatriotes des Zégris & des Abencérages étoient déjà capables dans ce tems, où la galanterie Maure surpassoit encore celle des Espagnols chrétiens, qui commençoient à peine à prendre des mœurs

moins farouches que celles des Goths , leurs ancêtres.

La reine de Murcie fut frappée de la beauté de Topase : cette reine étoit de son âge ; elle éprouva cette douce sympathie , si difficile à définir , mais dont l'effet est si prompt & si agréable. Les larmes , les malheurs de cette belle esclave , tout concourut à la lui faire recevoir avec douceur & bonté. Topase n'y fut point insensible ; les caresses de la reine suspendirent son désespoir ; bientôt elles gagnèrent toute sa confiance , & la reine ne la pressa point en vain de lui dire par quelle funeste aventure , *dame paroissant de si noble lignée & de si haut parage , tombée étoit en tel encombre & male fortune*. Topase lui avoua sa naissance , son état , & le motif de son pèlerinage à saint Jacques ; la reine de Murcie la serra tendrement dans ses bras , & lui jura de la traiter désormais comme son égale & sa meilleure amie. Elle fit sur le champ apporter les habits les plus magnifiques pour l'en parer ; mais Topase , fidelle à sa douleur & à la mémoire d'un époux adoré , lui demanda des vêtemens assortis à son état malheureux ; des voiles noirs & funèbres couvrirent ses charmes ; sans pouvoir en ternir l'éclat.

La reine de Murcie étoit grosse ; Topase , qui se sentoit dans le même état , chercha d'elle-

même à modérer les accès de désespoir qui souvent l'agitoient , pour conserver le jour à l'enfant qu'elle avoit obtenu par tant de prières ; & dont l'existence lui coûtoit déjà si cher. Elle demanda de l'or , de la soie & des perles ; elle entreprit de broder un lit pour les couches de la reine ; & cette princesse , qui l'aidoit dans son travail , & qui ne pouvoit plus s'éloigner d'elle un moment , la faisoit coucher dans sa chambre. La reine de Murcie s'apperçut avec plaisir que son esclave favorite étoit dans le même état qu'elle ; elle lui en devint encore plus chère ; elle lui jura que l'enfant qu'elle mettroit au jour lui seroit aussi précieux que le sien ; & que les deux enfans , élevés ensemble , partageroient les mêmes soins & la même éducation sous ses yeux.

Les deux princesses accouchèrent le même jour ; c'étoit celui de Pâques-fleuri. Les Chrétiens soumis à Félix , conservoient la liberté de célébrer leurs fêtes (1). Des palmes entrelacées de fleurs s'élevoient de toutes parts , jusques dans les cours du palais ; aussi la reine voulut-

(1) On sait que ces Chrétiens qui étoient en plus grand nombre que les Mahométans même sous la domination des Maures , s'appeloient *Mosarabes* ; & leurs livres d'église , qui nous ont été conservés , *Mosarabiques*.

elle donner le nom de Flores au fils qu'elle venoit de mettre au jour, & celui de Blanche-Fleur à la fille de sa chère Topase, comme étant nés tous les deux dans un jour qu'elle ne regardoit que comme celui du triomphe des fleurs.

A peine Topase eut-elle donné naissance à Blanche-Fleur, que la perte de son époux lui devint encore plus sensible. Ne craignant plus pour l'enfant qui venoit de naître, elle se livre toute entière à sa douleur : bientôt les sources de sa vie sont épuisées. La reine se fait apporter les deux enfans ; elle les porte à son amie, espérant que leur présence adoucira ses peines, & les lui fait voir qui se jouoient & entrelaçoient leurs petites mains ensemble. Topase les regarde avec la plus grande tendresse, sur-tout Blanche-Fleur, dans laquelle elle reconnoît les traits de son époux. Ses larmes coulent alors avec tant d'abondance, qu'elles remplissent presque une soucoupe qui étoit placée à côté de son lit. La tendre mère fait un effort pour se soulever, & semble, pour un moment, se ranimer ; elle remet Flores dans les bras de la reine, serre Blanche-Fleur dans les siens, lui découvre la tête, & s'écrie : » O ma fille ! seul
» bien qui me reste de ma félicité passée, reçois
» de moi le seul service que je puisse te rendre



Sois Chrétienne o' ma chère enfant, et que les karmas
de ta mère servent à t'en imprimer le saint caractère.

» aujourd'hui ; sois chrétienne , ô ma chère en-
 » fant ! & que les larmes de ta mère servent à
 » t'en imprimer le saint caractère. « A ces mots ,
 elle inonde la tête de Blanche - Fleur de ses
 larmes , mêlées dans la soucoupe avec un peu
 d'eau ; elle prononce en même tems les paroles
 sacrées ; & , remettant sa fille entre les bras de
 la reine , la lui recommande , & la prie de la
 faire élever dans les principes de la religion à
 laquelle elle vient de la consacrer. La reine le
 lui promet ; Topase se penche tendrement sur
 sa main ; & , poussant un nouveau cri en élevant
 les yeux au ciel , elle expire. La reine de Mur-
 cie perd connoissance en recevant le dernier
 soupir de son amie , & l'on saisit ce moment
 pour l'arracher à ce spectacle.

Blanche-Fleur n'étoit point en âge de sentir
 cette perte. Les caresses que la reine partageoit
 entre elle & son fils , lui firent bientôt regarder
 cette princesse comme sa propre mère ; celles de
 Flores , qui ne pouvoit la quitter un moment
 sans crier , lui étoient tendrement rendues ; &
 ces deux aimables enfans firent bientôt l'admirá-
 tion de la cour par leurs charmes & leur sensi-
 bilité. Ils furent élevés ensemble dans cette cour ,
 où la galanterie grenadine & l'esprit de l'an-
 cienne Chevalerie concouroient à perfectionner
 les vrais moyens de plaire , & à élever l'âme

aux actions éclatantes & généreuses. Blanche-Fleur acquit sans peine tous les talens propres à son sexe; Flores, adroit à tous les exercices, annonça bientôt qu'il seroit un redoutable Chevalier : mais il ne s'arrachoit jamais qu'à regret d'auprès de Blanche-Fleur; s'il domptoit un fier genet d'Espagne, s'il emportoit dans la carrière une tête ou une bague, c'étoit pour mériter les éloges de Blanche-Fleur, & apporter à ses pieds les gages de ses succès.

Mohady, fameux Mollah, docteur de la loi Mahométane, & très-zélé pour sa religion, avoit été choisi pour élever le jeune prince; il craignit bientôt que l'attachement de Flores pour une esclave chrétienne, ne mît obstacle au zèle pour la religion mahométane qu'il vouloit inspirer à son élève. Il étoit échappé à celui-ci de répondre, lorsqu'on lui parloit des houris que tout bon Musulman doit espérer de posséder dans le paradis de Mahomet, que certainement ces filles immortelles ne pouvoient surpasser ni l'éclat, ni la douceur de la charmante Blanche-Fleur. O Mohady ! lui disoit-il, écoute les sons enchanteurs de sa voix charmante, regarde la bouche divine qui semble les porter à notre ame; vois l'accord de ces yeux pleins de flamme, avec la légèreté de sa belle main pinçant les cordes de sa harpe; les sentimens qu'elle ex-

prime, passent dans tous les cœurs. Non, les concerts célestes ne sont pas plus touchans que ses accords ; l'on a assez vécu sur la terre, quand on l'a vue & entendue ; & le bonheur d'en être aimé, est au-dessus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie.

Mohady, très-scandalisé de ces dispositions, s'adresse en vain à la reine pour essayer d'en distraire son jeune élève. La reine aimoit trop Blanche-Fleur, pour trouver mauvais qu'on l'aimât ; mais le zélé Mollah trouve Félix plus docile, & le monarque convient que l'attachement de son fils pouvant le détourner de l'application à ce qu'on vouloit lui enseigner, il falloit l'éloigner pour quelque tems de Blanche-Fleur, sous les prétextes les plus plausibles & les plus honnêtes. Il fut donc résolu que l'on enverroit voyager Flores, *sous le semblant de le rendre plus expert en tous actes de bon Chevalier*, & que ce seroit chez le roi des Algarves, résidant à Montorio, qu'il seroit d'abord envoyé.

A cette nouvelle, le jeune prince parut en grand désespoir : *Ah ! malheureux Flores, disoit-il, que feras-tu allontané de ta mie, de celle qui te meut & exhausse en toutes forces & prudence d'homie ? Et toi, Blanche-Fleur, ma mie, ma*

seur, ma douce compagne, que feras tu sans moi ?

Mais ses parens lui disoient que, *tout jeune damoisel* devoit quitter la maison paternelle, pour recevoir bonne & louable nourriture en autre mesnie (famille) ; à quoi Félix ajoutoit : *Sachez, mon fils, que n'imprimerez respect, amour & franche obéissance à vassal ou tributaire, fors que ne lui fassiez apparôître que vous valés mieux que lui en pensées & en aêdes de bravoure & chevalerie. Vas, beau fils, vas gloire querir, vas faire reluire ton nom en renommée.* La reine ajouta : *& ta dame illustrer & mériter.* Ces derniers mots achevèrent de convaincre Flores qu'il devoit prendre son parti, & que Blanche-Fleur étoit trop belle pour avoir d'autre amant qu'un Chevalier sans renom ; qu'il devoit, comme on disoit alors, *gagner ses éperons*, & mériter ce grade si important de la Chevalerie, par des exploits éclatans. Il promit donc de partir incessamment pour Montorio ; les préparatifs de son voyage furent promptement faits : on vouloit l'enlever à Blanche-Fleur, & même sans lui laisser le tems de prendre congé d'elle ; mais il trouva moyen de s'échapper, & de témoigner à sa jeune maîtresse ses regrets & son désespoir. Ils furent reçus avec graces, amour & simplesse.

Blanche-Fleur tira de son doigt un anneau conf-tellé , dont les vertus lui étoient connues : *Tiens, Flores , lui dit-elle , reçois ce gage de l'union de nos ames ; regardes-en tous les jours la pierre ; si tu la vois ternir , c'est un signe que la vie ou la liberté de ta Blanche-Fleur sont en péril : d'ailleurs obéis à ton père ; je t'estime trop pour n'être pas sûre de ton cœur & de ton secours.* A peine Flores a-t-il reçu l'anneau , que Félix accourt, les sépare en lançant un regard lévère sur Blanche-Fleur, qui s'évanouit. Félix entraîne son fils , le voit monter à cheval ; & pendant ce tems , la reine s'occupe du soin de rappeler Blanche-Fleur à la vie.

Flores fut reçu par le roi de Montorio avec la plus grande magnificence ; des fêtes brillantes , des tournois signalèrent les premiers jours de l'arrivée de Flores ; mais ce prince n'y portoit qu'une ame absorbée dans la douleur ; les agaceries des plus belles personnes de la cour des Algarves , ne lui firent pas la plus légère impression ; il n'y répondoit que par les politesses les plus froides. Il soupiroit sans cesse : si le sommeil l'accabloit, il étoit agité ; & sa bouche, en prononçant le nom de Blanche-Fleur , prouvoit qu'elle étoit l'objet de ses songes. L'occupation la plus douce pendant le cours de ses journées , étoit la culture d'un petit parterre

qu'il avoit disposé de façon que des fleurs blanches y traçoient le chiffre de sa maîtresse entrelacé avec le sien, & que ce chiffre étoit compris dans un cartouche de roses & de pensées. C'est dans ce jardin qu'il précédoit souvent l'aurore, & qu'il chantoit son amour, unissant ses soupirs & sa voix aux sons d'une guitare. Mohady, qui venoit un jour l'éveiller pour lui faire faire la prière du matin, prescrite à tout bon Mahométan, le trouve déjà parti, & se doute bien qu'il néglige tous les devoirs de sa religion pour ne s'occuper que de Blanche-Fleur, & peut-être de la religion qu'elle professoit. Ayant déjà ôté ses babouches pour faire sa prière, il va doucement & à petits pas vers le jardin ; & bientôt il entend la voix de Flores qui , après avoir arrosé les fleurs de son parterre, chantoit ces paroles :

Toi pour qui seule je respire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter son martyre,
Vient ici devancer le jour.

Le soleil qui va reparoître,
Peut-il m'annoncer un plaisir ?
Puis-je en sentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir ?

Ah !

Ah ! que du moins dans ces retraites
 Tout peigne aujourd'hui mon ardeur ;
 Tracez , peignez , blanches fleurettes ,
 Le nom charmant de Blanche-Fleur.

Ton anneau calme mes alarmes,
 Il me rassure sur tes jours ;
 Il n'est terni que par mes larmes :
 Ah ! puisse-t-il briller toujours !

Crois-moi , la seule sympathie
 M'éclaireroit sur ton malheur ;
 Pour savoir le sort de ma mie ,
 Mon talisman est dans mon cœur.

Ah ! puisse entre ses bras , ma mère
 Te serrer toujours tendrement ,
 Et t'être toujours assez chère
 Pour te rappeler ton amant !

Dieu de Blanche-Fleur , je t'implore !
 Je jure de suivre ta loi ,
 Si par toi celle que j'adore
 Peut un jour me donner sa foi.

A tes autels.....

En cet endroit, Flores fut interrompu par le
 cri terrible que jeta Mohady. » O grand Pro-
 phète ! s'écria-t-il, quel blasphème affreux ai-

» je entendu? Le petit-fils d'Omar, un neveu
» de notre grand Prophète, est disposé à re-
» noncer à sa religion pour celle d'une esclave
» chrétienne qu'il adore ! Amour, folle passion,
» quels crimes ne fais-tu pas commettre !... »
Le zélé Mahométan retourne aussitôt chez lui,
& dépêche à Félix un courrier, auquel il re-
commande d'arriver avec mystère, & de remettre
en mains propres, au roi de Murcie, ses dépêches.
En même-tems, il le charge d'une lettre pour
Ajoub, premier Iman de la grande mosquée.
Mohady représentoit au roi que l'amour du
prince pour Blanche-Fleur l'égaroit au point,
qu'il y avoit à craindre même pour la foi de
Flores; qu'ainsi il étoit important d'éloigner l'es-
clave chrétienne, & si loin que son amant ne
pût jamais espérer de la revoir, & de s'unir
avec elle. Dans sa lettre particulière à Ajoub,
il lui recommandoit d'employer toute son adresse
pour éloigner ou même pour perdre Blanche-
Fleur, lui faisant sentir que le maintien de la
religion mahométane dans le royaume de Murcie,
& peut-être dans toute l'Espagne, en dépendoit.

Félix n'avoit jamais écouté dans son enfance
que des Imans & des Santons; il croyoit ferme-
ment que Mahomet étoit l'envoyé de Dieu. Ce
prince se faisoit gloire d'être descendu d'Omar,
& se croyoit obligé plus qu'un autre souverain, à

soutenir la religion du Prophète : cependant, quoiqu'il sentît la conséquence de l'avis que lui donnoit Mohady, il étoit embarrassé sur les moyens d'en profiter, lorsqu'Ajoub les lui fournit par une noirceur affreuse, mais couverte du voile de la religion. Ce cruel Iman, nourri dans l'Arabie Pétrée, & redoutable par sa force & sa férocité, fut animé par la lettre de Mohady, & supposa que Blanche-Fleur avoit voulu empoisonner le roi : cette calomnie absurde obtint une créance qu'elle ne pouvoit jamais mériter.

L'aimable Blanche-Fleur s'amusoit d'une petite ménagerie qu'elle avoit établie sous les fenêtres de son appartement; elle y élevoit des poulets; &, quand ils étoient bien engraisés, elle en faisoit le sacrifice & les offroit à la reine, & quelquefois même au roi. Le perfide Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces animaux, & de le faire présenter dans cet état au roi, comme venant de la part de Blanche-Fleur. Le messager disparut aussitôt après l'avoir remis, & l'Iman, qui étoit présent, fit remarquer au monarque que cette volaille avoit des taches qui la devoient rendre suspecte. On en donna un morceau à un animal, qui mourut sur le champ; & sur ce fondement, on conclut aussitôt que Blanche-Fleur étoit coupable d'avoir voulu empoisonner le roi, & qu'elle étoit digne de mort.

La reine voulut en vain excuser la jeune & aimable esclave qu'elle avoit élevée; on lui ferma la bouche, en lui faisant entendre qu'il s'agissoit de la vie & de la sûreté du roi son époux. Blanche-Fleur fut traînée devant un tribunal d'Imans, de Dervis & de Santons. Le cruel Ajoub étoit à la tête, & l'arrêt terrible qu'il prononça fut que la charmante Blanche-Fleur seroit brûlée vive, si, dans neuf jours, quelque Chevalier ne se présentoit pour la défendre, & ne remportoit la victoire pour prouver son innocence.

Pendant ce tems, il se passoit des événemens à la cour du Soudan de Montorio, qui réveillèrent Flores de l'espèce d'engourdissement & d'apathie où l'absence de Blanche-Fleur l'avoit plongé.

Deux Chevaliers Maures, partis des déserts de l'Irac, étoient arrivés depuis quelques jours dans les états du Soudan, & s'étoient campés près de Montorio, d'où ils envoyèrent un héraut reprocher à ce Soudan, qu'il étoit dégénéré de la valeur des anciens Arabes, & que les bras énervés de ses Chevaliers, chargés de bracelets & des chiffres de leurs maîtresses, n'avoient plus la force de soutenir leurs armes & de lancer une zaguaie.

Le Soudan, indigné d'une pareille audace, regrettoit que le poids des ans l'empêchât de

la punir lui-même : il n'eut pas besoin d'exciter la colère & la valeur de ses Chevaliers : il n'en fut aucun qui ne voulût venger sa querelle. Dès le lendemain matin, il en partit deux qu'on ne vit pas revenir ; & l'on fût que, vaincus par les Arabes du désert, ils étoient demeurés leurs prisonniers. Deux autres Chevaliers volèrent pour les délivrer, mais ils éprouvèrent le même sort ; & pendant deux jours, tous ceux qui se présentèrent, demeurèrent au pouvoir des deux Chevaliers de l'Irac. Le troisième jour il ne s'en présenta plus, & les deux vainqueurs envoyèrent leur héraut porter la même insulte jusques dans la chambre du Soudan, où Flores se trouvoit alors. Ce jeune prince s'émeut en les écoutant : un feu brûlant qui coule en ses veines, brille pour la première fois dans ses yeux : il lève une tête altière... Retire-toi, s'écrie-t-il en s'adressant au héraut : va dire à tes maîtres, que la galanterie qui règne dans une cour polie & éclairée, ne peut qu'augmenter le courage & l'honneur d'un vrai Chevalier, & que moi seul, je pars pour les attaquer ensemble tous les deux, & pour les punir de leur audace.

Le héraut se retire. Flores court à son oncle, se jette à ses genoux : Armez-moi Chevalier, lui dit-il ? Laissez-moi prouver à ces farouches Arabes du désert, que nous sommes dignes de

descendre du célèbre Kaled ? Le Soudan embrasse son neveu, lui donne l'accolée, fait venir ses propres armes; il l'en couvre, & lui remet entre les mains l'épée victorieuse de Kaled qu'il conservoit dans son trésor.

Flores s'élance sur un destrier nourri dans les vallées de l'Atlas; il vole aux tentes des Chevaliers de l'Irac, les appelle & les défie. Quelque féroces que parussent être encore les mœurs de ces Arabes, ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul Chevalier. Le premier qui se présenta fut renversé sur la poussière; le second brisa sa lance sur l'écu de Flores, & reçut le coup terrible de la sienne, sans que l'un ni l'autre fussent ébranlés: ils fournissent leur carrière, saisissent leurs zaguaies, font une demi-volte, & reviennent l'un sur l'autre avec impétuosité. Flores lance la sienne, & fait voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il étoit orné: il n'est point atteint par celle de son ennemi, & le sifflement aigu de cette lance lui fait connoître toute la force de l'Arabe. Tous deux alors reviennent l'un sur l'autre: le Chevalier de l'Irac est armé d'un large cimenterre, & Flores de la redoutable épée de Kaled: ils se portent des coups redoublés; le feu jaillit de leurs armes; la terre se couvre de leurs débris: le Chevalier de l'Irac, qui compte sur sa force extrême, veut

faisir Flores qui laisse aussitôt pendre son épée, embrasse son ennemi avec ses bras nerveux, l'enlève des arçons, & le force à lui céder la victoire.

Flores étoit trop généreux pour en abuser. O mon frère (1), lui dit-il, soyons amis ! Délivre les prisonniers de mon oncle ! viens honorer sa cour par ta présence. A ces mots, il lui aide à délayer son casque; il ôte le sien; & le Chevalier de l'Irac, surpris & confus de voir que son vainqueur joint la jeunesse & la beauté des enfans d'Ali, au courage & à la force de son aïeul Kaled, le serre dans ses bras, & lui jure d'être à jamais son homme & son ami le plus fidèle. Tous les deux vont ensemble à la tente de l'autre Chevalier, que ses écuyers venoient de relever : celui-ci se sent pénétré des mêmes sentimens d'admiration pour Flores ; ils vont ensemble délivrer les Chevaliers prisonniers, leur font rendre leurs chevaux & leurs armes; & les deux Chevaliers de l'Irac promettent d'eux-mêmes d'aller le lendemain avec eux à la cour du Soudan, & de convenir, en présence des dames de cette cour, que les charmes qu'un vrai Chevalier trouve sans cesse à les servir, ne

(1) C'est ainsi que les anciens Arabes se traitoient entr'eux.

peuvent qu'augmenter sa générosité , son honneur & son audace.

Dans le même instant où Flores jouissoit du prix de la victoire , il en rapportoit toute la gloire à son amour pour Blanche-Fleur. Il soupire , il veut baiser l'anneau qu'il tient d'elle. Dieux ! que devient-il , en voyant la pierre de cet anneau ternie ? Il croit y distinguer des tourbillons de fumée & des flammes , & jette un cri horrible : c'est en vain qu'on lui demande ce qui l'occasionne ; Flores s'arrache des bras de ses nouveaux amis ; il court à son cheval , s'élançe dessus , & bientôt disparoît à leurs yeux.

Ce puissant coursier , accoutumé à franchir les rochers & les torrens qui se précipitent de l'Atlas , semble répondre à l'impatience & à l'inquiétude de son maître ; il vole : la nuit ne ralentit point sa course , & Flores arrive à la pointe du jour assez près de Murcie , pour distinguer les minarets des mosquées. Il se cache derrière les débris d'une tour , pour entrer dans la ville à porte ouvrante , & sans être reconnu. A peine y est-il resté un moment , qu'il voit sortir de Murcie des charrettes chargées de bois , & d'un poteau fatal. Une troupe armée les précédoit ; des torches funèbres les entouroient ; elles étoient suivies d'un chariot , sur lequel on voyoit

une femme couverte de voiles noirs , & chargée de chaînes. Un Cady , portant un écriteau , marchoit derrière elle ; une seconde troupe armée fermoit cette lugubre marche. Flores regarde son anneau , il le voit plus terni que jamais ; un noir pressentiment achève de lui faire présumer que celle qu'on conduit au supplice, est cette Blanche-Fleur qu'il adore ; il baisse la visière de son casque , il vole au-devant de la première troupe , & l'arrête. Il pénètre jusqu'au chariot.... Qui êtes-vous , s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée , & changée par une douleur mêlée d'effroi?... *Ah ! j'atteste* , lui répond cette femme , *j'atteste un Dieu redempteur.... que Blanche-Fleur n'est pas coupable.* Qui pourroit exprimer la surprise , la douleur & la colère qui faisoient Flores en ce moment ? Il tire sa redoutable épée , & menace de la mort ceux qui oseroient résister. Il questionne le Cady ; & ce vieillard , les yeux pleins de larmes , lui rend compte de l'accusation de félonie au premier chef , portée contre Blanche-Fleur par le féroce Ajoub , du décret qui l'a suivie , & de l'abandon des Chevaliers de Murcie , dont aucun ne s'est présenté pour la défendre. *Ah ! traître Ajoub* , s'écrie-t-il , *c'est à moi de te confondre , de te punir , & de soutenir l'innocence opprimée.*

O sage Cady ! fais arrêter cet affreux cortège ; cours à Félix , & dis-lui qu'un Chevalier inconnu lui demande sûreté dans sa cour , & se présente pour défendre Blanche-Fleur , & combattre Ajoub , ou quiconque voudra soutenir sa cause. Le Cady , qui ne pouvoit croire que Blanche-Fleur fût coupable , obéit avec empressement à ce qu'exige Flores ; il court rendre compte à Félix de l'arrivée du Chevalier qui vient d'arrêter l'exécution du décret , & qui accuse Ajoub d'être faux , traître , mensongier , & qui requiert vivement de le prouver en combattant , non par armes courtoises , mais à fer émoulu & à outrance.

Les lois de la Chevalerie , dont les Maures d'Espagne étoient fidèles observateurs , imposoient à Félix la nécessité de permettre au Chevalier inconnu le combat avec sûreté dans ses états. Il fit donc appeler Ajoub , & lui demanda s'il se décidait à soutenir son accusation. Le traître n'osa s'en excuser autrement , qu'en offrant l'aîné de ses fils pour combattre pour lui. C'étoit un jeune homme grand , fort & adroit , & à qui la considération qu'on avoit pour son père , avoit déjà procuré un rang distingué dans les troupes de Murcie. On va faire au Chevalier inconnu la proposition de combattre ce vigoureux athlète. *Peu m'importe*, répond-t-il en fureur

& en déguisant sa voix, *contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.*

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, & ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler & de soutenir l'accusation faite par son père. Flores, d'une voix forte & qu'il déguise, relève le gage en s'écriant : *Traître, tu mens par ta gorge ; me voici pour le prouver.* On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière : au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le charriot qui portoit Blanche-Fleur, de l'autre Ajoub. Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattans.

Flores & le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parrains. Celui du prince étoit un jeune Chevalier Maure, nommé Sélim, qui l'avoit reconnu, & qui, sans le découvrir, avoit demandé au roi de l'assister. On baisse la barrière, & le juge du camp s'écrie à haute voix : *Laissez aller les bons combattans.*

L'un & l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair ; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, & bientôt ils se chargent à coups de cimeterre. La taille presque monstrueuse & la force du fils d'Ajoub paroissent, dans les

premiers tems du combat , lui donner quelque supériorité sur Flores ; ce prince même semble être moins ardent à porter des coups , qu'attentif à parer ceux de son ennemi ; la pointe du cimeterre de celui-ci , blesse légèrement à la tête le cheval de Flores ; le sang qui couvre ses yeux l'aveugle & le met en fureur ; il emporte son maître du côté du chariot. Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire ; il redouble ses coups avec impétuosité , lorsque Blanche Fleur entr'ouvre ses voiles & s'écrie : *Ah ! cher Flores , que n'es-tu présent pour me défendre !* Le son de cette voix si chère , ces yeux couverts de larmes que Flores ne fait qu'entrevoir , raniment ses forces & sa fureur ; il contraint enfin son cheval à lui obéir , & le combat redevient plus égal : il ne l'est bientôt plus. L'épée redoutable de Kaled s'est déjà rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub ; celui-ci tente un dernier effort , & s'abandonne sur Flores , qui lui oppose son bouclier. Ce prince invoque , en cet instant , le Dieu que Blanche-Fleur adore ; il s'élance , à son tour , sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire ; & d'un revers terrible il lui abat la tête , qui tombe & roule jusqu'auprès de Blanche-Fleur.

Ajoub , voyant son fils tué , s'élance aussi-tôt

sans qu'on puisse le retenir, & Sélim s'avance de son côté ; mais ce ne peut être avec assez de promptitude pour qu'il puisse empêcher Flores de faire tomber, d'un revers de sa redoutable épée, la tête du père comme il venoit de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empresse de délivrer Blanche-Fleur, on la mène en triomphe à la reine. Pendant ce tems, un jeune domestique d'Ajoub vient se jeter aux pieds du roi, & avoue que c'est lui qui, par l'ordre de son maître, & sous le nom de Blanche-Fleur, a présenté le poulet empoisonné. La vérité est donc découverte par toutes les voies possibles ; toute la cour de Félix en est indignée, & le juge du camp fait enlever le corps du traître, & le fait jeter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanche-Fleur complet, mais concevant combien il lui feroit courir de risques s'il se faisoit connoître pour son vengeur, résiste aux instances de tous les Chevaliers du roi son père, refuse de lever la visière de son casque, se contente de baiser la main du roi, de la reine, & celle de Blanche-Fleur, en jetant un profond soupir ; il serre affectueusement la main du Chevalier qui avoit été son parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, & s'enfonce dans la forêt.

La tendre Blanche-Fleur n'osoit se persuader

que ce fût Flores qui fût son libérateur ; & cependant elle ne pouvoit croire qu'un autre eût osé prendre son parti : mais Sélim, ce même Chevalier qui avoit reconnu le prince auquel il avoit servi de parrain , & qui lui avoit ferré la main , saisit un instant favorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avoit rendu. Il l'assura en même tems , que c'étoit par une prudence très-sage qu'il n'avoit pas voulu se découvrir , sachant bien que si l'on voyoit à quel point il étoit toujours occupé de Blanche-Fleur , ce seroit le plus sûr moyen de la perdre. Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave , qu'il donneroit de ses nouvelles à Flores , qu'il iroit le joindre , pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher , de les rendre heureux ; & qu'il n'abandonneroit jamais son prince , dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores étoit retourné à Montorio , avec la même promptitude & le même secret qu'il avoit observé en venant jusqu'à Murcie , pour délivrer sa maitresse. Le roi des Algarves son oncle , commençoit à en être inquiet ; on le reçut avec empressement , & l'on reconnut à ses armes ensanglantées , & à la blessure de son cheval , qu'il avoit eu quelque occasion de signaler sa valeur ; mais jamais il ne voulut dire quelle

avoit été cette occasion ; il assura seulement à son oncle, qu'il étoit fort loin d'avoir quelques reproches à se faire. Le roi & toute la cour en furent convaincus, & on respecta son secret. Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanche-Fleur, l'inquiétude qui restoit à Flores sur son sort, altérèrent bientôt sa santé. Une fièvre ardente enflamma son sang. Le sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célèbre médecin, & au plus parfait philosophe qu'ait produit l'école Arabe, qui étoit alors la plus renommée. C'étoit Averroès, premier médecin du roi Mahométan de Cordoue. C'est à lui que nous sommes redevables de la connoissance des livres d'Aristote. Possesseur de tous les secrets de cet ancien philosophe, sur lesquels il avoit même enchéri, s'il connoissoit parfaitement le corps humain, il avoit encore une plus grande connoissance des esprits & des cœurs ; & ses lumières en ce genre étoient celles dont il faisoit le plus utile usage. Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue & de lui, qu'il viendrait visiter son neveu, & qu'il lui prescriroit le régime convenable à son mal, après en avoir découvert la cause.

Averroès, après avoir adouci, par des remèdes physiques, l'ardeur & la violence de la fièvre, vint à bout de découvrir quelle étoit la

source morale du mal. Il étudia le tempérament & les dispositions de Flores, s'entretint avec lui sur diverses matières, chercha à l'amuser & à l'intéresser ; enfin, il vint à bout de découvrir qu'une passion vive & une tendre inquiétude l'agitoient fortement. Il fit part de ses découvertes au soudan de Montorio ; & quelques mots qui étoient échappés au prince, soit en dormant, soit dans un de ces momens où l'on croit être seul, ne laissèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanche-Fleur. Le roi des Algarves ne fut pas plutôt instruit de ce secret, que, s'intéressant sincèrement à son neveu, il songea à lui procurer la seule satisfaction qui pût assurer son repos & sa santé. Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le prioit avec instance d'envoyer à sa cour la jeune Blanche-Fleur. Mais hélas ! loin que cette invitation procurât l'effet désiré, elle acheva de tout perdre. Félix se douta des motifs qui faisoient agir le sultan son cousin ; &, craignant les suites que pouvoit avoir cette démarche, & préférant à la satisfaction de son fils, l'attention qu'il croyoit devoir aux soupçons de Mohady, il prit la résolution d'écarter, pour jamais, la charmante Blanche-Fleur. Il la fit enlever secrètement de l'appartement de la reine, & la fit conduire jusqu'au port de Carthagène, où il la fit

fit vendre comme esclave à des marchands Grecs qui devoient faire voile vers le port d'Alexandrie. Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, & firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la reine de Murcie fut avertie de cet enlèvement ; elle accabla en vain de reproches le roi son époux, le coup étoit frappé. Sélim, qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui étoit déjà prévenu, par son anneau, que Blanche-Fleur étoit exposée à un nouveau danger : aussitôt il monte de grand matin sur son cheval, armé de l'épée de Kaled, & accompagné de Sélim. Il traverse encore une fois l'espace qui sépare la capitale des Algarves, de Murcie ; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, & pénètrent, sous l'ombre du plus grand mystère, dans le palais. Sélim procure au prince une audience secrète de sa tendre mère ; la reine le console, toute affligée qu'elle est elle-même ; elle consent qu'il cherche les moyens de revoir Blanche-Fleur, lui indique la route qu'il doit suivre pour la retrouver, & lui fait présent d'un second anneau qu'il portera toujours avec celui de Blanche-Fleur, & dont la vertu est de préserver ceux qui le porteront, ou le tiendront dans leurs mains, de périr par

l'eau ou par le feu. Flores reçoit ce présent avec reconnoissance, embrasse sa mère avec tendresse, & part pour Carthagène, afin de suivre le même chemin qu'avoient pris les marchands d'esclaves auxquels avoit été livrée Blanche-Fleur. S'embarquer sur un vaisseau Génois, & voguer sur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti promptement pris, & heureusement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie; mais lorsqu'ils appercevoient déjà les côtes de l'Afrique, une brume épaisse obscurcit l'air; un vent furieux & contraire se déchaîne; le vaisseau en est long-tems le jouet; enfin, il échoue sur une côte inconnue, & sur un fond de sable mêlé de quelques rochers. Le navire est iracassé; mais le capitaine & l'équipage, le prince & Sélim se sauvent heureusement, partie dans une chaloupe, partie à la nage. Après avoir marché pendant quelque tems à pied, ils se trouvent dans un vallon fertile; & le tems s'étant éclairci, ils reconnoissent que cette contrée est peuplée de maisons rustiques, mais dont tout ce qui présente les apparences du luxe & de la misère est également banni. Aussitôt qu'ils en approchent, de bons & honnêtes payfans s'empressent autour d'eux, & se doutent que ce sont des étrangers que la tempête de la nuit précédente a jetés sur le ri-

vage prochain ; ils leur annoncent qu'ils sont dans un pays où l'hospitalité est heureusement & fidèlement exercée ; que ce canton reconnoît pour son chef un homme auquel le souverain Être, a accordé en même tems tous les talens & toutes les vertus.

On étoit allé l'avertir ; il arrive bientôt lui-même , & donne des ordres prompts pour pourvoir au besoin de tout l'équipage , se réservant pour lui-même le soin de traiter Flores , Sélim & le capitaine, qu'il reconnoît pour le plus considérable de la troupe.

Après leur avoir , selon l'usage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer & les soutenir jusqu'à l'heure du repas , il les invite à se reposer sur les sofas de son salon , qui tenoit à sa bibliothèque & à son cabinet, de plein pied avec un jardin qu'il embellissoit de ses mains : tout paroissoit également destiné à la culture de tous les arts, des sciences & des lettres dans cette maison. Tandis qu'on préparoit le souper , Saady (car c'étoit le nom de leur hôte) les entretint du bonheur & de la tranquillité dont il jouissoit dans ce séjour.

Je suis né Persan , leur dit-il, dans cette religion ancienne, même primitive, qui , n'adorant qu'un être simple, unique , & étant forcée de le reconnoître dans quelque emblème , a choisi,

pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compose la nature, qui absorbe aussi & dévore à la fin tout ce qui est imparfait & matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité. Tous les hommes, de quelque pays & de quelque religion qu'ils soient, sont mes frères; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient. J'ai passé, de la Perse mon pays, à la cour des Califes; j'y ai vécu quelque tems sans ambition & sans desirs; sans rechercher les honneurs & sans les refuser; sans me tourmenter pour avoir des richesses, mais sans être fâché de posséder, par des voies honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres. Les successeurs de Mahomet ont fait assez long-tems quelque cas des talens naturels que j'ai pour la poésie & pour les arts agréables; & j'avoue que j'ai été fort aise de contribuer à leur amusement, &, oserai-je le dire? à leur instruction. Il fait bon, me disois-je à moi-même, s'employer pour les souverains; les services que l'on rend à ces maîtres du monde, sont rendus en même tems à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon foible mérite, qui ne nuisoit à personne, déplut à beaucoup de gens: je m'en aperçus, je leur aban-

donnai la place, & je me suis réfugié dans ce canton écarté, où je fais du bien que personne n'envie. Voilà mon histoire en peu de mots. O vous, hommes qui m'êtes chers ! qui que vous soyez, si vous voulez dès aujourd'hui me faire part de vos aventures & de vos malheurs, je n'aurai rien de plus pressé que de les soulager. S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y consens ; gardez même votre secret tout-à-fait, si vous voulez ; mais soyez sûrs que quand vous voudrez me le confier, vous le déposerez dans un cœur sensible. Le capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau, & Saady lui promit de nouveaux secours. Quant à Flores & à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec gaieté des fatigues de la mer & de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger essai de ses talens, prit son luth & chanta des vers dans cette langue persane qui est renommée dans tout l'Orient, comme la seule propre aux graces de la poésie, dans laquelle Saady étoit un grand maître. (1)

(1) Nous n'en disons point trop ici, en assurant que

Le lendemain matin, lorsque Saady jugea que ses hôtes pouvoient avoir assez reposé, il se rendit auprès d'eux ; mais Flores le devançant, lui proposa de se promener dans ses jardins & ses vergers, lui promettant qu'en même tems qu'il en admireroit les beautés, il ne lui cacheroit rien de son état & de ses aventures. En effet, le prince lui fit alors confidence de son amour & de l'objet de son voyage. Le sage Saady l'embrassa tendrement, & l'assura qu'il s'intéressoit à sa situation ; il ajouta qu'il ne doutoit pas que Blanche-Fleur n'eût été vendue par les marchands qui l'avoient enlevée, au soudan d'Egypte, & qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce soudan, où il tenoit son sérail, & qui étoit situé sur le bord du Nil, entre la ville d'Alexandrie & le grand Caire. C'est de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il ; & , quoiqu'il soit difficile de savoir précisément si votre amante est enfermée dans cette tour, & encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins, mieux que personne, vous en indiquer les moyens. Heureusement le soudan d'Egypte est engagé, vers l'Ethiopie, dans une

le Persan Saady étoit un grand poëte & un grand philosophe ; nous avons des traductions françoises de ses ouvrages, partie imprimées, partie manuscrites.

guerre assez vive, pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas si-tôt. Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs, s'appelle Mozab : il fut autrefois mon esclave ; & il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile : vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre ; & , pour achever de vous mettre en état d'en profiter , je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du soudan , & mon ancien esclave noir Mozab. Alors Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvoit faciliter la réussite de son projet ; & le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain. Heureusement Sélim avoit sauvé du naufrage une somme considérable , que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie ; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas long-tems ; mais y ayant laissé Sélim , il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaye, & ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, & l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur

s'approche de la barrière, & paroît vouloir la franchir pour suivre son faucon. Une troupe armée sort d'une caverne, l'entoure, l'arrête, & le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un Noir, richement vêtu, qui paroît commander à cette troupe, s'avance & s'écrie : Malheureux ! quel dessein, quelle témérité te fait chercher ici la mort ? Seigneur, lui répond avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie ; ce matin je m'amusois à faire voler un faucon que je voulois essayer ; son vol m'a conduit dans cette plaine : la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, sous le gouvernement des ministres du soudan Mirzabey, m'ôte toute crainte ; & vous êtes trop juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner.

Mozab, (car c'étoit en effet l'ancien esclave de Saady) Mozab s'adoucit à ces mots : Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, & même je reconnois à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey ; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ses états... Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer, m'ait fait franchir les mers, & conduit à Alexandrie. Je suis né dans le royaume de

Murcie, où le célèbre jeu des échecs est dans le plus grand honneur ; mon père passe pour être l'adversaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus dans les Espagnes de joueur qui puisse me résister. La renommée, ou vraie ou fausse, m'ayant appris que je trouverois à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or & de pierres, & je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entre eux. . . Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab, en laissant paroître une joie vive dans ses yeux. A ces mots, il dit au commandant de la garde : Cet étranger n'est point coupable ; il n'a pu, dans si peu de tems, connoître la loi des limites : retirez-vous, je le prends sous ma garde, & j'en réponds. Alors il tend la main à Flores d'un air affable, & le conduit dans sa maison ; il fait apporter du sorbet & des fruits ; & tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table & l'échiquier.

Flores tire une longue bourse qui contient cinq cents besans d'or ; Mozab les regarde d'un œil avide ; il apporte sur le champ une somme égale ; il tire le trait, Mozab le gagne, & la partie commence. Flores en effet avoit acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son

séjour à Montorio. Ce jeu plaît souvent aux âmes sensibles qu'une grande passion occupe ; il ne les tire point d'une douce mélancolie : il plaît également aux esprits justes, qui préfèrent de s'occuper aux combinaisons si nécessaires à ce jeu, à s'endormir dans des conversations si souvent futiles, où la société les entraîne.

La partie se soutient quelque tems avec égalité ; mais, au moment où Mozab se croit sûr de la victoire, Flores sacrifie deux pièces, & fait échec & mat avec une troisième.

Mozab est aussi surpris qu'affligé, mais son amour-propre le ranime ; il court à son bureau, il tire une bourse de mille besans d'or, & la propose à Flores contre les deux sommes dont il le voit possesseur. Mozab éprouve le même sort dans cette seconde partie, & s'écrie avec une espèce de désespoir : Ah Saady, Saady, vous ne m'en avez pas assez appris ! Ce nom si cher à Flores lui rappelle les avis de ce sage. Seigneur, dit-il à Mozab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous distraire : ah ! Seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne soit point troublé par des regrets ! Permettez-moi de me conformer à l'ancien usage de l'Orient, quand on paroît pour la première fois devant un personnage respec-

table : daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir ; je ne vous en demande d'autre prix que d'être admis dans votre société, & de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet & les vingt-quatre mille Prophètes ! s'écria Mozab, vous êtes le plus généreux & le plus aimable des mortels ; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le sérail ; mais de grace revenez demain dîner avec moi. Flores n'insiste pas ; il voit qu'il en a fait assez pour une première fois, & qu'il peut compter assez sur l'avarice & l'amour-propre de Mozab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval ; & ce n'est pas sans soupirer & sans verser des larmes, qu'il contemple les tours & les murs élevés qui dérobent Blanche-Fleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim étoit agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Mozab. Ah ! j'espère voir Blanche-Fleur par son secours, s'écria-t-il : puisse-je jouir de ce bonheur, quand ce ne seroit que pour un instant, & quand je devrois mourir à ses pieds ! Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores, &, croyant bien qu'il ne réussiroit

pas à le détourner de ses desseins, il l'exhorté seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin; il vole à la maison de Mozab qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Mozab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante; & cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, & finit par le laisser gagner. Flores perd ainsi cinq cents nouveaux besans; il tire une bourse tissue d'or & de soie, dont un beau diamant serre le nœud; il l'attache lui-même à la ceinture de Mozab, & convient que son père, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourroit lui résister. Mozab enchanté de Flores, le comble de caresses, & lui jure un attachement à toute épreuve. Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellens, de pilau rempli de poulets & cuit au jus de racines, & de pâtes fines saupoudrées de fromage & de safran. Flores se livre de si bonne grace aux plaisirs de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître; on ôte les plats; on couvre de nouveau la table de confitures sèches, de pâtes épicées & de ta-

blettes ambrées. Un nouveau signe fait retirer les esclaves. Mozab se lève, ferme la porte; ouvre une armoire, il y prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras & d'Alexandrie; il les apporte lui-même avec des coupes de cristal. Cher étranger, dit-il à Flores, nous sommes en liberté, jouissons sans crainte du seul plaisir que je puisse goûter; votre présence l'augmente, & me fait oublier les malheurs de mon état. Flores se prête à ses desirs; & bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaieté. Flores se ménage, & dispose par degrés son hôte à n'avoir plus rien à lui refuser. Mozab chante une chanson dans la langue de Nubie, sa patrie, & contrefait les forciers de son pays, en faisant des grimaces affreuses. Son turban tombe & se salit; il veut l'entourer d'une nouvelle mouffeline, & s'y prend avec mal-adresse. Flores enlève le turban de ses mains, il le noue; &, tirant de sa bourse une riche agraffe de diamant, il en arrête le nœud avec ce bijou, & présente ainsi le turban à Mozab. Ebloui, surpris par l'éclat & la richesse de ce nouveau présent, Mozab se lève : *Par Allah!* dit-il à Flores, *qui pouvez-vous être, pour faire des presens dignes de l'empereur des Croyans?* Flores qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il desire, n'hésite plus à se découvrir; il lui avoue sa

naissance, son amour pour Blanche-Fleur ; & lui demande de lui conserver la vie en lui procurant l'occasion de la voir. Mozab est d'abord effrayé de cette proposition ; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamant , la jette à son cou , l'embrasse : Ah , mon cher Mozab , s'écrie-t-il , soyez désormais tout entier à Flores , ou je vais me percer le cœur à vos yeux. Mozab attendri par le vin de Schiras , & séduit par l'or & les diamans , ne peut résister plus long-tems. Je me rends , lui dit il ; je consens à remettre mon sort en vos mains : mais comment puis-je , au milieu de cent jeunes beautés , connoître celle qui vous est chère ? On s'imagine sans peine avec quel feu Flores peint sa chère Blanche-Fleur ; rien n'échappe à la mémoire & à l'imagination éclairées par l'amour. Que de perfections ne se plut-il pas à peindre ! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublia pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevoit la blancheur du bras de Blanche-Fleur. Mozab la reconnoît à ce signe , & lui dit : Espérez tout de mon zèle à vous servir. Celle que vous venez de me peindre est en effet la plus belle des cent Odalisques ; c'est une esclave chrétienne amenée depuis un mois : non-seulement elle efface ses compagnes par sa beauté ; mais , ayant paru parmi celles que je

fourmets à l'épreuve de la fontaine, à peine la fleur qu'elle avoit cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le bassin. C'est elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, & tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits & de fleurs, qu'elle distribue comme il lui plaît à ses compagnes. Je consens à tout risquer pour vous : je ne vous demande point si vous avez le courage de vous exposer aux plus grands périls. Tous les matins, au lever du soleil, on m'apporte les fruits & les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à personne du soin de les préparer; je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, & vous faire porter jusques dans la chambre de Blanche-Fleur par des esclaves noirs, qui, par leur état, hélas ! sont sous mes ordres, & qui tous les jours sont chargés de ce soin.

Flores le serre dans ses bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, se cache dans un bois voisin, renvoie son cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de son absence; & vers la nuit il retourne à la maison de Mozab.

Ce chef des noirs étoit rentré dans l'enceinte du sérail; mais un esclave sûr & fidèle attendoit Flores : il le reçoit, le cache, & vers la pointe

du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tissée de différentes soies assorties à la verdure, au coloris des fruits & des fleurs qui doivent remplir la corbeille. Mozab devance l'aurore pour revenir dans sa maison ; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie ; il fait coucher Flores au fond de la corbeille ; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, & les fleurs avec tout l'art nécessaire pour qu'il en soit exactement couvert.

Quatre forts esclaves sont appelés ; Mozab les charge de la corbeille : ils entrent dans l'enceinte redoutable du sérail, ils vont la déposer dans la chambre de Blanche-Fleur ; &, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en arabe, *fleur de pudeur & de beauté*, ils lui laissent la corbeille, & se retirent.

Qui pourroit exprimer l'état de Flores en se trouvant si près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accens pénétrèrent toujours dans son cœur ? Mais cette voix lui fait connoître que Blanche-Fleur n'est pas seule, & le force au silence, & à rester comme immobile dans la corbeille.

Blanche-Fleur en effet étoit alors avec une
de

de ses compagnes nommée Colonna. La conformité de leur religion , de leur âge , de leurs malheurs & de leur beauté , les avoit d'abord rapprochées. Les charmes & la sûreté du caractère de Colonna , l'avoient bientôt rendue l'amie & la compagne de Blanche Fleur ; & l'une & l'autre ne s'étoient caché ni leur naissance, ni le secret de leur ame.

Colonna , fille du plus grand seigneur du royaume de Naples , avoit été enlevée par des pirates , au moment même où son père l'envoyoit dans l'Etrurie pour la marier avec un prince descendu de la famille des Scipions , qui s'étoit soumis ce beau pays , & qui régnoit alors dans la belle ville de Florence. Colonna , élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avoit vu que pendant peu de jours le palais de son père : son cœur n'avoit encore rien aimé ; mais ce cœur sensible étoit bien vivement ému lorsque Blanche-Fleur lui peignoit les charmes de l'amour , & le bonheur dont elle avoit joui dans son enfance près de l'aimable Flores. Colonna n'aimoit donc point encore ; mais le vide de son ame étoit , pour ainsi dire , rempli par les aveux & les sentimens de son amie. Elle croyoit connoître Flores dans le portrait sous lequel Blanche-Fleur aimoit à lui représenter ses traits ; peut-être même regrettoit-

elle en secret que personne n'eût encore fait sur elle une impression si douce.

Le jour où Flores fut introduit au sérail dans la corbeille, Blanche-Fleur & Colonna s'étoient réunies avant l'aurore ; l'une ne se lassoit point de parler de son amant, l'autre se plaisoit à parler sans cesse de l'amour.

Cependant Blanche - Fleur ne regardoit la corbeille qu'avec indifférence ; elle aimoit trop Flores pour ne pas desirer quelquefois de ne plus mériter ces vains & stériles honneurs. Colonna, dont le cœur n'étoit pas fixé, aimoit à se parer des fleurs qu'elle contenoit, & se plaisoit à choisir les plus beaux fruits pour les offrir à son amie. Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs ; elle voit un bel ananas, elle plonge son bras pour le saisir : Dieux ! quelle est sa surprise ! elle touche une main ! elle entend un profond soupir ! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des esclaves accourent ; mais Colonna qui, sur le champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand mystère, les arrête. Un taon, leur dit-elle, s'est élancé de ces fleurs jusqu'à mon sein sans me piquer ; ce n'est rien, retirez-vous. Elle ferme la porte avec soin, & fait part de sa découverte à Blanche-Fleur qui frémit, mais qu'un attrait

puissant entraîne à cette corbeille. Flores se débarrasse aussi-tôt des fleurs qui le couvrent, se jette à ses genoux : c'est aux amans fortunés à se peindre leurs transports mutuels. Colonna apprit alors que son imagination ne l'avoit point trompée, & que le bonheur le plus pur, est celui d'aimer & d'être aimé. Cependant la position des deux aimables esclaves étoit bien périlleuse ; & même à peine osoient-elles concevoir quelque espérance de faire sortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des noirs & leur vigilance ne pouvoient être ni séduites ni trompées.

Flores ne se dissimule point le péril & les obstacles qui l'environnent ; il se jette une seconde fois aux genoux de Blanche-Fleur : » O
 » maîtresse de ma vie ! je suis prêt à te perdre
 » pour toujours ; & quand Mozab pourroit me
 » faire sortir du sérail comme il m'y a fait en-
 » trer, je n'en sortirois que pour me donner la
 » mort. Cède à ma prière, saisis le seul moyen
 » de me sauver la vie ; accepte sur le champ &
 » ma main & ma foi. Si je meurs , ô ma
 » Blanche-Fleur ! que ce soit du moins avec le
 » titre cher & sacré de ton époux. Mais non,
 » j'ose assez espérer de la justice & de la bonté
 » paternelle du Dieu dont je t'ai promis de
 » suivre la loi, pour croire qu'il bénira notre

» union, & que son bras nous tirera du péril
» affreux où nous sommes. « Blanche-Fleur,
interdite & pénétrée par tout ce qui peut agiter
le plus vivement une ame, lève les yeux au
ciel, reste quelque tems en silence ; à la fin elle
s'écrie : » O Flores ! commence donc à mériter
» les bienfaits de ce Dieu dont tu réclames le
» pouvoir ; qu'une eau salutaire te mette au
» nombre de ses enfans , & je te reçois pour
» époux. . . . Imprime-moi de ta main cet au-
» guste caractère, ô ma chère Blanche-Fleur !
» répond Flores avec un enthousiasme furna-
» turel ; que Flores te doive une nouvelle vie ,
» comme il te devra son bonheur. « Blanche-
Fleur , comme entraînée par une puissance supé-
rieure , prend de l'eau , en verse sur la tête de
son amant ; & dès que les paroles sacrées sont
prononcées, elle lui donne la main, & tous
deux attestent le ciel, en présence de Colonna,
qu'ils se reçoivent mutuellement pour époux.

Nous supprimons plusieurs détails de tout ce
qui suivit cet heureux moment. Ils servirent
tous à faire désirer à la jeune Colonna d'éprouver
le même bonheur que ces jeunes époux , & lui
firent former des idées bien nouvelles pour elle.

Mozab étoit convenu que Flores , à la fin de
la lune , se remettroit au fond de la corbeille ,
& que , selon un autre usage du sérail, Blanche-

Fleur le couvriroit de cafetans , de ceintures & de turbans , pour être portés dans sa maison , & distribués en présent aux gardiens du sérail. Flores , par le moyen de Mozab , fit porter une lettre à Sélim , dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'étoit passé ; la lettre pour Sélim en renfermoit une autre pour la reine de Murcie ; Sélim la fit partir sur le champ par exprès.

L'heureux prince passa donc le cours de cette lune , caché & nourri avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce tems , Sélim prenoit des mesures pour qu'après que Flores seroit sorti du sérail , il pût faciliter aussi la délivrance de Blanche-Fleur & de Colonna. Mais , hélas ! la princesse n'avoit pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son père & de sa mère l'avoient destiné dès sa naissance.

Mirzabey , après avoir battu plusieurs fois les Ethiopiens , & les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge , avoit formé le siège d'Ormuz ; prévoyant que la place coûteroit trop de sang en l'attaquant de vive force , il se contenta de la bloquer. Le soudan , ennemi du repos , laisse le commandement de son armée à ses généraux ; il part avec une suite très-peu nombreuse , à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire ; & la nuit sui-

vante, accompagné d'un seul domestique fidèle, il part sur un cheval très-vite, & se rend à Alexandrie couvert de l'habit d'un Tartare Kalmouc, & s'étant peint le visage de manière à le rendre aussi hideux que ceux de ces barbares. Il vouloit, à l'imitation de plusieurs célèbres califes, connoître sous ce déguisement si la justice étoit observée, & ce que ses sujets pensoient de son administration & de ses ministres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie le satisfit.

Quoique aucun sentiment, ni même la simple volupté, ne l'attirassent à son sérail, la curiosité de savoir si la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine étoit observée, lui fit prendre la résolution de s'en assurer par lui-même. Il envoie l'esclave qui le suivoit aux premiers poteaux des limites. Cet esclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du sérail, qu'il connoît pour être d'une discrétion impénétrable. Ce noir arrive ; l'esclave l'entretient en secret, & l'amène au soudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le sérail, sans que personne puisse le reconnoître. Le noir fait faire promptement un habit pareil au sien pour le sultan ; il lui teint la peau en noir, & le présente à Mozab, en disant qu'il lui amène un de ses compatriotes pour en remplacer un autre qui est mort pen-

dant la dernière lune. Il est agréé sans trop d'examen ; le soudan passe la nuit dans la chambre de son prétendu camarade, & le lendemain matin ils se rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve. Il étoit d'usage que l'Odalisque qui avoit joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanche-Fleur à la tête de ses compagnes ; il est surpris & presque ému par sa beauté. Ces jeunes personnes se répandent dans les parterres ; elles cueillent chacune une fleur , que plusieurs d'entr'elles portent en rougissant , & d'une main mal assurée : Blanche-Fleur choisit une rose d'une blancheur éclatante ; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reste claire & pure ; mais la rose , de blanche qu'elle étoit , devient de l'incarnat le plus vif ; & une seconde rose semblable paroît à côté d'elle , & comme sortant de la même tige. Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du sérail du soudan. O Mahomet ! s'écrièrent-ils , le sérail est profané. Sur le champ chaque Odalisque est saisie par deux noirs qui l'entraînent dans sa chambre. Mirzabey & celui qui l'accompagne se saisissent de Blanche-Fleur ; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de son appartement ; ils le visitent , & Flores est découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tout entier à la vengeance; il se fait connoître; & tout le sérail, tremblant & consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bûcher, & condamne Flores & Blanche-Fleur à mourir ensemble dans les flammes. Flores se ressouvient alors de l'anneau qu'il tient de sa mère; &, se servant de la langue espagnole qui n'est point entendue en Egypte, il presse vainement Blanche-Fleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés se servent, fait croire qu'ils sont chrétiens, & ce soupçon ne fait qu'accélérer leur supplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel est le soupçon du soudan: Oui, nous sommes chrétiens, lui dit-il; & nous sommes unis par des liens sacrés. Satisfais ta vengeance; mais sois assez généreux pour ne nous pas humilier par les chaînes que tes esclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inspirent la religion que nous professons, le sang qui coule dans nos veines, & la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir jusqu'où ces deux époux porteront la constance, ordonne qu'on les laisse libres; alors ils se prennent par la

main , ils lèvent les yeux au ciel , ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connoît leur innocence ; ils entrent dans l'enceinte du bûcher : chacun des deux tient une moitié de l'anneau. Le sultan donne l'affreux signal de leur supplice ; vingt torches à-la-fois allument le bûcher : la flamme s'élève de toutes parts , enveloppe les deux époux , & les dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels. Mais ce moment étoit le dernier de ceux où Blanche-Fleur devoit être infortunée. Sans doute que le saint patron de l'Espagne intercédâ pour celle dont il avoit procuré la naissance ; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avoit jamais altéré la foi dans l'ame de la princesse de Ferrare , & que cet amour avoit converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu-à-peu , & laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux sains & vermeils au milieu des flammes ; tous deux levoient les yeux vers le ciel , ou se regardoient avec tendresse.

Non-seulement le soudan est surpris de ce nouveau prodige , mais son cœur fut attendri. Venez , leur dit-il , en leur tendant la main , venez , heureux amans que le ciel protège ; vous êtes libres , & Mirzabey veut être votre ami.

Flores & Blanche-Fleur sortent du bûcher ,

& s'approchent du sultan avec un air noble & modeste. Mirzabey les embrasse, les prend par la main, & les conduit dans son propre appartement. Des bains sont préparés; le sultan, en sortant du sien, reprend les marques de sa dignité; & les jeunes époux couverts des habits somptueux qu'il leur a fait porter, viennent le joindre dans son cabinet. Tous deux lui racontent l'histoire de leur vie, & Flores ne lui cache plus sa naissance. Ah ciel! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connoître plutôt que celui dont je croyois punir l'audace, étoit le fils du roi de Murcie, & le descendant du grand & victorieux Kaled? Quelles graces ne te dois-je pas rendre, ô saint Prophète! d'avoir sauvé leurs jours! Mirzabey les embrasse de nouveau, leur offre ses secours, & de les conduire à la tête de cent mille combattans par-tout où leur volonté les appellera. La première faveur que Blanche-Fleur lui demande, c'est la grace de la jeune Colonna; & Flores le supplie d'envoyer chercher son ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de son amie; des couriers volent à Alexandrie, & bientôt Sélim & le visir du foudan arrivent. Sage visir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'histoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire;

rendez la liberté à toutes les esclaves de ce féraïl ; donnez-leur tous les secours nécessaires , comblez-les de mes bienfaits , & que désormais ce lieu redouté ne soit plus habité par l'innocence malheureuse ; que tout partage , en ce moment , la joie que je sens à briser les chaînes de toutes ces jeunes beautés. A ces mots , toutes les portes du féraïl sont ouvertes ; on amène des chariots superbes : Mirzabey fait placer dans le sien Flores , Blanche-Fleur & Colonna , & les conduit en triomphe dans son palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux se lèvent pour le suivre , Flores voit les deux anneaux qu'il tenoit de sa mère & de Blanche-Fleur , se réduire en poussière ; un bruit extraordinaire qui semble partir de la fontaine , les engage à l'observer de plus près. Ils voient l'eau du bassin trouble & sanglante ; un nuage noir s'en élève en tourbillon : ce nuage disparoît , & la fontaine reprend toute sa pureté ; mais elle avoit perdu sa vertu.

La destruction de ces deux espèces d'enchantemens , étoit attachée à la fin des malheurs que Blanche-Fleur devoit éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux , & leur offre sans cesse & ses armées & ses trésors ; mais Flores & Blanche-

Fleur n'acceptèrent que deux vaisseaux , sur l'un desquels ils repassèrent en Italie , par le conseil de Colonna , qui ne doutoit pas que l'empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette princesse , fille de l'infortunée Topase. Sélim s'embarque sur l'autre , & retourne à Murcie , informer le souverain de ce pays & la reine , des aventures singulières , mais heureuses , de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia ; ils apprennent , en y abordant , que l'empereur vient de mourir , & que le clergé , les grands , les sénateurs & le peuple , sont divisés pour l'élection du prince qui doit lui succéder. Ils prennent le parti de déguiser leurs noms , & de se rendre à Rome en diligence ; ils y arrivent dès le lendemain : le pape leur accorde une audience particulière ; Flores & Blanche-Fleur se jettent à ses genoux , lui déclarent leur naissance , & lui font verser des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés. Le saint vieillard admire les décrets du Très-Haut ; il leur fait joindre les mains , en bénissant leur union ; il implore les graces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avoit appelés à Rome , Colonne , le plus puissant prince du royaume de Naples ,

& l'ami particulier du saint père, étoit accouru des premiers auprès de lui ; il entre dans la salle au moment où Flores & Blanche-Fleur reçoivent sa bénédiction ; soudain il entend un cri perçant, & Colonna sa fille se jette à ses genoux : le saint père ému, raconte à son ami tout ce qu'il vient d'entendre ; Blanche-Fleur se déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un instant à faire assembler le sénat, & tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le saint père & lui se présentent à cette assemblée ; ils lui font part de la naissance de Blanche-Fleur, des malheurs de sa mère, & des droits que Topase a à l'empire ; ils parlent de l'alliance qu'elle a faite, des vertus & de la puissance du prince Flores, son époux. Un murmure favorable s'élève par degrés pendant le récit du saint père ; ses derniers mots sont interrompus par une acclamation générale, & les Romains proclament Flores pour empereur, tout d'une voix.

On dépêchoit des couriers en Espagne pour y porter cette grande nouvelle, lorsque Flores en reçoit un de Sélim, qui, en arrivant, avoit trouvé Félix attaqué déjà d'une maladie dangereuse : cependant, vivement ému du récit de Sélim, il sembla reprendre de nouvelles forces pour écrire, de sa main, à son fils : » Viens,

» mon cher Flores , viens , Blanche - Fleur ;
 » puissiez - vous oublier mes injustices , avant
 » que vous vous occupiez du soin de me fer-
 » mer les yeux ! «

Mais hélas ! la révolution subite que lui causa le plaisir de savoir son fils vivant , & l'espérance de le revoir , entraînèrent bientôt le roi de Murcie au tombeau. Un second courier apprit sa mort ; & le fidèle Sélim assura son prince que le peuple de Murcie étoit prêt à le reconnoître pour maître , malgré son changement de religion. Mais Flores , satisfait de remplir le trône impérial d'Occident , renonça à ceux d'Espagne , & s'en démit en faveur de son cher Sélim.

La tendre mère de Flores vint rejoindre en Italie l'empereur son fils , & sa chère Blanche-Fleur. Colonna épousa le jeune Scipion qui étoit aimable ; ils régnèrent sur le beau pays de Toscane : ainsi , tous les héros de cette histoire passèrent de longs & d'heureux jours ensemble , fidèles à leurs sermens & à leurs amours.



CLÉOMADES ET CLAREMONDE.

LE Roman de Cléomades est très-ancien ; il en existe un exemplaire en vers espagnols dans la bibliothèque du Savant aimable , qui fait le meilleur usage des trésors qu'il a rassemblés. Il en existe aussi deux traductions , l'une est espagnole & l'autre est françoise , & du commencement du seizième siècle : cette dernière est la plus fidelle ; les lecteurs y reconnoîtront sans peine que l'invention du cheval de bois qui vole dans les airs , est tirée des contes arabes. Beaucoup de Romanciers Espagnols ont puisé dans la même source : les cours galantes de Murcie & de Grenade ont bien contribué à former les mœurs & l'esprit des anciens habitans du Nord ; & les Espagnols , en conservant la haute valeur des enfans d'Odin , ont pris l'imagination & la galanterie des Abencerages.

UNE jeune & belle princesse , nommée d'Ec-trive , héritière de cette riche partie de l'Es-

pagne dont Séville est la capitale, avoit accordé son cœur & sa main à Marchabias, héri-
tier du royaume de Sardaigne. C'étoit en se
signalant dans un tournoi, que ce prince avoit
mérité ce bonheur : il y avoit fait voir tant de
force & d'adresse, qu'aucun des Chevaliers qui
étoient accourus de toutes parts à cette fête,
n'avoit pu lui résister. Il avoit même fait perdre
les arçons au redoutable Astur, aussi effrayant
par sa taille que renommé par sa valeur ; il
l'avoit forcé à faire hommage à la reine de
Séville, de la principauté des Asturies ; il avoit
fait encore plus, il s'en étoit fait un ami ; &
c'est ainsi qu'après avoir ajouté de nouveaux
domaines & une nouvelle gloire à la couronne
de la belle Estrive, il avoit mérité de recevoir
sa main.

Dans l'espace de quatre ans, le bonheur de
leur hymenée fut assuré par la naissance d'un
prince & de trois princesses. Le prince fut nommé
Cléomades ; & les trois filles, Hélior, Soliadis
& Maxime : cette dernière sur-tout parut, dès
son enfance, d'une beauté achevée.

Dès que Cléomades eut reçu les premières
instructions qui lui furent données dans sa pa-
trie, & en eut parfaitement profité, le roi & la
reine, ses père & mère, l'envoyèrent voyager.
Il commença par la Grèce ; il y prit le goût
des

des arts & celui de l'héroïsme, dont avoient été animés tant de grands hommes de cette contrée. Ensuite il passa en Allemagne, pour prendre l'esprit de la chevalerie moderne, & s'exercer dans les tournois qui s'y donnoient fréquemment. Enfin, pendant son séjour en France, Cléomades s'étoit formé aux exercices en tous genres, propres à un grand prince, & avoit reconnu les avantages que ce royaume a sur tous les autres. Il se préparoit à passer en Italie, lorsque ses parens crurent devoir le rappeler pour quelque tems auprès d'eux, tant pour juger des progrès qu'il avoit faits dans ses voyages, que pour assister aux noces de ses trois sœurs, que déjà trois grands princes demandoient en mariage.

Ces trois prétendans étoient arrivés ensemble à la cour de Séville, où leur renommée les avoit précédés : *outre qu'ils possédoient de grands royaumes, ils passaient pour de grands clercs, (très-habiles) en science d'astronomie, voire en art de négromancie.* L'un étoit Mélicandus, roi de Barbarie; le second étoit Bardigans, roi d'Arménie; & le troisième étoit roi de Hongrie. Celui-ci s'appeloit Croppart : il étoit horriblement laid & bossu; son esprit étoit aussi fertile en mensonges, que son ame étoit vicieuse & noire.

Ces trois monarques étoient convenus de se rendre ensemble à la cour de Séville, & de porter chacun un riche présent, qui les mettroit à même de requérir un don. Ils partent, arrivent à Séville, & sont reçus avec honneur. Le roi Mélicandus présente au roi & à la reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main droite une trompe de même métal, & fait avec un tel art, que l'on ne pouvoit machiner une trahison à cent toises de distance, que sur le champ il n'embouchât sa trompe, pour en tirer le son le plus terrible & le plus aigu.

Bardigans leur offre une géline & six petits poussins d'or, formés avec tant d'adresse, qu'ils avoient l'air vivans : il les pose à terre ; sur le champ ils se mettent à courir, à becqueter, à battre des ailes : la géline vole tout-à-coup sur les genoux de la reine, caquète d'un petit ton bien doux, & pond une superbe perle *en son giron* : » Elle en pond une pareille tous les trois jours, dit Bardigans. «

On s'écrie ; on admire la magnificence de ces dons, & l'art surprenant de ceux qui les ont construits. Le vilain roi bossu Croppart se présente le dernier, avec un grand cheval de bois assez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour ornement à son frontal

& sur les épaules. » Roi, dit Croppart, d'une voix grêle & cassée, » avec le cheval que je » vous offre, on peut s'élever dans les airs, » traverser les mers, & faire cinquante lieues » par heure. «

L'épreuve du cheval de Croppart eût été longue & difficile à faire; mais il fut cru sur sa parole, comme l'avoit été Mélicandus: la réputation de ces trois princes en négromancie étoit connue.

Marchabias & d'Ectriye étoient les souverains les plus généreux, & n'acceptèrent ces magnifiques présens qu'en offrant aux trois rois tout ce qui étoit en leur pouvoir.

Ils saisirent ce moment pour leur requérir un don; & le roi & la reine d'Espagne, prévoyant ce qu'on leur demanderoit, ne trouvèrent aucune raison de le refuser à trois puissans rois qui les prévenoient par d'aussi beaux présens; & ils leur accordèrent ce don: c'étoit en effet la main des trois princesses d'Espagne qu'ils demandoient.

Les deux premiers rois étoient beaux & bien faits; ils avoient paru aimables aux yeux de la cour, & même à ceux des princesses; & les deux aînées virent sans peine confirmer le don de leurs personnes. Mais la plus jeune des trois, nommée Maxime, courut éperdue & fondant

en larmes se jeter dans les bras de sa mère , lorsqu'elle vit qu'elle devenoit le partage du vilain roi bossu. Maxime appelle son frère Cléomades : Vous n'avez rien promis , mon frère , s'écria-t-elle , & vous m'avez mille fois juré de me protéger & de défendre ma liberté ; ou délivrez-moi du supplice d'épouser ce monstre , ou donnez-moi la mort.

Cléomades aimoit tendrement sa jeune sœur ; c'étoit bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie , la plus spirituelle : elle étoit espiègle & plaisante jusqu'à la malice ; du reste , pleine des talens les plus agréables , brochant comme les fées , faisant des contes à mourir de rire , & de tems en tems de jolies chansons.

Cléomades , indigné de voir sa charmante petite sœur prête à passer dans les bras du vilain Croppart , se lève , & déclare au roi son père qu'il s'est engagé par serment à défendre la liberté de sa jeune sœur. Croppart élève une voix glapissante , & fait valoir toute la force que le don octroyé doit avoir : Cléomades lui lance un regard terrible , & lui dit : » Les deux premiers » rois en méritent l'effet par les dons qu'ils ont » offerts ; mais que prétendez-vous obtenir par » le don de ce vilain cheval de bois , & par » la fable que vous avez osé nous débiter pour » en rehausser le prix ? « Le fourbe & méchant

Croppart imagine sur le champ qu'il trouve l'occasion la plus favorable pour se délivrer d'un prince qui peut seul s'opposer à ses desirs. » Seigneur, lui dit-il sans s'émouvoir, ne vous » en rapportez qu'à vous-même; faites l'épreuve » de mon cheval: je me sou mets à tout si je » vous ai trompé. . . . Oui, je la ferai tout-à- » l'heure, s'écrie le prince avec fureur. « A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin: l'homme d'or embouche sur le champ sa trompe, en tire un son aigu; mais personne n'y fait attention, on n'est occupé que de Cléomades. Il s'élance sur le cheval de bois qui reste immobile. Le prince commençoit déjà à menacer Croppart, lorsque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à son frontal; l'homme d'or fait retentir sa trompe avec plus de violence que la première fois: le roi d'Espagne y fait attention, il crie à son fils de descendre; mais il n'étoit déjà plus tems. Le prince avoit tourné la cheville fatale, & le cheval s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon, fit dans un instant disparaître Cléomades.

Le roi & la reine d'Espagne, indignés & désespérés, font saisir le roi Croppart, & le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomades. Je n'en suis plus le maître.

leur répondit-il avec ce sang-froid que les criminels conservent quelquefois dans les plus grands périls ; le prince ne m'a pas laissé le tems de lui faire connoître les ressorts qui dirigent le vol de ce cheval , ne vous en prenez qu'à sa destinée.

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuse , leur fait impression ; ils se contentent de le faire garder à vue dans un appartement du palais , où d'ailleurs il est bien traité. Ils déclarent aux deux autres rois qu'ils sont très-éloignés de révoquer leur don ; mais qu'ils doivent consentir sans peine que , dans ces momens de douleur , leurs noces & la liberté du roi Croppart soient différées jusqu'au retour du prince.

Mélicandus & Bardigans s'y soumirent sans insister. Cependant le courage de Cléomades n'étoit point ébranlé par la hauteur prodigieuse où le cheval s'éleva , ni par la rapidité avec laquelle il fendoit les airs ; il espéra , quelques momens , que la machine le rapporteroit au même lieu d'où il étoit parti ; mais voyant sans cesse au-dessous de lui de nouvelles contrées & de nouvelles mers , il s'aperçut avec douleur qu'il s'éloignoit de l'Espagne. La nuit enfin répandant ses ombres sur la terre , toute sa surface disparut à ses yeux , & il se sentoît toujours emporter avec la même rapidité ; mais ce

fut toujours sans en être effrayé, qu'il s'abandonna à sa destinée.

S'étant ressouvenu, pendant la nuit, que le cheval portoit sur ses épaules des chevilles semblables à celle qu'il avoit sur le frontal, il profita des premiers rayons du soleil pour essayer d'en faire usage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivoit la direction; & qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentissoit son vol, & descendoit vers la terre. Du moment où Cléomades connut l'usage qu'il pourroit faire de ces chevilles, il fut consolé, & conçut même de grandes espérances. Les rayons du soleil, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent appercevoir qu'il étoit au-dessus d'une grande ville; il embrasse alors les deux épaules du cheval, & se servant avec adresse des deux chevilles, il descendit doucement sur la plate forme d'une tour très-élevée, posée au milieu des jardins d'un grand palais.

On croira sans peine que, quoique l'allure du cheval fût très-douce, le prince n'avoit pu passer un jour & une nuit dans un air aussi vif & aussi froid, sans beaucoup de fatigue, & sans beaucoup d'appétit.

Cléomades saute légèrement sur la plate-forme, & y laisse son cheval: dès qu'il a décou-

vert une légère trappe qui couvre un degré, il le descend sans crainte; & bientôt il arrive dans un fallon, où il trouve une table chargée des débris d'un festin, & de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'étoit plus pressant pour lui que d'en faire usage; & bientôt des mets exquis, & les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténédos & de Chypre, eurent dissipé le trouble & la fatigue de la nuit qu'il venoit de passer dans les airs. Dès qu'il sentit ses forces réparées, il hasarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entr'ouverte donnoit dans ce fallon.

Le premier objet qui frappe sa vue, est un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparées & des brocs d'eau-de-vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où se trouvoit le géant, que l'usage qu'il avoit fait des brocs l'empêcheroit long-tems d'en pouvoir faire aucun de ses armes. Il tire donc doucement, & à tout hasard, une clef qu'il voit dans sa main; & bientôt une porte richement ornée s'étant offerte, il fait usage de la clef: il entre dans une chambre où trois lits pareils, & dont les rideaux étoient relevés, renfermoient chacun une jeune beauté dans le printems de l'âge; leurs légers vêtemens de nuit, en désordre, laissoient voir une partie de leurs charmes.

Cléomades étoit vif, il étoit jeune; mais les defirs ne lui firent point oublier les devoirs de la chevalerie, qui lui prescrivoient d'être le protecteur de l'innocence & de la beauté; il ne lui étoit pas permis de les profaner : l'amour seul eût peut-être pu l'entraîner à l'oubli de cette règle; mais, quelque charmantes que fussent ces jeunes personnes, elles l'avoient seulement ému & son cœur n'étoit point blessé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte presque ouverte, qui lui laisse entrevoir une chambre encore plus brillante que celle qu'il est prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une sorte de crainte; il marche avec plus de timidité : bientôt un lit, dont les rideaux étoient relevés en festons par des guirlandes de fleurs, attire & fixe ses regards. Pſyché ne parut jamais si belle à l'Amour, que la jeune personne qui reposoit dans ce lit le parut aux yeux du prince. Il crut voir Hébé, n'ayant presque d'autre voile que les beaux cheveux blonds dont les tresses & les boucles couvroient ses épaules & son sein. Un saisissement délicieux, mêlé de respect & de crainte, le rend immobile; toute son ame paroît avoir passé dans ses yeux; son état présent lui semble si doux, son bonheur si vif, qu'il n'imagine pas dans cet instant qu'il puisse

augmenter. Un mouvement que la jeune personne fait en dormant, lui dérobe une partie des charmes qui l'embrâsent; il s'approche un peu plus près, & ce même mouvement lui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir que cette passion prend sur une ame, & les sentimens qu'elle inspire; mais la crainte d'offenser celle qui devient la maîtresse de son cœur, ne lui permet rien de tout ce qui auroit pu la blesser, si ses yeux eussent été ouverts. Le prince d'Espagne fût peut-être toujours resté dans cette contemplation délicieuse, s'il n'eût apperçu une abeille voltiger (sur ce qu'elle prenoit, sans doute, pour un bouton de rose) & prête à piquer un sein charmant. Cléomades, s'abusant lui-même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime; il vole à son secours; mais, n'osant y porter la main, sa bouche seule s'oppose à l'atteinte de l'abeille: il reçoit sur la joue la piqure de son aiguillon. La jeune personne se réveille en jettant un cri; & voyant un jeune homme qui lui étoit inconnu: » Téméraire, » s'écria-t-elle, quelle audace, quel pouvoir » vous conduit en ces lieux? Êtes-vous le roi » Liopatris que le roi mon père me destine » pour époux? Ah! si vous ne l'êtes pas, rien

» ne peut vous dérober à la mort. . . . « In-
 terdit, troublé, & n'écoutant que son amour & la
 crainte d'irriter ce qu'il aime : » Oui, princesse,
 » je le suis, lui répond Cléomades; par mon
 » adresse, & sous le voile du mystère, j'ai pé-
 » nétré jusqu'en ces lieux; j'ai voulu voir cette
 » beauté céleste qui m'est destinée, & tomber à
 » ses pieds avant de lui offrir ma main : peut-
 » être même le respect m'eût-il fait retirer en
 » silence, si cette abeille cruelle ne vous eût
 » menacée; & je ne pouvois parer le coup
 » qu'elle étoit prête à vous porter, qu'en le
 » recevant moi-même. « Il lui tenoit ce discours
 les yeux pleins de larmes, & commençoit à
 voir moins de colère dans ceux de la princesse;
 il ose prendre sa belle main, il la porte sur sa
 joue brûlante; la princesse est émue & touchée
 lorsqu'elle sent & la chaleur & l'enflure que l'ai-
 guillon excite. Elle laisse baiser sa main : » Sei-
 » gneur, dit-elle, je vous pardonne à peine
 » cette démarche indiscrete; mais, comme elle
 » ne peut porter atteinte à mon honneur, je
 » consens à rester encore quelque tems avec
 » vous; passez dans ce jardin, & laissez-moi le
 » tems d'appeler mes filles d'honneur, & de
 » paroître dans un état plus décent. «

On suit sans résistance les ordres de ce qu'on
 aime. Le prince obéit. Lyriades, Gayète &

Florette, que Cléomades avoit d'abord trouvées dans leurs lits, se levèrent promptement à la voix de la princesse : elle leur conte son aventure en rougissant ; elle sourit ensuite, & finit par leur avouer que l'époux qui lui est destiné lui paroît charmant.

Toutes les trois s'empresrent à habiller leur maîtresse ; elles mêmes se mettent en état de suivre la princesse, qui sent déjà quelque impatience de joindre celui qu'elle croyoit être Liopatris.

Cléomades est ébloui en la revoyant ; ils s'asseyent sous un berceau ; & les filles d'honneur de la princesse ne la quittant point, il s'y prend assez adroitement pour apprendre que leur maîtresse se nomme Claremonde, & qu'elle est fille unique de Cornuant, roi de Touscan, qui l'a promise au roi d'Astracan, nommé Liopatris.

Le prince se reproche en secret sa supercherie ; mais, emporté par l'amour, il ne néglige aucuns moyens de lui plaire & de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer, & de la rendre souveraine de son royaume & de sa vie ! Avec quelle violence sur-tout ne lui parla-t-il pas de l'impatience où il étoit de voir luire le jour heureux qui devoit les unir ! Si l'amour rend éloquent, il rend également persuasif. Claremonde bientôt commence

à ne plus craindre de laisser paroître un penchant qui l'entraîne , & qu'elle croit légitimé : elle lui répond avec modestie ; mais ses regards donnent à ce qu'elle dit à Cléomades , toute l'expression de la tendresse. Lyriades , Florette & Gayète se lèvent pour cueillir des fleurs ; Cléomades saisit cet instant pour se jeter aux genoux de Claremonde ; il y renouvelle le serment de l'adorer toujours , & reçoit celui qu'elle fait à son tour de lui être à jamais fidelle ; mais tout-à-coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas , & le roi Cornuant s'avance, suivi de sa cour & d'une troupe armée.

Le géant s'étoit enfin réveillé ; son premier soin avoit été de voir si tout étoit en bon ordre dans l'appartement de la princesse , dont la garde lui étoit commise. Ne la trouvant point dans son appartement , & entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin , il avoit vu , par une fenêtre , un jeune Chevalier aux pieds de la princesse , & avoit couru promptement en avertir le roi son père.

Cornuant s'avance avec fureur , fait entourer Cléomades & sa fille , à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger se trouve à ses genoux ? » Il ne peut s'y trouver , lui répond-elle , que de votre aveu ; & ce ne peut être un autre que le roi que vous m'avez destiné. «

» Traître , s'écria Cornuant , en s'adressant à
» Cléomades , quelle fureur a pu te porter à
» violer cet asyle sacré , à pénétrer jusqu'auprès
» de ma fille , & à te dire Liopatris ? — Sei-
» gneur , lui répond respectueusement Cléo-
» mades , plaignez un jeune & malheureux
» Chevalier persécuté par la vengeance des
» Fées. Né d'un souverain d'Europe qui leur
» avoit déplu , elles me condamnèrent , au mo-
» ment de ma naissance , à me voir exposé tous
» les ans , pendant trois jours , aux plus affreux
» périls ; & l'instant où ces périls porteront la
» crainte en mon ame , doit être celui de ma
» mort. «

» Depuis que j'ai été armé Chevalier , tous
» les ans elles me font enlever , pendant trois
» jours , par un cheval de bois qui fend les
» airs , me fait parcourir toute la terre , & ne
» me rapporte dans les états de mon père ,
» qu'après m'avoir fait trouver des dangers
» affreux , auxquels , jusqu'ici , je n'ai point
» succombé. Daignez , Seigneur , envoyer sur
» la plate forme de cette tour ; on y trouvera
» le cheval qui s'y est abattu de lui-même.
» Accablé de fatigue & de besoin , je suis des-
» cendu pour chercher quelques secours ; &
» parvenu jusqu'à l'appartement de la princesse ,
» je l'ai entendue s'écrier : Téméraire , si tu n'es

» pas le prince Liopatris , je vais appeler & te
 » faire trancher la tête. J'avoue , Seigneur , que
 » dans le premier moment , le desir si naturel
 » de conserver ma vie m'a fait recourir à une
 » feinte que moi-même je condamne ; & je me
 » soumets , ajouta-t-il , en prenant un air plus
 » ferme , à tout ce que vous ordonnerez de mon
 » fort. «

Cornuant étonné de ce récit , auquel il ajoute peu de foi , envoie sur la plate forme , d'où ses émissaires lui apportent , avec beaucoup de peine , un grand cheval de bois , massif & mal sagotté , qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce tems , la jeune Claremonde étoit cruellement agitée par l'espérance & par la crainte : cet inconnu , si tendre , si beau , si séduisant , avoit fait la plus vive impression sur son cœur , qui déjà le préféroit à Liopatris.

Cornuant assemble son conseil , dont l'avis cruel est que l'inconnu mérite la mort , pour avoir osé tromper Claremonde , en prenant le nom de Liopatris : & le roi Cornuant faisant entourer Cléomades , lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. » Je m'y attendois , répond le prince avec fermeté ; mais , divine » princesse , (s'écria-t-il) pardonnez-moi de » n'avoir pu résister à vos charmes , & d'avoir

» eu recours à cette feinte , que je ne peux
» me pardonner : j'eusse été trop tôt privé de
» voir tant d'attraits ; & la mort m'est douce ,
» puisque je les vois encore , & que le plus
» passionné des amans va perdre la vie à vos
» yeux. «

Claremonde pleure , soupire , n'ose parler ,
& s'enveloppe la tête de son voile : déjà les fa-
tellites s'avancent pour exécuter l'arrêt :

» Roi Cornuant , reprend Cléomades , avec plus
» de fermeté que jamais , je suis Chevalier , &
» mon sang est illustre ; fais-moi mourir selon
» l'usage de mon pays , où tout Chevalier que
» l'on condamne à mort , ne la reçoit que monté
» sur son cheval de bataille : cet instrument de
» la vengeance des Fées me paroît suffisant pour
» sauver mon honneur , celui de la Chevalerie
» de mon pays , & de ceux dont j'ai reçu le
» jour. «

Cornuant , qui voyoit périr avec peine un si
beau Chevalier , plus malheureux peut-être que
coupable , accorde aisément une pareille de-
mande : on fait monter sur le cheval de bois
Cléomades , auquel on accorde aussi l'instant qu'il
demande pour charger quelqu'un d'instruire sa
famille de son malheureux sort. Le prince ne
perd pas un moment pour porter la main à la
cheville du frontal ; & le cheval s'élance en l'air
avec

avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, & qu'il laisse à peine le tems au prince même de crier : *Divine princesse, je vous serai à jamais fidèle.*

On peut imaginer sans peine quel fut l'étonnement du roi Cornuant & de sa cour ; il redoubla lorsque l'on vit Cléomades planer quelque tems dans les airs : ce prince ne pouvoit se résoudre à perdre la belle Claremonde de vue ; & ce ne fut que lorsqu'il la vit rentrer dans la tour avec le roi son père, qu'il dirigea son vol vers l'Espagne. Cléomades, connoissant alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de son cheval, arrive près de Séville, trente-six heures après son départ. Il descend dans un petit château de plaisance ; il y dépose sa monture, & court entre les bras de son père & d'Éctrive, auxquels il rend la vie par sa présence.

Son arrivée fut suivie du mariage de ses deux premières sœurs avec les rois Mélicandus & Bardigans, & de la liberté du roi Croppart ; mais Cléomades l'ayant appelé vainement au combat, & s'étant déclaré défenseur de la jeune Maxime, & l'homme d'or se mettant à sonner de sa trompe, dès que ce vilain bossu vouloit ouvrir la bouche, on lui signifia un refus absolu, & l'ordre de se retirer de la cour de Marchabias.

Le roi Croppart se trouva très-embarrassé ;

plus d'une année devoit se passer avant qu'il pût retourner dans ses états , où plusieurs trahisons & félonies l'avoient déshonoré aux yeux de ses sujets.

L'auteur dit (& nous ne connoissons pas assez l'ancienne histoire de Hongrie , pour savoir si c'est avec quelque fondement) que lorsqu'un roi de ce pays-là s'étoit rendu coupable de quelque félonie , il étoit obligé de s'en bannir pour sept ans ; que s'il osoit y rentrer avant ce terme , tout Hongrois pouvoit le tuer ; & que les Magnats étoient obligés par serment à le combattre , s'il y revenoit à main armée.

Croppart , dans la position où il se trouvoit , prit le parti de sortir de la cour ; mais il se déguisa en médecin Indien , pour ne se pas éloigner de Séville ; & , se tenant dans un village voisin , il se mit à cueillir des simples , à débiter des drogues , & fut attentif à savoir tout ce qui se passeroit de nouveau dans la ville de Séville.

Il ne fut pas long-tems sans apprendre que Cléomades étoit reparti. Ce prince , entraîné par son amour , ne put s'empêcher de le confier à la reine sa mère ; & sentant bien qu'elle ne pourroit le retenir , elle consentit à le laisser retourner près de Claremonde , & l'exhorta seulement à se conduire avec prudence.

Cléomades dirigea donc son vol vers le

royaume de Touſcan, de manière à n'arriver que de nuit près de ſa chère Claremonde. Au lieu de deſcendre ſur la plate-forme de la tour, il abattit ſon cheval dans un petit jardin qui n'avoit d'autre entrée que l'appartement de la princesſe, & il le cacha ſous un berceau.

Quel trouble mêlé d'eſpérance, de crainte & d'amour ne ſent-il pas en s'approchant de la porte qui donnoit dans ce jardin? Cette porte ne ſe trouve point fermée; il achève de l'ouvrir ſans bruit; il entre, il héſite, il frémit; & l'amour l'entraîne près du lit de ſa princesſe: il s'approche, il entend ſa reſpiration, dont il imagine déjà ſentir la douce chaleur paſſer juſques dans ſon ame; il lève doucement les rideaux; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ſes charmes: il n'oſe la réveiller, il craint l'effet d'une première ſurpriſe: il cherche un moyen d'arrêter ſes premiers cris, il le trouve; & la jeune Claremonde ne peut, en s'éveillant, qu'ouvrir les yeux & reconnoître ſon amant: ce n'eſt même qu'après s'être aſſurée que ce n'eſt point un ſonge, qu'elle lève languiſſamment ſes bras pour le repouſſer doucement. Que fais-tu, jeune téméraire, lui dit-elle d'un ton bas, & qui n'annonçoit point de colère? Oſes-tu braver une mort certaine, que déjà je frémis de te voir donner à mes yeux? Que prétends-tu, puis-

tu n'es pas le roi Liopatris ? Vous adorer toute ma vie , lui répondit-il , & vous faire un sort digne de vous : je suis Cléomades , fils du roi d'Espagne ; les Auteurs de mes jours sont instruits de mon aventure & de mon amour ; ils vous attendent dans leurs bras , pour vous élever sur un des plus beaux trônes de l'univers. Quoi ! vous êtes , s'écria Claremonde , vous êtes ce Cléomades que la renommée nous a déjà peint comme le plus brave & le plus parfait des jeunes Chevaliers ? Le prince , pour toute réponse , lui présente un bracelet d'un prix inestimable. C'est la reine ma mère qui vous l'envoie , dit-il alors ; voyez les deux portraits qu'il renferme. Claremonde ouvre un ovale de diamans ; elle voit , d'un côté , une belle personne revêtue d'habits royaux , avec cette inscription : *D'Étrive , reine d'Espagne , heureuse mère de Cléomades* : l'autre portrait lui fait voir une seconde fois l'objet si cher à son cœur ; elle lit : *Cléomades , heureux fils d'Étrive , veut vivre & mourir pour Claremonde*.

La princesse ne put résister plus long-tems à tant d'amour. Oui , j'accepte ce don , lui dit-elle tendrement ; puisse-t-il faire à jamais notre bonheur ! A ces mots elle baise le portrait d'Étrive , ferme le bracelet , & l'attache à son bras. Cléomades , plein de joie & d'amour , baise aussi avec

transport le beau bras que ce bracelet vient de parer.

Nos jeunes amans s'arrachent avec peine à ces caresses innocentes , pour ne pas perdre des momens si précieux. Claremonde apprend à Cléomades que Liopatris doit arriver le même jour , suivi de tous les Chevaliers de sa cour , & que rien ne peut empêcher le roi son père de tenir la parole qu'il a lui donnée. Cléomades l'instruit des moyens qu'il a de la soustraire à ce fatal mariage : on se laisse aisément persuader par ce qu'on aime. Claremonde consent enfin à se laisser conduire en Espagne , & à se laisser enlever sur le cheval enchanté. Elle appelle Florette , Gayette & Lyriade : le jour commençoit à paroître ; elles sont bien surprises de voir à ses genoux le jeune homme qui a déjà pensé périr pour elle ; mais elles le sont bien davantage , lorsqu'elles apprennent que c'est le brave & renommé Cléomades , prince des Espagnes. Elles ne font point à Claremonde de représentations inutiles ; elles la parent de ses plus beaux habits : l'une rassemble un écrin de pierreries , l'autre quelques provisions pour son voyage ; Lyriade cependant les arrête jusqu'à ce que le soleil commence à s'élever sur l'horizon ; & , craignant d'être soupçonnée avec ses compagnes d'avoir eu

part à l'enlèvement de Claremonde, elle prie Cléomades de se faire voir enlevant la princesse, au roi Cornuant, qui vient tous les matins dans les jardins voisins de celui de Claremonde. Cléomades y consent. Il arrange doucement sa chère Claremonde sur la croupe du cheval; il se met en selle; elle pense d'elle-même qu'elle doit l'embrasser étroitement; & cette façon de voyager leur paroît bien douce: le cheval s'élève, & Lyriade, Gayette & Florette vont secrètement dans leur lit, après avoir reçu la promesse que le prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère princesse.

A peine Cléomades se fut-il élevé au-dessus des tours du palais, qu'il aperçut le roi de Toufcan au milieu de sa cour. Sire, lui dit-il, je suis Cléomades, fils unique du roi d'Espagne: ne soyez point en peine de la princesse; la reine ma mère l'attend; mon père la couronnera le jour qu'elle daignera recevoir ma main. Si le prince Liopatris, qui ne connoît point encore tous ses charmes, veut recevoir ma sœur pour épouse, je la lui offre; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre Chevaliers. A ces mots, il salue, d'une inclination de tête, le roi de Toufcan, dont sa fille, en larmes, lui tend un moment un bras;

mais dans l'instant, la rapidité du vol du cheval la porte à serrer Cléomades plus fortement & plus tendrement que jamais.

La distance qui séparoit les royaumes d'Espagne & de Toufcan, ne permit au prince que d'arriver le lendemain matin près de Séville; & la princesse, très-fatiguée, pria le prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paroître aux yeux de la cour.

Le prince descend dans le jardin du petit château de plaisance qu'il avoit hors des murs de Séville, & fut charmé d'aller annoncer son arrivée, pour engager le roi & la reine d'Espagne à venir au-devant de Claremonde, & à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la princesse; il vole à Séville, & enchante Marchabias & d'Étrive par son retour & par son succès. Ils font atteler les chars les plus brillans; en moins de deux heures tout est préparé pour l'entrée de Claremonde, & l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de tems cependant parut bien long à Claremonde. Après avoir un peu réparé ses forces avec les provisions dont le cheval étoit chargé, elle se mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, & à cueillir des fleurs; elle en amasse un grand nombre, elle s'asseoit, elle s'amuse à s'en faire un petit chapeau: elle

chantoit , en le formant, la chanson suivante en triolets.

Ah ! trop demeure mon ami (1) :

Ah ! que bientôt je le revoye.

Qu'il est tendre , qu'il est joli !

Mais trop demeure mon ami.

En lui tout bien est réuni :

Eh ! pourquoi donc ne l'aimeroye ?

Ah ! trop demeure mon ami :

Ah ! que bientôt je le revoye.

Ores qu'Amour est avec moi ,

Pas ne me puis croire seulette ;

De lui trop bien louer me doi ,

Ores qu'Amour est avec moi.

A ce Dieu plais , puisqu'avec soi

Il m'a prise toute jeunette ;

Ores qu'Amour est avec moi ,

Pas ne me dois croire seulette.

Tandis que Claremonde charmoit l'ennui de son attente par cette chanson, le vilain roi bossu Croppart étoit à l'extrémité du jardin , qui cueilloit simples , comme physicien qu'il se mon-

(1) Nous devons prévenir nos lecteurs que nous n'avons presque rien changé à l'original de ces deux couplets.

troit, pour se céler. Il approche doucement ; il regarde entre les palissades ; & le premier objet qu'il apperçoit, c'est son cheval de bois ; le second, c'est la charmante Claremonde, qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il observe plus attentivement que jamais ; & dans ce moment Claremonde, cédant à son impatience, se met à pleurer amèrement, & à s'écrier : » Ah !
 » Cléomades, mon cher Cléomades, où êtes-
 » vous ? . . . Ah ! cruel, m'auriez-vous trompée
 » lorsque vous m'avez dit que vous alliez cher-
 » cher ceux qui viendroient promptement me
 » recevoir avec honneur ? Ah ! cher Cléomades,
 » accours, crioit-elle, en redoublant ses plain-
 » tes. «

Le bossu Croppart avoit cette espèce d'esprit qui sert aux scélérats : il prend sur le champ son parti. » Belle & noble Damoiselle, ne
 » pleurez plus, s'écria-t-il en l'abordant ; Cléo-
 » mades, excédé de fatigue en arrivant au pa-
 » lais, s'est trouvé mal : vole, m'a-t-il dit,
 » comme à son conseiller & à son confident
 » intime, vole auprès de celle que j'aime ;
 » fers-toi de mon cheval enchanté, pour la
 » conduire plus promptement à mon secours.

» A ces mots, (ajoute le perfide bossu) le
 » prince m'a enseigné les moyens faciles de le

» diriger ; montez-y donc avec moi , & je vais
» vous conduire où ce prince vous attend. «

Claremonde n'hésite pas à le croire ; elle saute légèrement sur la croupe du cheval : son ancien maître se guinde sur la selle ; ses longs bras de bossu s'étendent ; il tourne la cheville , & Claremonde est enlevée & livrée à la vengeance & à l'amour de son infâme ravisseur. Elle se fût sûrement précipitée , si elle eût pu prévoir le danger qui la menaçoit.

La rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élança , l'éblouit dans les premiers momens ; mais , au bout d'un quart-d'heure , ne se trouvant à la vue d'aucune ville , & n'apercevant au - dessous d'elle que de grandes forêts , des chaînes de montagnes & des lacs , elle reconnut toute l'étendue de son malheur. Il n'étoit plus tems ; & Croppart , sans être touché des reproches dont elle l'accabloit , avoit saisi ses belles mains avec force , & faisoit voler son coursier vers les déserts de l'Afrique , n'osant encore diriger son vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avoient déjà disparu sous leurs yeux ; l'Adriatique étoit traversée : ils planoient dans les airs sur l'Italie , lorsque la princesse , accablée par la douleur , jeta le cri le plus attendrissant & le plus douloureux ; &

le froid que Croppart sentit couler dans ses mains, lui fit juger qu'elle étoit évanouie.

La peur de la perdre, & l'assurance qu'il a que personne ne peut plus l'arracher de ses mains, le détermine à s'abattre & à s'arrêter dans un pré qu'arrosait une fontaine : il la descend doucement à terre ; il lui fait respirer des gouttes spiritueuses qui la rappellent à la vie. Lorsqu'elle a repris ses esprits, il lui avoue qu'épris de ses charmes, il s'est cru tout permis pour l'enlever ; mais que ce n'est que pour l'élever au rang de reine, & la placer sur le trône de Hongrie.

Claremonde joignoit beaucoup d'esprit à tous ses charmes, & se crut bien permis de dissimuler avec un traître : Ah ! Sire, dit-elle, à quoi pensez-vous ? Voudriez-vous faire une reine d'une pauvre paysanne qu'un jeune fils de roi, qui se dit être Cléomades, n'acheta de ses parens *que pour en faire à sa volonté* ? — N'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire, excite son âme corrompue, & le rend moins respectueux qu'il ne l'avoit été dans les premiers momens.

Le vilain bossu la requiert d'amour d'une façon moins tendre qu'effrayante : déjà la princesse, très-embarrassée à se défendre des longs bras &

des doigts crochus de son ravisseur, voit que la plus sûre ressource est de feindre encore : Arrêtez , lui dit-elle , ou je vais expirer à vos yeux : oui , je consens à m'unir avec vous , pourvu que vous attendiez le moment de descendre en quelque ville écartée , où je pourrai recevoir votre foi , & vous entendre me la jurer au pied des autels.

Croppart , séduit par cette feinte , & (tout détestable qu'étoit son cœur) assez épris pour craindre de se faire haïr , lui accorde une si juste demande. Échauffé par l'ardeur du soleil d'Italie , & par les vains efforts qu'il avoit faits , il court plonger ses bras dans la fontaine , il y étanche sa soif & l'ardeur qui le brûle ; mais cette eau , d'un froid extrême , glace ses sens , & le fait tomber presque sans connoissance. Claremonde , de son côté , s'asseoit à quelques pas ; & , succombant à la lassitude , elle s'endort. Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne les trouvèrent l'un & l'autre. Ils poursuivoient un de leurs faucons qui s'étoit échappé , & qu'ils avoient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils sont surpris de trouver en cette prairie solitaire un vilain petit bossu , qui , en haletant , semble déjà combattre contre une mort prochaine , & une beauté incomparable. L'un d'eux part & vole au palais en

avertir Mendulus, qui régnoit alors dans Salerne.

Ce roi, très-voluptueux, assez bon-homme pour être aimé de ses sujets, mais trop médiocre en tout pour s'en faire craindre & respecter, ne pensoit qu'à passer des jours heureux & variés par les plaisirs qu'il faisoit naître ou qui lui étoient offerts. Il monte à cheval; il vole à la prairie, & trouve Claremonde & Croppart dans le même état où le fauconnier les avoit laissés.

La beauté divine de Claremonde le surprend, l'enchanté; &, pour la première fois de sa vie peut-être, il sent que ses desirs sont unis aux sentimens & au respect que la beauté modeste & malheureuse est faite pour inspirer.

Il interroge d'abord le bossu: ce traître lui répond qu'il est homme libre; que le hasard l'a fait trouver mal sur le bord de cette fontaine, & que la jeune personne qu'il voit, *est sa femme épousée*. Il se tourne ensuite vers Claremonde, & la requiert à dire si réellement elle tient à baron le bossu, (s'il est véritablement son mari & son maître.) Claremonde commence par le nier, & supplie le roi de Salerne de la mettre à couvert de ses poursuites. Mendulus fait enlever sur des chariots la jeune personne & le bossu; le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'usage, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle

Claremonde ; le cheval fut mis au garde-meuble. On s'assura du bossu que Mendulus voyoit bien qu'il avoit surpris en mensonge ; & le malheureux & triste Croppart , étouffé par la violence de sa pleurésie , expira dans la nuit suivante.

Mendulus fut très-empressé , le lendemain , à se rendre chez Claremonde : il venoit , disoit-il , lui rendre un hommage plus digne d'elle , & lui offrir sa couronne & sa main : *A sotté me tenez-vous* , lui dit-elle , *quand par cette gaberie pensez m'allécher & tromper ? Point ne naquis de mesgnie (famille) louable & connue ; me fut racompté en mon bas âge qu'œuvrée je fus par moines & nonains en pèlerinage ; iceux qui me recueillirent me donnèrent à nom Treuvée ; & quand je fus devenue à point & grandelette , à femme ils me donnèrent à un vavasseur , auquel me ravit le bossu qui grand clerc étoit , disoit-il , physicien & mire. Il me conduisit par pays , & gagnoit assez largement les testons , de lieux en lieux , par philtres médicaux , & tours dont il ebaissoit les curieux , monté sur son cheval de bois , tant qu'il m'avoit toujours bien vêtue , bien nourrie , hors la veille que , sans raison , m'avoit battue & voulu affoler.*

Un tel aveu avoit bien de quoi rebuter & dégoûter Mendulus d'une pareille alliance ; mais , nous l'avons déjà dit , il étoit peu délicat sur

les moyens de satisfaire ses desirs ; & d'ailleurs il étoit bon-homme. Il assemble, pour la forme, un conseil, composé de flatteurs, dont la plupart étoient compagnons de ses plaisirs ; il obtient leur aveu pour épouser la belle *Trouvée* ; il revient le lui annoncer, & Claremonde ne trouve d'autre ressource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre, que la joie lui fait tourner la tête. Elle fait les plus grandes folies, des grimaces affreuses, & finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'oblige à travailler à sa guérison ; &, en attendant, à la mettre sous la garde de dix femmes, les plus fortes & les plus sensées qu'on pût trouver : cette seconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce tems, la cour d'Espagne étoit plongée dans une douleur bien amère. Le roi, la reine & Cléomades s'étoient rendus vainement au petit château du prince, & n'y avoient point trouvé la belle Claremonde. Quelques recherches que le prince fît, il ne put retrouver qu'un de ses gants ; celle du cheval enchanté fut aussi très-inutile : son père & sa mère le ramenèrent au palais, dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Quelques jours après, des ambassadeurs du roi de Toufcan arrivent ; & la cour de Séville

est accablée d'une nouvelle douleur, en étant forcée de leur dire que leur princesse, enlevée à son amant, est peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'ambassade étoit un homme sage & très-savant : attendri sur le sort de Cléomades, il fut le premier à le consoler ; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir s'abandonner au désespoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une princesse si digne d'être regrettée.

Ce reproche ranime les forces & le courage de Cléomades ; & dès qu'il peut supporter le poids de ses armes, il s'en couvre, monte un fier & vigoureux destrier, franchit les montagnes, & s'approche du royaume de Toufcan, espérant que quelque heureux hasard y portera des nouvelles de sa princesse. Il reconnoît bientôt les montagnes escarpées dont ce royaume est entouré ; il les traverse au milieu de mille précipices ; & la nuit étoit déjà très-obscur, lorsqu'il se trouva près d'un château isolé, où la fatigue le força de s'arrêter. Le pont-levis étoit levé, il appelle ; un homme paroît aux crénaux, & lui dit que la coutume du château est qu'aucun Chevalier n'y peut entrer sans y laisser ses armes & son cheval, à moins qu'il ne se soumette à combattre seul le lendemain contre deux redoutables Chevaliers. Une telle coutume,

coutume , répond Cléomades , est contraire à la courtoisie. Elle fut établie , lui réplique t-on , depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château , viola les droits de l'hospitalité , en assassinant , la nuit , le maître qui le possédoit. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans son sang ; il leur fit jurer , en expirant , de maintenir cette coutume , qu'il établit , & qui vous est imposée.

On croira sans peine que cette coutume ne fit pas rebrousser chemin à Cléomades : il insiste pour entrer ; le pont s'abaisse ; il est bien reçu , fait bonne chère , se repose tranquillement ; & le lendemain matin , celui qui s'étoit empressé pour le bien recevoir , lui dit que le moment est arrivé , ou de laisser ses armes , ou de combattre. Cléomades ne daigne plus lui répondre ; il se couvre de ses armes , prend une forte lance , & , trouvant son cheval tout prêt , il s'élance dessus & suit celui qui le conduit sur une esplanade où la lice étoit préparée , & où deux Chevaliers vigoureux l'attendoient.

Cléomades les défie le premier : ils courent sur lui ; tous deux brisent leurs lances contre son écu , sans l'ébranler ; & celui qui reçoit l'atteinte de la sienne , est jetté au loin sur la poussière avec une épaule démise , & hors d'état de se relever. L'autre charge Cléomades à coups

d'épée, & le combat est long & douteux ; enfin, le prince d'Espagne le saisit & le désarme. Sur le champ ce Chevalier ôte son casque de lui même, & Cléomades reconnoît en lui l'un des plus braves Chevaliers qu'il eût trouvé dans ses voyages : il se fait connoître à son tour, ils s'embrassent, & volent au secours du Chevalier blessé. Son compagnon lui fait connoître le prince Cléomades : » Seigneur, lui dit le blessé, » c'étoit malgré moi que je soutenois la coutume injuste que vous venez de détruire ; & » je regretterois peu d'être blessé par un bras » accoutumé à vaincre, si je n'avois la douleur » de me trouver inutile à la défense d'une jeune » & noble demoiselle, accusée à tort de trahison. «

On entre dans le château ; on rapporte le Chevalier blessé, & son compagnon & lui racontent à Cléomades que Liopatris étant arrivé à Touscan le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, trois Chevaliers de sa suite ont injustement accusé de trahison Florette, Gayete & Lyriade, comme complices de cet enlèvement. Tous les deux confient à Cléomades qu'ils sont amoureux de Florette & de Lyriade, & que leurs parens, d'accord, étoient prêts à les unir, lorsqu'on les a faussement accusées ; & le blessé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente &

belle Lyriade. » Eh ! qui doit être plus obligé
 » que moi, s'écria Cléomades, à leur conserver
 » la vie ? Soyez tranquille, Seigneur ; je pars
 » avec votre brave compagnon, & j'espère
 » rendre bientôt l'aimable Lyriade à votre
 » amour. «

Cléomades ne voulant point se faire connoître à la cour de Touscan, choisit, dans l'arsenal du château, les armes les plus simples : il part avec son compagnon, qui déjà ne doute plus de sauver les jours de Florette & de Lyriade ; mais il s'attendrit sur le sort de Gayete, qui reste sans défenseur : » Nous lui en servirons, répondit
 » vivement Cléomades ; & je répandrais plutôt
 » tout mon sang, que de laisser périr aucune de
 » ces trois demoiselles. « Ils arrivent dans les fauxbourgs de la ville où résidoit Cornuant. Le Chevalier du château se rend seul à la cour ; il y déclare que deux Chevaliers se présentent pour combattre les trois de Liopatris, & pour défendre les trois filles d'honneur de Claremonde, de l'accusation portée contr'elles. Le combat est ordonné ; les adversaires sont placés aux deux extrémités de la lice ; ils y renouvellent les protestations & les sermens ordinaires ; & dès que le juge du camp a crié, *laissez aller les bons combattans*, ils s'élancent les uns contre les autres ; le plus apparent des trois Chevaliers de Liopatris

court seul contre Cléomades dont la lance brise son écu & son haubert, & lui percé le cœur. Les deux autres courent ensemble contre son compagnon, & lui font vider les arçons; mais bientôt Cléomades vole à son secours, le sauve d'une nouvelle atteinte, & lui donne le tems de remonter à cheval. Cléomades est bientôt vainqueur, & chargé des deux épées des Chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *si demande qu'à brief tems les trois nobles pucelles lui soient délivrées saines & déchargées de leur accusation.* La loi des combats l'ordonnoit; elle est exécutée. Les parens des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois; &, sous la conduite de Cléomades, ils reprennent tous ensemble le chemin du château, d'où Cléomades & son compagnon étoient partis.

A peine sont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, suivie de ses deux compagnes, vole au secours du chevalier blessé; la présence de ce qu'il aime, lui rend la vie; & tout ce qui se trouve présent, célèbre & la haute valeur & la générosité de Cléomades.

Pendant ce tems, le prince se défarmoît : rien ne peut exprimer la surprise & les transports de joie de Gayète, de Florette & de Lyriade, lorsqu'elles le reconnoissent. Elles l'entourent; elles veulent baiser ses mains victorieuses; mais

bientôt les larmes que lui fait répandre le souvenir de Claremonde, en les revoyant, fait aussi couler celles de ses trois jeunes amies. Ils se consultent, & cherchent ensemble les moyens de réussir à la trouver. Un vieux chevalier, que son grand âge empêche de porter les armes, leur dit qu'il connoît à Salerne *un sage Astronome qui claires voit les choses les plus couverte ment celées.* Un foible rayon suffit pour déterminer un amant. Cléomades ne balance pas à partir dès le lendemain matin; il embrasse les trois jeunes amies; il leur fait promettre de venir le trouver en Espagne, avec les époux qui leur sont destinés, s'il retrouve sa belle Claremonde, & s'il peut l'y faire régner avec lui.

L'aube du jour paroissoit à peine, que Cléomades, sans permettre à personne de le suivre, s'arme & part: il franchit de nouveau les montagnes, & arrive, en peu de jours, dans les faubourgs de Salerne. Il s'informe à l'hôte chez lequel il descend, du sage dont il espère tirer quelques lumières. » Ah! seigneur, lui » répond-il, depuis un an nous l'avons perdu, » & jamais on ne l'a tant regretté; car il eût » été d'un grand secours pour calmer la douleur » de notre souverain, & pour rendre la raison à » la plus belle fille qui respire, & dont ce prince

» est assez amoureux pour vouloir l'épouser ,
» malgré sa basse origine. «

Cléomades , pénétré de douleur de la mort du sage dont les connoissances étoient sa dernière ressource , tombe dans une triste & profonde rêverie. Son hôte essaie de l'en tirer , en lui contant l'histoire du vilain bossu , & par quelle aventure le roi Mendulus a trouvé cette jeune personne si charmante. Il poursuit & lui raconte comment la joie lui a tourné la tête , lorsque le roi lui a déclaré qu'il alloit l'épouser. Dieu , quel trouble , quels transports s'élevèrent dans l'ame de Cléomades à ce récit ! Il questionne son hôte , & ne lui laisse pas oublier la plus petite circonstance ; l'hôte finit par celle qu'il croyoit la moins intéressante , & parle enfin du cheval de bois , qui par hazard fut trouvé près du vilain Bossu expirant. A ces mots , Cléomades lui saute au cou. 'Ah ! mon ami , lui dit-il , votre fortune est faite , & la mienne aussi ; j'ai des secrets infailibles pour guérir de la folie la plus complete : conduisez-moi promptement à votre souverain ; mais , comme mes armes pourroient lui causer quelque ombrage , trouvez-moi la robe & le bonnet d'un Médecin ; ajustez une fausse barbe sur mon visage , & soyez sûr de la réussite , & d'une fortune que je jure de partager avec vous.

L'hôte, enchanté d'une pareille promesse, lui fournit promptement le déguisement nécessaire : il v le à la cour ; il annonce au roi qu'il est arrivé chez lui, la veille, un médecin célèbre qui répond, sur sa tête, de guérir sa maîtresse.....
 » Vole, & me l'amène, s'écria Mendulus.

Cléomades, muni du gant de Claremonde, qu'il avoit rempli de quelques fleurs & plantes communes, prend une longue baguette noire & de grandes lunettes ; il est présenté à Mendulus. Ce prince le conduit lui-même à l'appartement de Claremonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie & de fureur. La barbe, l'habit & la physionomie changée de Cléomades, ne permirent pas d'abord de le reconnoître à la belle Claremonde qui n'avoit jetté qu'un coup-d'œil sur lui, & qui, plus occupée que jamais de paroître folle, faisoit alors des cris affreux, & rendoit ses yeux hagards, autant que leur douceur & leur beauté pouvoient le permettre.
 » Sire, dit Cléomades, ne vous étonnez de rien, je vais bientôt la calmer. « Il s'approche d'elle, porte son gant sous ses yeux comme pour le lui faire sentir. Surprise en voyant son gant, elle fixe Cléomades, le reconnoît ; aussitôt elle se calme ; elle prend sa main comme pour s'appuyer, & se remettre de ce dernier vertige. Elle

la lui serre tendrement.... Non jamais la feinte n'a caché tant d'amour & tant de plaisir....

» Physicien, lui dit-elle, ton gant est habile ;
» car il me fait du bien ; mais pour toi , pauvre
» mortel , je te crois tout aussi fou que moi. Tu
» fais ici l'important , & je parie que mon cheval
» de bois en fait plus que toi. Mais à propos , je
» crains qu'on ne le laisse mourir de faim ; je
» voudrois bien qu'on me l'apportât , pour le
» faire disputer avec toi : oh ! qu'il raisonneroit
» bien s'il pouvoit manger de l'avoine de Sé-
» ville ! » En disant cela , Claremondé levoit ses
yeux au ciel ; tous les traits de son visage avoient
repris leur accord & leur beauté céleste ; & la pré-
sence de son amant coloroit ses joues de l'in-
carnat doux & brillant de la rose. Mendulus at-
tendri , mais désespéré de croire l'entendre dé-
raisonner plus fortement que jamais , saisit les
mains du médecin qui l'avoit fort bien compris.
Il le conjure d'employer tout son art pour achever
de la guérir. Je vais , dit il , seigneur , faire tous
mes efforts ; mais dans ces premiers momens il
faut céder à ses plus légères fantaisies , obéir à
toutes ses volontés , & saisir l'instant favorable
de lui faire prendre les remèdes que j'ai eu soin
d'apporter avec moi. Mendulus convient qu'il a
raison. » Belle Treuvée , lui dit le faux médecin

d'un ton bien doux, » je ne refuse point de dis-
 » puter avec votre cheval ; il m'est arrivé
 » souvent de soutenir thèse contre de pareils
 » animaux ; j'avoue qu'on ne peut les convaincre,
 » mais avec adresse on peut les apprivoiser, &
 » les rendre utiles. Faites conduire ici votre
 » cheval. . . . Ah ! pauvre bête que tu es, s'écria
 » Claremonde en éclatant de rire, mon cheval
 » est bien d'une autre nature que ceux que tu as
 » connus. Il ne se laisse point conduire, mais il
 » aime à se faire porter par des ânes comme toi ;
 » vas le chercher toi-même, & reviens, si tu
 » l'oses, disputer avec lui en ma présence. »
 Cléomades feint de ne rien comprendre à cette
 nouvelle extravagance. Sire, dit-il à Mendulus,
 comment faire ? Elle a l'imagination frappée
 d'un cheval ; ordonnez qu'on en amène un de vos
 écuries. Mendulus, qui se croit fort habile, lui
 répond : Vous n'y êtes pas ; je comprends mieux
 que vous ce qu'elle veut dire. Alors il ordonne
 qu'on porte promptement le cheval de bois dans
 le jardin. » Belle Treuvée, dit-il en souriant,
 » le cheval pourroit salir votre appartement ;
 » venez avec nous dans le jardin, il sera dans
 » un moment à vos ordres. . . . Ah ! petit roi
 » mon ami, dit Claremonde, tu raisannes mieux
 » que ce benêt de Physicien. Viens, mon enfant,

» ajoute-t-elle avec un regard enchanteur ,
» donne-moi le bras , & descendons. « Mendulus enchanté de cette espèce de faveur , & des progrès de la guérison de Treuvée , prend son bras , sur lequel elle s'appuie fortement ; & de l'autre main elle saisit l'oreille de Cléomades , qu'elle a l'air d'entraîner en se moquant. Toute la cour rit & descend : on apporte le cheval de bois ; on le pose sur un rond de gazon. Claremonde court à lui , l'embrasse. Ah ! mon ami , s'écrie-t-elle , comme te voilà sec & maigre ! on t'a laissé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs , des herbes , les lui porte à la bouche : on la laisse faire ; tout le monde se prête à cette nouvelle folie.

Cléomades s'approche mystérieusement de Mendulus , & lui montre une petite bouteille , dont il ne faut pas perdre de tems , dit-il , à lui faire avaler la liqueur. Claremonde , sans avoir l'air de s'en appercevoir , change aussitôt de folie : elle feint de prendre confiance aux remèdes du médecin. » O grand homme ! lui dit-elle , » secourez-moi , montez avec moi sur ce cheval , » & tirez-moi des mains de cette populace qui » me tourmente. Cherchez dans l'oreille du » cheval , vous y trouverez ma guérison. « Cléomades lève les épaules , & dit à Mendulus qu'il

commence à désespérer du succès. Mendulus le force lui-même à monter sur le cheval ; il prend la princesse , la soulève , & la place doucement sur la croupe. Cléomades tire de sa poche & laisse voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans sa main : il feint de l'aller chercher dans l'oreille du cheval ; mais il prend son tems ; il tourne promptement la cheville , & le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui partiroit de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverse d'étonnement ; toute la cour jette de grands cris. Cléomades fait planer un instant le cheval.

» Mendulus , lui dit-il , je suis Cléomades ,
 » prince d'Espagne ; & celle que tu perds est la
 » belle Claremonde , fille du roi de Tuscan. «

A ces mots , il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté , qui disparoît aux yeux de toute la cour étonnée.

Ces heureux amans se livrent alors à toute leur tendresse & au bonheur de s'être retrouvés. Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le roi & la reine d'Espagne , qui les reçoivent dans leurs bras , ne veulent plus différer leur bonheur. L'archevêque les unit , on en donne avis au roi Cornuant , qui arrive suivi d'une partie de sa cour. Il revoit avec transport sa chère Claremonde dans ses bras , & Cléomades à ses genoux. Les

fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de son arrivée. Il y eut des tournois magnifiques; on y vit paroître un quadrille de Chevaliers Tartares, qui s'obstinoient à ne se point faire connoître. Leur chef étoit Liopatris: ce prince étoit venu pour tirer raison de l'enlèvement de Claremonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que Cléomades lui en avoit faite. Il se découvre; il obtient la main de la princesse d'Espagne, qui le trouve très-propre à la dédommager de l'horreur que lui avoit inspiré le vilain roi bossu. Gayette, Florette & Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amans; & tous ces époux fortunés composèrent une cour aimable & riante, où tout respiroit l'amour & jouissoit de la félicité.



L' A B E N A K I.

LE célèbre Bouchardon se plaignoit souvent de n'avoir jamais pu dessiner l'Apollon du Vatican, sans perdre quelque trait de la forme élégante & de l'ensemble majestueux de cet admirable ouvrage.

On éprouveroit le même sort, si l'on osoit donner un extrait de l'Abenaki. On renvoie donc le lecteur à l'ouvrage même, morceau sublime, qu'on ne peut lire sans éprouver un sentiment profond, douloureux, & cependant agréable. Il verra qu'il étoit impossible d'en retrancher un seul mot sans lui faire perdre de sa force, & d'en ajouter un sans altérer sa précision. On y reconnoît la touche mâle & facile du Chantre des Saisons ; c'est un dessin de Michel-Ange, colorié par le Corrège. Quiconque pourroit voir ce tableau sans être vivement ému, ne mériteroit pas le bonheur d'être père, ou d'éprouver le sentiment délicieux de l'amour filial.



E X T R A I T

D U

ROMAN DE LA ROSE,

*PRÉCÉDÉ d'une courte Dissertation sur l'état
de la Littérature Françoisé sous les règnes
de Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste,
Louis VIII, Saint Louis, Philippe le Hardi
& Philippe le Bel.*

A LA MARQUISE

DE MAUPEOU,

MA FILLE.

IL m'est bien doux de voir celle qui m'inspira d'écrire quelques réflexions sommaires sur l'esprit, être déjà en état de leur donner plus d'étendue, & de les rendre plus lumineuses.

Le foible des vieillards, un droit qu'ils aiment à conserver, c'est d'apprendre toujours

quelque chose à leurs enfans. Puisque je n'ai plus rien à vous dire sur tout ce qui tient au goût, à la société, à la raison embellie par les graces; ma seule ressource, ma chère enfant, c'est de fixer, pendant quelques momens, vos regards sur des tems reculés, & sur une espèce de littérature qui, peut être, vous est moins connue que celle des deux derniers siècles.

Les lettres & les arts ont dans la nature, un guide toujours certain. Mais ce guide est malheureusement soumis au goût national, qui devoit être immuable dans tous les âges. Ce goût épuré, qui peut seul embellir les arts & les apprécier, se soutient difficilement de siècle en siècle : combien n'avoit-il pas dégénéré depuis les Grecs & les Latins, jusqu'au moment où je vais essayer de vous le faire voir renaissant parmi nous ?

J'espère que la muse ingénieuse de Guillaume de Loris pourra vous plaire, malgré les vieux atours dont elle paroît quelquefois surchargée. Les narrations de Rusticien de Puise vous ont amusée dans les Extraits des Romans de la Table Ronde : vous reconnoîtrez dans Guillaume de Loris (auteur presque contemporain de Rusticien), la même imagination que dans ce vieux Romancier, & vous verrez que l'un & l'autre

n'ont fait que renouveler des anciens , ces fables Milésiennes que vous aimez.

Quoique les allégories soient souvent trop longues & trop multipliées dans le Roman de la Rose, la variété, la chaleur qui règnent dans cet ouvrage , suffiront peut-être pour vous plaire & pour vous attacher. Il vous offrira la comparaison du goût renaissant dans le siècle de Philippe Auguste , avec celui du nôtre.

Vous aimez les roses , vous êtes à-peu-près de leur âge : écoutez donc avec intérêt le vieux Loris qui les a chantées , & le vieux père qui desire de les rajeunir pour vous.

LA fin du onzième siècle , & le commencement du douzième , doivent être regardés comme le berceau de la littérature françoise : l'espèce de jargon composé du celte , du tudesque (langues maternelles des Francs) & du latin , commençoit à se polir & à s'enrichir ; mais les auteurs n'osoient encore s'en servir dans les ouvrages d'éloquence , ni dans ceux d'agrément.

Louis VI , dit le Gros , réunissoit toutes les vertus qui caractérisent les héros & les grands rois. Chef d'une maison auguste qui devoit être un jour si chère à la France , & que les François
aimoient

aimoient déjà (quoique le souvenir du sang de Charlemagne leur fût encore aussi cher que sacré), Louis, aimable & magnifique dans sa cour, se plaisoit à polir les mœurs des braves Chevaliers à la tête desquels il se rendoit souvent redoutable; élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, son esprit & son discernement lui avoient fait choisir pour son meilleur ami le grand Suger simple religieux alors dans cette abbaye.

L'un & l'autre favoient à quel point les lettres & les connoissances pouvoient contribuer à donner une nouvelle supériorité à la nation de l'Europe la plus spirituelle peut-être, mais alors la moins éclairée : ils avoient appelé dans les écoles fondées par Charlemagne, & dans les grands monastères de Saint-Denis, de Cîteaux & de Cluny, les professeurs les plus célèbres. Saint-Denis s'honoroit déjà de l'éducation de son maître, & de celle de Suger; l'université, de celle d'Abeilard & du maître des sentences (1); l'abbaye de Cluny, de celle de Pierre de Beaufort de Canillac, dit le vénérable; & l'abbaye de Cîteaux s'illustroit par l'éducation de Bernard, homme de grande qualité, & qui devint homme d'une grande éloquence & d'un trop grand & trop dangereux pouvoir; mais homme saint,

(1) Pierre Lombard, qui mourut évêque de Paris.

dont la vie, les mœurs, les sermons, & les actes publics & privés méritèrent la place qu'il a dans la légende & dans l'histoire.

Tandis que les muses grecques & latines, & que les autres muses laborieuses instruisoient la jeunesse dans les abbayes, & la préparoient à donner à l'état ou de preux Chevaliers, ou de grands clercs, les muses agréables amusoient la cour brillante & guerrière de Louis.

Nous avons vu, dans le discours préliminaire, que c'est dès l'an 1120 que Rusticien de Puise composa, réunit en corps d'histoire (telle qu'on savoit l'écrire alors) les Romans de Merlin, d'Artus, de Lancelot, de Tristan, & tous ceux de la Table Ronde, que Théiefin & Melkin, auteurs Anglois, n'avoient qu'ébauchés: il semble que l'esprit naturel de la nation commençoit alors à essayer ses forces; & les premiers essais qui nous en sont restés, furent heureux.

Henri I, roi d'Angleterre, Henri, petit-fils de Guillaume le Conquérant, possédoit alors, presque en entier, la Normandie: il tenoit sa cour à Gisors; & cette cour somptueuse égaloit presque celle de Louis.

Quoique ces deux rois eussent presque toujours les armes à la main l'un contre l'autre, quoiqu'il régnât dès-lors une rivalité hautaine d'esprit & de courage entre deux nations que la nature

(partagée entre les puissances de la terre) semble avoir placées sur le globe, pour se connoître, s'estimer, s'éclairer mutuellement, & se combattre sans cesse; Louis & Henri, braves, éclairés & magnifiques, recevoient avec honneur dans leur cour ceux des deux nations qui se distinguoient par leurs talens & par leur savoir: ils appelèrent près d'eux plusieurs de ces poètes Provençaux, déjà connus sous le nom de Trouvères ou Troubadours (1).

Ces poètes avoient renouvelé, les premiers, les chants guerriers, & ceux que la passion la plus vive & la plus douce inspira dans tous les âges: il paroît par ce qui nous reste de leurs ouvrages, que ceux des Grecs & des Romains leur étoient connus; mais la première érudition qu'une nation acquiert, porte long-tems l'empreinte de ses mœurs. Les poésies des Troubadours conservoient encore beaucoup du goût & du caractère national; elles suffirent pour ranimer dans ces conquérans du nord, qui venoient de s'emparer de la Neustrie & de la Grande-Bretagne, ce goût pour la poésie, qui fut toujours cher aux disciples d'Odin: ils trouvèrent la même disposition dans les François, qui sembloient rendre

(1) *Trouvères*, dans son acception véritable, veut dire qui trouve, qui invenit.

hommage à l'énergie de la poésie , lorsqu'ils chantoient encore la fameuse chanson de Roland (1), au moment de baisser le fer de leur lance & de

(1) Il est surprenant qu'aucun manuscrit digne de confiance , ne nous ait transmis la chanson de Roland ; elle auroit pu se conserver du moins par une tradition orale , puisqu'il est prouvé que les vignérons voisins de Mar-seille , ville fondée par une colonie de Phocéens , chantent encore , en travaillant , quelques vers grecs très-altérés , qu'on a reconnus pour être les fragmens d'une ode de Pindare sur les vendanges. S'il existe encore quelques traits de la célèbre chanson de Roland , ce doit être parmi les paysans des Pyrénées. Le feu marquis du Viviers-Lansac , homme d'esprit & d'illustre naissance , dont la terre principale , depuis plus de 600 ans dans sa maison , est dans les Pyrénées , est le seul qui m'ait assuré qu'il avoit cru reconnoître des fragmens de la chanson de Roland , dans la bouche des paysans montagnards ; & l'on peut rendre , à-peu-près , ce qu'il m'a dit en avoir rassemblé , par la foible traduction qui suit :

O Roland ! honneur de la France ,
 Que par toi mon bras soit vainqueur !
 Dirige le fer de ma lance
 A percer le front ou le cœur
 Du fier ennemi qui s'avance !
 Que son sang coulant à grands flots
 De ses flancs , ou de sa visière ,
 Bouillonne encor sur la poussière ,
 En baignant les pieds des chevaux !
 O Roland ! &c.

fondre sur l'ennemi. Plusieurs de ces Troubadours étoient également distingués par leur haute naissance, par leur courage & par leurs talens (1). Arnaud de Villeneuve, Guillaume de Cabestan, Hue de Tabarie, plusieurs souverains même, honoroient les sciences & les lettres, en les enrichissant de leurs ouvrages. Si les *soulas*, les *fabliaux*, les *tençons*, les jeux *mypartis*, n'étoient faits que pour occuper la cour d'amours, tenue par les dames dans le château de Pierrefeu, la narration des grandes guerres, des combats & des tournois, mise en vers, occupoit agréablement les Chevaliers, les animoit aux grandes actions, à la fidélité pour leurs souverains, pour leurs dames ; & même (car nous sommes obligés de l'avouer) le plaisir & la curiosité qui les entraînoient à jouir de ces nouvelles productions, forçoient en eux une négligence dont ils avoient tiré long-tems une espèce de vanité, & les portoient à se plier à l'instruction qui leur étoit nécessaire pour lire avec fruit ces histoires & ces romans, mis en vers par ceux qu'on nommoit alors les *Conteurs*.

Les lettres, si favorablement accueillies dans les cours de Louis VI & de Henri I, firent de grands progrès sous leurs successeurs : l'inf-

(1) Guillaume d'Agoult.

truction de la jeunesse, captivée par trop d'entraves tant qu'elle fut concentrée dans les cloîtres, prit bientôt de nouveaux degrés d'élévation & de lumière. Louis VII, dit le Jeune pour le distinguer de son père qui, l'associant à la royauté, l'avoit fait sacrer à Reims, de son vivant, par le pape Innocent II; Louis VII rassembla de toutes parts les plus savans hommes de l'Europe; il les mit à la tête des écoles nombreuses & des collèges qu'il fonda; & les François commencèrent alors à sortir de l'ignorance.

L'ignorance entraîne presque toujours la barbarie. Celle de la nation l'avoit tenue jusqu'alors dans un esclavage humiliant, sous le pouvoir, souvent tyrannique, des hauts barons, ou l'avoit disposée à se révolter, dès que le désespoir ranimoit son ancienne férocité. Louis VII & Suger pensèrent qu'éclairer les François, étoit le meilleur moyen politique qu'ils pussent employer pour faire connoître aux grands vassaux de la couronne (que Louis VI avoit combattu toute sa vie) les limites de leur puissance, & les liens respectifs qui les unissoient avec leurs vassaux. Toujours occupé à modérer le pouvoir tyrannique, Louis VII fut le premier de nos rois qui réussit à placer entre les grands seigneurs & leurs vassaux, des commissaires qui, sous le nom

de *Missi Dominici*, étoient autorisés par le roi (suzerain-né des grands fiefs) à juger des abus de ce qu'on nommoit pouvoir & justice féodale.

C'est ainsi que les lettres & les arts font naître peu à peu la vraie philosophie, ce seul bouclier du foible contre les atteintes du fort, ce lien si doux & si sacré de l'humanité, ce principe de toute vertu, de toute union, de toute bienfaisance. L'amour de la sagesse commençoit à répandre sa lumière féconde sur les mœurs, lorsqu'en même tems les muses s'occupoient à polir l'esprit de la nation, & à la rendre capable d'égaliser un jour les Grecs & les Romains. Ces mêmes commissaires dont nous venons de parler, eurent ordre d'appeller le peuple à l'instruction; & le peuple y fut encouragé par les grands privilèges de *Clergie*, accordés à tout homme instruit.

Louis le Jeune fut préparer ainsi des sujets utiles au règne mémorable de Philippe Auguste, son fils & son successeur : les meilleurs ouvrages qui nous restent des douzième & treizième siècles, & peut-être la conservation de ceux des anciens, sont dus à la protection dont Louis VI, Louis VII & Philippe Auguste honorèrent également les lettres, les arts, & ceux qui les cultivoient.

Ce fut sur la fin du règne du vainqueur de Bovines, que parut l'aimable & savant Guillaume

de Loris, natif d'une petite ville du Gâtinois. Ce fut lui qui commença, dans ce tems, le célèbre Roman de la Rose. La lecture des anciens, & sur-tout celle d'Ovide, à laquelle cet auteur nous paroît s'être attaché; une imagination brillante & féconde, le grand art de peindre, & de peindre agréablement, caractérisent la muse de Loris, & le commencement de ce poëme.

Un maître dont le pouvoir est irrésistible, & dont la lumière éclaire les esprits les moins actifs, l'amour, joint au desir de plaire, anima Loris. Il étoit jeune encore; il paroît même que ses vœux s'étoient élevés trop haut: mais tel étoit alors le pouvoir de la poésie, que souvent l'amour payoit par ses faveurs les vers qu'il avoit lui-même inspirés. Loris s'exprime sur celle à qui il avoit consacré ses ouvrages, par les quatre vers suivans:

Celle pour qui je l'ais einpris (entrepris)
C'est une dame de haut prix,
Et tant est digre d'être amée,
Qu'elle doit Rose être clamée (appelée.)

On peut soupçonner, par quelques autres vers de ce poëme, que Loris fut aimé: mais sa mort termina trop tôt son bonheur, ses amours, son

poëme & sa vie ; il mourut en 1260 , & son poëme ne fut porté qu'à 4155 vers.

L'intervalle entre le règne de Philippe Auguste & celui de Saint-Louis fut très-court. Le règne de Louis VIII ne fut que de trois ans.

Quoique la poésie fût déjà honorée & cultivée, quoique Thibaud , Comte de Champagne & roi de Navarre , l'un des plus puissans vassaux de la couronne , donnât dès-lors aux François un modèle de chansons & de vers assez ingénieux , assez agréables pour nous faire desirer encore aujourd'hui de pouvoir l'imiter , nous présumons qu'aucun auteur de ce tems n'osa continuer un ouvrage dont le titre étoit :

Cy est le Roman de la Rose ,

Où tout l'art d'aimer est encluse.

Un poëme presque aussi vif, aussi galant que l'Art d'aimer d'Ovide, ne pouvoit que déplaire, & même irriter le saint roi. Sous son règne, & sous celui de Philippe le Hardi, son successeur, on vit de grands saints, des guerriers, des magistrats, & même un écrivain illustre (le sire de Joinville) ; mais on ne compte qu'un très-petit nombre d'auteurs d'ouvrages d'agrément ; celui même de la charmante comédie de l'Avocat Patelin est ignoré ; & si l'on compare cette pièce (quant au ton & à l'invention) au commencement

du Roman de la Rose, on fera bien tenté d'attribuer l'un & l'autre au même auteur, n'en connoissant aucun de ce tems dont il reste des ouvrages aussi naturels, élégans pour leur siècle, & marqués de même au sceau du goût & du génie.

Les Muses laborieuses acquirent sous ces deux règnes; mais les muses agréables semblèrent avoir perdu les premières fleurs dont Loris & Thibaud les avoient parées.

La vicissitude, qui, de tout tems, régna dans le goût & dans les arts, sert à prouver que leur décadence est souvent bien rapide, & que leurs progrès sont toujours très-lents: les sciences peuvent se soutenir avec plus de facilité que les lettres, parce qu'elles ont des principes plus rigides, & une marche plus positive; les lettres ne sont embellies & défendues que par le goût: lui seul répand sur leurs travaux l'élégance & les graces, & le goût dominant d'une nation dépend presque toujours de celui qui règne dans la cour de ses souverains, & de ceux que ses souverains autorisent & engagent à le maintenir dans sa pureté. Cette vérité, qu'il est aussi doux que naturel de se rappeler sous l'empire de l'auguste fille des Césars, se fit sentir sous le règne de Philippe le Bel; & tandis que quelques savans agrandissoient la sphère des connoissances en

Europe, les lettres parurent avoir déjà beaucoup perdu de leurs graces & de leur légèreté, lorsque le petit-fils de Saint-Louis monta sur le trône.

Philippe le Bel cependant les protégea, les anima. Jean de Meun, admis dans sa cour, fut honoré par ce Prince du titre de père de l'éloquence françoise, pour avoir achevé le poëme de la Rose, que, quarante-cinq ans auparavant, Guillaume de Loris avoit commencé. Mais Jean de Meun ne nous prouve que trop la perte que les Muses avoient faite. Son imagination sans chaleur, sa monotonie, un mélange bizarre de licence & de dévotion, des allégories longues & forcées, tout nous apprend que les mains pesantes de cet écrivain étoient bien peu dignes de s'emparer de la lyre de Guillaume de Loris; il est même bien étrange, bien odieux, de trouver dans la continuation d'un ouvrage consacré à l'amour & au sexe enchanteur qui l'inspire, la satire la plus basse, la plus amère, contre celles qui enflammèrent le génie de Loris. Jé n'ose presque rapporter le trait infâme que le coupable Jean de Meun osa lancer contre les dames de son tems :

Vous êtes, vous serez, ou fustes.....

• • • • •

Ma main s'arrête. . . . je frémis en me rappelant ce blasphème.

On fait avec quelle adresse Jean de Meun sut se dérober à la vengeance des dames de la cour de Philippe ; mais son lourd travail ne peut se dérober à celle de tout homme de goût : s'appesantissant sans cesse sur les premières allégories que Guillaume de Loris n'avoit fait qu'effleurer, il les multiplie, & se traîne tristement jusqu'à la fin d'un très-long poëme qui n'offre plus rien au lecteur qui puisse l'instruire ou lui plaire.

On peut donner une assez juste idée de ce second travail, en disant que Jean de Meun est moins gai, moins savant, moins ingénieux que Rabelais ; & qu'il est d'une licence plus détaillée, plus choquante que le peintre philosophe & burlesque (mais souvent hors de toute mesure) de Pantagruel & de l'Isle-Sonnante.

EXTRAIT du commencement du Roman de la Rose , & des 4150 premiers vers qui nous sont restés de Guillaume de Loris.

L'AMANT débute en disant :

Maîntes gens vont disans que songes
Ne sont que fables & mensonges

Mais l'on peut tels songes songier
Qui ne sont mie men songier.

Il feint d'avoir eu pendant les beaux jours du mois de mai, le songe qu'il raconte ; il commence par une peinture très-agréable du printemps, & de cet esprit de vie & d'amour répandu dans toute la nature.

Moult a dur cœur qui en may n'ame,
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oiseaux leurs sons gracieux.

L'amant se promène dans une belle prairie, au fond de laquelle il apperçoit un beau verger enclos de murs élevés & crenelés, sur lesquels il voit en sculpture plusieurs figures hideuses, dont il fait la description, en donnant à chacune les attributs qui la caractérisent : elles représentent Haine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Tristesse, Vieillesse, Papelardie, Pauvreté, Envie. Ces figures étranges attristent l'amant. Mais les chants harmonieux des oiseaux, les parfums exquis qui s'élèvent du verger, l'attirent & l'arrêtent : il cherche les moyens de pénétrer dans l'intérieur du verger ; il découvre enfin une petite porte, à laquelle il frappe long-tems en vain : cette porte s'ouvre enfin ; une dame assez belle, très-parée, & tenant d'un air nonchalant un

miroir dans sa main, est celle qui le reçoit ; c'est dame *Oiseuse*, dont Loris fait un portrait assez ressemblant à celui de la Mollesse du Lutrin, & qui finit par ces vers :

Il paroît bien, à son atour ,
Qu'elle étoit peu embesognée :
Quand elle s'étoit bien pignée
Et bien parée & atournée ,
Sy étoit faite sa journée.

Oiseuse dit à l'amant, qu'elle est une des meilleures amies de *Déduit*, à qui ce beau verger appartient, & qui rassemble près de lui tous les plaisirs qui peuvent embellir la vie. Dame *Oiseuse* présente l'amant à *Déduit* qui le reçoit dans sa cour jeune & riante. Cette cour s'amusoit alors à mille jeux différens : une partie formoit des danfes vives & voluptueuses, dont Loris fait une description que nous devons supprimer.

L'aimable nymphe *Courtoisie* appercevant l'amant, vient à lui, le prend par la main, & le fait entrer dans la danse. *Déduit*, avec sa bonne & douce amie *Lyesse*, qu'il caresse à chaque pas qu'il forme avec elle, fait les honneurs de son bal à l'amant.

Amour, ce charmant & malin enfant, ne dansoit pas ; il se contentoit d'agiter doucement

ses aîles , aux sons des pipeaux & des musettes ; de tems en tems il jetoit les yeux sur deux arcs & sur deux faisceaux de flèches , qu'un beau jeune bachelier , nommé Doux-Regard , tenoit à portée de ses mains. Les cinq flèches que Doux-Regard portoit dans sa main droite , étoient légères , polies , leur pointe étoit d'or ; la plus brillante de ces flèches se nommoit Beauté , la seconde Simpleesse , la troisième Franchise , la quatrième Compagnie , (l'ingénieux Loris dit que celle-ci ne peut être lancée bien loin , & que rarement elle fait des blessures profondes) ; la cinquième se nommoit Beau-Semblant : Loris dit que souvent elle ne fait qu'effleurer ceux qu'elle atteint.

Puissent Amour & Déduit , ces deux jolis amis rassemblés , préserver nos lecteurs des cinq cruelles flèches que le bachelier Doux-Regard portoit dans sa main gauche ! La première de ces flèches noires , armée d'un fer sanglant & rouillé , se nommoit Orgueil , la seconde Jalousie , la troisième Honte , la quatrième Avarice , la cinquième Désespérance.

L'amant fait le portrait de plusieurs nymphes de la cour d'Amour , qui dansoient avec lui : ces charmantes nymphes étoient , Beauté , Richesse , Largesse , Franchise , Joliveté , & l'aimable Courtoisie dont il tenoit la main.

Le bal étant fini, l'amant s'enfonce dans les bosquets du verger, pour en admirer les beautés; mais Amour & Doux-Regard le suivent sans qu'il s'en apperçoive; &, le voyant arrêté près d'une touffe de rosiers, s'approchent doucement, & se cachent, à quatre pas de lui, entre les feuilles épaisses & touffues d'un figuier. Une des roses, qui sembloit n'attendre pour s'entr'ouvrir, que les rayons du soleil & le souffle caressant du zéphir, une de ces roses hélas ! telles que l'imagination nous les a peintes, & me les peint encore, une rose naissante arrête & fixe les desirs & les regards de l'amant. Il oublie tout pour l'admirer; il ne voit, il n'est occupé que d'elle; à peine s'apperçoit-il des flèches dont Amour lui perce le cœur; ce n'est qu'à la troisième blessure qu'il soupire, se plaint; & les cinq flèches d'or ont déjà pénétré son sein, lorsqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

Amour & Doux-Regard rient ensemble, d'un air malin, en voyant le pauvre amant retirer le fust des cinq flèches, dont les pointes restent dans son cœur. L'amant paroît prêt à mourir des coups qu'il a reçus; l'instant d'après il se ranime; il s'élance au travers des épines cruelles qui défendent la rose; des ronces entrelacées s'opposent à ses efforts, & lui font mille nouvelles blessures. Amour en a pitié; mais la pitié de

de ce méchant enfant, n'est presque toujours suivie que de quelque nouvelle malice ; il lance à l'amant une sixième flèche : cette flèche , nommée Beau-Semblant , est trempée dans un baume doux & salulaire , qui calme un peu la douleur des premières blessures. Amour & Doux-Regard se découvrent alors , & s'approchent de lui : « *Vassal* , dit Amour à l'amant , *vainement* » *essayerois-tu maintenant de me fuir ; rends-moi* » *hommage : je ne reçois que celui des loyaux* » *amans !* » A ces mots , celui-ci tombe à ses pieds : Amour reçoit ses mains dans les siennes ; le baise sur la bouche , comme son vassal-lige ; & ce baiser porte la vie , la chaleur & l'espoir dans le cœur blessé de l'amant.

Nous passons un épisode qui , quoique agréablement écrit , nous paroît inutile , n'étant qu'un récit de l'erreur , de la passion & de la mort de Narcisse , que Loris imite d'Ovide.

L'amant , quoiqu'il sente la pointe des six flèches dans son cœur , se trouvant soulagé par le baume que porte celle qui se nomme Beau-Semblant , finit par dire :

D'une part m'oingt , d'autre me cuit ;

Ainsi il m'aide , ainsi me nuit.

Amour , content de la soumission de l'amant , échève de se l'assujettir , en se servant d'une

petite clef d'or pour fermer son cœur, afin que les pointes de ses flèches ne puissent plus en être arrachées : il lui fait alors une très-longue leçon sur les moyens de réussir à la conquête de la rose. Ces leçons, c'est un véritable art d'aimer ; & plusieurs des traits qu'il rassemble, sont imités de l'Art d'aimer d'Ovide ; quelques autres se ressentent un peu du mauvais ton d'un siècle où le goût & la galanterie n'étoient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laisser l'amant à lui-même, Amour le console, en lui disant que son absence ne sera qu'apparente, qu'il ne cessera pas de veiller sur lui, & qu'il le laisse sous la garde de Doux-Penser, de Doux-Regard, & de Doux-Parler.

L'amant est très-affligé du départ apparent de son nouveau maître. Il recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante rose. Tandis qu'il gémit de ne pouvoir traverser la haie qui l'en sépare, il voit un jeune homme d'une physionomie douce, prévenante & modeste, dont la main écarte les ronces, ouvre un passage, lui fait signe, & l'appelle près du rosier. Ce jeune homme, c'est Bel-Accueil, fils de Courtoisie ; il permet à l'amant d'approcher plus près de la rose, mais il lui défend de la cueillir, & même d'en oser montrer le désir coupable.

L'amant ne peut s'empêcher de s'exprimer avec douleur sur la peine qu'il souffre en obéissant à cet ordre ; il ose même avancer une main téméraire vers la rose ; mais à l'instant un monstre hideux nommé Dangier , s'élance avec fureur , & chasse Bel-Accueil & l'amant hors de la haie , qui se referme aussitôt.

Bel-Accueil s'enfuit en tremblant ; & l'amant désespéré se retire seul dans un hallier épais , d'où ses yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante rose. Une grande dame dont l'air est noble , & dont les regards sont perçans & sévères , s'avance vers lui , met sa main sur sa tête , & commence à s'exprimer fortement contre dame Oïseuse , contre Dédruit & son verger , & bien plus encore contre Amour, la Rose, Bel-Accueil & Beau Semblant ; cette Dame s'appelle Raison. A peine l'amant l'écoute-t-il , & daigne-t-il lui répondre.

Sy répond l'amant à rebours

A Raison qui lui blâme Amours.

Raison , indignée de la distraction & des réponses de l'amant , ne tarde pas à le quitter. Amour se rend visible un moment , & propose à son vassal d'avoir recours aux conseils d'un jeune garçon honnête & prudent qu'on nomme Amy. L'amant court à lui , lui peint les tourmens qu'il

endure ; il ouvre son sein , & le lui fait voir percé par les six flèches d'Amour. Amy calme son désespoir , & lui conseille de retourner près de Dangier , & de chercher à l'adoucir par son repentir , par ses larmes , & par les promesses les plus sacrées de ne s'approcher de la Rose qu'autant qu'il le lui permettra.

Dangier reçoit d'abord l'amant avec les reproches & les menaces les plus vives. Amy joint ses prières à celles de l'amant. Franchise & Pitié , deux nymphes douces , aimables & persuasives , achèvent d'adoucir Dangier qui pardonne enfin à l'amant , qui se retire , & qui le laisse entre les mains de Bel-Accueil caché jusqu'alors , & qui , reprenant l'amant par la main , le fait rapprocher de nouveau de la Rose. L'amant croit la voir encore embellie ; il soupire , il l'adore ; il ferme un instant les yeux , comme étant ébloui par ses charmes ; il les rouvre pour l'admirer de nouveau : son cœur palpite , sa bouche est entr'ouverte , ses soupirs sont brûlans ; il demeure éperdu.

Vénus faisoit alors planer ses colombes sur le bosquet embelli par le rosier. Elle fixe ses regards sur l'amant ; bientôt elle est attendrie. A ses beaux cheveux , à son teint coloré par la jeunesse , au feu qui brille dans ses yeux , elle croit voir en lui l'image du jeune Adonis qu'elle

adore ; elle le prend sous sa protection , le conduit près du rosier , baisse la branche qui soutient & qui nourrit la Rose : les lèvres de l'amant impriment un baiser brûlant sur les feuilles de cette branche ; elles y restent collées , & la Rose paroît s'animer d'une couleur encore plus vermeille : mais hélas ! . . . un cri rauque trouble ce moment délicieux ; c'est le détestable Malebouche (*Médisance*) qui vient d'appercevoir l'amant. A ce cri terrible , Vénus remonte sur son char ; & ses colombes effrayées partent à tire-d'ailes.

Trois autres monstres , Peur , Honte & Jalousie accourent en hurlant , au cri de Malebouche. L'amant tombe évanoui de douleur au pied du rosier ; & les quatre monstres l'entraînent , dans cet état , avec Bel-Accueil , jusqu'à l'ancre où Dangier veille sans cesse , & d'où ce nouveau monstre s'élance avec fureur.

Sur le champ , tous les cinq se réunissent pour élever une forte tour , où l'aimable Jouvenceau & Bel-Accueil sont renfermés couverts de chaînes. De vastes & profonds fossés se creusent autour de cette tour ; & l'amant désespéré ne revient à lui que pour se trouver entre des roches escarpées , couché sur des épines longues & cruelles qui lui déchirent les flancs ! Baigné de pleurs , il élève des vœux inutiles , &

meurt, à chaque instant, de regret & de douleur, pour renaître l'instant d'après plus malheureux encore.

Telles sont les ingénieuses allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du Roman de la Rose. Nous désirerions bien que l'esquisse que nous mettons sous les yeux des lecteurs, pût suffire pour leur faire apprécier la poésie facile, agréable, souvent harmonieuse, & l'invention de Guillaume de Loris; nous osons les prier de penser que ces sortes d'allégories, qui ne seroient plus supportables dans notre siècle, furent très-utiles dans le milieu du treizième; elles commencèrent à donner le goût de la véritable poésie; elles apprirent aux Auteurs l'art de peindre & d'embellir leurs tableaux par les fleurs d'une imagination brillante.

Guillaume de Loris étant mort en 1260, son ouvrage, cher à la Chevalerie comme aux dames de ce tems, resta renfermé pendant quarante ans dans le secret des bibliothèques peu nombreuses de ce tems. Ce ne fut que sous le règne de Philippe-le-Bel, & dans cette cour où la galanterie portée jusqu'à la licence devint aussi malheureuse qu'elle fut coupable, que *Jehan de Meung*, dit Clopinel, reprit l'ouvrage de

Guillaume de Loris, & continua son poëme de la Rose, mettant en action les mêmes personnages allégoriques que Loris avoit inventés.

Nous nous garderons bien d'abuser de la patience de nos Lecteurs par l'extrait ennuyeux de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt mauvais vers que Jean de Meun composa sans verve & sans grace, en se traînant (comme nous l'avons déjà dit) sur les traces de son aimable prédécesseur.

Jean de Meun joint quelques nouveaux personnages aux premiers; il fait intervenir dame Nature, qui tient souvent & longuement des propos inutiles, diffus, d'un ton bas, & quelquefois obscènes: il tâche d'y mêler quelques actes de Chevalerie, en faisant combattre les uns contre les autres les personnages de Loris, & ceux qu'il imagine: il fait forner en règle le siège de la tour où Bel-Accueil est détenu prisonnier. Vénus, Amour, Constance & Chaud-Desir remportent enfin la victoire; & la charmante Rose reste sans défense.

Nous ne pouvons absolument donner aucune idée du dernier chapitre de ce long poëme. Le lourd & maussade Auteur y fait une longue description de la Rose; & plus longuement encore la narration des heureux moyens de la cueillir. Nous trouverions absurde d'employer pour l'une

la savante plume du célèbre Winslou; & nous n'avons jamais touché les crayons du licentieux peintre d'Arezzo, qui nous seroient nécessaires pour l'autre.

Nous envions bien la gloire de Martin Franc. Ce poëte, indigné, comme nous le sommes, de l'audace effrénée avec laquelle Jean de Meun avoit insulté ce Sexe enchanteur, l'ornement, l'ame & le conservateur de la félicité la plus pure; Martin Franc, dont le nom doit nous être cher, fit un Poëme intitulé le Champion des Dames: les muses parurent vouloir l'en récompenser par une nouvelle faveur. Ce Poëte paroît être le premier qui se soit servi des rimes redoublées & entremêlées, dont Chapelle, Chaulieu, Voltaire & plusieurs autres Poëtes aimables se sont servis, depuis, avec tant d'harmonie & de grace.

En 1413, un certain Jean de la Fontaine, né à Valenciennes, qui ne vaut pas, à beaucoup près, l'aimable Jean de la Fontaine de Château-Thierry, publia à Montpellier un poëme à l'imitation du Roman de la Rose, intitulé: *La Fontaine des Amoureux de Sciences*. L'alchimie faisoit grand bruit alors; & les découvertes prétendues de Nicolas Flamel avoient presque également exalté la tête des poëtes, & celle des chercheurs de la pierre philosophale. Celui-ci conte, en vers passables pour ce tems, qu'il s'endort dans un verger, & qu'il voit en songe deux belles dames, nommées l'une *Raison*, l'autre *Connoissance*. Elles lui dictent les procédés

qu'il faut suivre pour parvenir au grand-œuvre. Il finit son poëme, dans lequel il a beaucoup plus imité Jean de Meun que Guillaume de Loris, par ces deux vers françois, & les deux vers latins qui les suivent.

Tout l'art qui est de si grand prix,
Peut être en ces deux vers compris :

*Si fixum solvas , faciasque volare solutum ,
Et volucrum figas , facies te vivere tutum.*

Nos Lecteurs un peu instruits , s'appercevront sans peine que le *Marino* a pris l'idée de son poëme de l'*Adone*, dans le Roman de la Rose. Ce sont sans cesse mêmes allégories , mêmes êtres métaphysiques , personnifiés. Malgré toute la reconnoissance que les lettres Françoises doivent aux lettres Italiennes depuis François I, nous nous croyons en droit de rappeler ici que les poëtes Italiens en devoient beaucoup aux auteurs François du treizième siècle. L'Arioste n'a point dédaigné de s'embarquer , dans son *Orlando Furioso* , de plusieurs traits de Tristan de Léonois. La fureur de Roland, la coupe enchantée , plusieurs combats & situations , semblent être calqués sur notre ancien Roman. Mademoiselle de Scuderi crut avoir les mêmes droits sur le poëme de la Rose ; & ce fut d'après cette fiction qu'elle écrivit son Roman de Clélie , qui fit un tort momentané à l'esprit de la nation , dont le goût commençoit à s'épurer. Molière , heureusement , en attaquant ce ridicule , prévint ses imitateurs.



P I E R R E
D E P R O V E N C E ,

E T

LA BELLE MAGUELONE,
FILLE DU ROI DE NAPLES,

*D'après une très-ancienne édition tirée de la
Bibliothèque du Roi.*

DEPUIS long-tems une Dame que toutes les Muses ont enrichie de leurs dons , & qui , sans y prétendre , règne en souveraine sur les esprits & les cœurs de sa société , demandoit l'Extrait de Pierre de Provence. L'auteur de celui-ci pouvoit-il se refuser à lui obéir ?

PEU de tems après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaule , le comte Jehan de Cerisel , heureux époux de la belle d'Albara , donnoit

des lois à la Provence, & faisoit louer sa sagesse & bénir sa bonté par ses fidèles sujets. Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisoit les délices du comte & de la comtesse. Ce fils, en naissant, avoit reçu le nom de Pierre. Voué par ses proches au prince des apôtres, il portoit pour armes les attributs de son saint patron; & des clefs peintes sur son bouclier, ou brodées sur une riche tunique, lui servoient de devise & de parure.

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignoit à tous les agrémens de la jeunesse, une force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu: la démarche altière, & la plus vive émulation, annonçoient en lui un héros naissant. Le comte & la comtesse ayant appelé dans leur cour les princes de leur sang, & les Chevaliers les plus distingués de leurs états, des fêtes brillantes signalèrent le jour où le jeune Pierre reçut l'ordre de la Chevalerie. Ce jour fut suivi d'un grand tournoi, dont le nouveau Chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre: & pour une ame bien née, une pareille couronne a presque autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'amour. Un vieux Chevalier Provençal, couvert de blessures honorables qu'il avoit reçues en portant, pendant quarante

ans , la bannière de son souverain , admiroit Pierre ; & , les entrailles émues pour lui comme pour son propre fils , il ne craignit point de lui parler avec cette noble liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse.

Sire Pierre , lui dit-il , il est des devoirs de tout âge. Vous avez bien rempli ceux de jeune prince & de damoisel. A peine avez-vous reçu l'ordre de Chevalerie , que les palmes de la victoire & de l'honneur vous sont acquises ; mais ce ne sont encore que les prémices de celles que vous devez remporter. Maison , caresses paternelles , ne sont déjà plus *fortables* pour vous. C'est en allant chercher les grands hasards belliqueux & les douces fortunes d'amour , qu'un brave Chevalier parvient à rendre son nom célèbre. N'entendîtes-vous pas hier ce Chevalier Italien vanter la valeur & la courtoisie qui règnent dans la cour de Naples , & les charmes de la belle Maguelone , héritière de ce beau royaume ? Les princes les plus illustres & les plus braves de l'Europe travaillent à mériter sa main. C'est à cette cour que votre vieux serviteur voudroit vous voir porter vos pas ; c'est-là que , triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables , par votre valeur , & le don de plaire qui brille en vous , vous pourriez vous signaler. En cachant quelque

tems votre haute naissance, peut être obtiendriez-vous de votre bras & de l'amour seul, la belle Maguelone.... Ah ! mon cher Castellanos, s'écria le prince en l'embrassant, que ces conseils sont dignes de vous ! Je n'attendois que le moment d'être armé Chevalier pour aller chercher les grandes aventures ; mais j'ignorois dans quelles contrées je devois porter mes pas. J'avoue que le portrait charmant qu'on a fait cent fois de la princesse de Naples, s'est gravé dans mon cœur en traits de feux : je brûle du desir de voler à Naples ; mais comment espérer d'en obtenir la permission d'un père & d'une mère trop tendres, dont je suis l'unique espérance ? — Oh ! vraiment , dit le vieux Chevalier, je pense bien que le comte, le cœur bien ferré, & la comtesse fondant en larmes, vous refuseront dans le premier moment ; mais ils ne pourront bientôt résister à vos instances, & à la voix de l'honneur qui leur prescrira de vous permettre de marcher sur les traces de vos aïeux , & d'aller prouver à toute l'Europe que vous êtes digne du sang que vous avez reçu.

Le jeune Pierre suivit dès le lendemain les conseils du vieux Chevalier. Tout ce que Castellanos avoit prévu précéda la permission qu'il reçut enfin de son père & de sa mère, sous la con-

dition toutefois de revenir le plus tôt qu'il lui seroit possible auprès d'eux.

Suivi d'un seul écuyer & d'un sommier chargé d'or, Pierre partit de la cour de son père, après avoir reçu sa bénédiction, & trois riches anneaux que lui donna la comtesse sa mère, en l'embrassant & le baignant de ses larmes.

Le jeune Pierre n'ayant point trouvé d'aventures qui pussent l'arrêter, se rendit en quinze jours à Naples, & fut, en arrivant, que le roi Maguelon avoit fait proclamer un tournoi, pour le lendemain, en l'honneur de Henri Caprana, souverain de la Marche d'Ancône & de Spolette. Pierre se prépara pendant toute la nuit à paroître à ce tournoi, l'usage étant alors d'admettre tout étranger à combattre, sans l'obliger de déclarer son nom, pourvu qu'il fût armé & monté comme tout Chevalier devoit l'être. Les juges du camp, frappés de l'air noble de Pierre, & de la grace avec laquelle il manioit son cheval, l'admirent dans la lice. Bientôt le roi de Naples s'y rendit avec toute sa cour, & se plaça sur son balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec un Chevalier Espagnol; l'honneur de cette première joute fut égal entr'eux. Le second Chevalier qui se présenta perdit les étriers, & laissa

tomber sa lance sans toucher Caprana, dont le cheval ayant rencontré cette même lance, tomba rudement sur la poussière. Ce Chevalier prétendit avoir l'honneur de la joute; les juges la lui disputèrent : Caprana, piqué de la mauvaise foi du Chevalier, refusa de jouter une seconde fois, & monta sur le balcon royal.

Ce Chevalier orgueilleux ayant osé dire que Caprana lui cédoit la place de tenant, & qu'il la soutiendrait contre tous les Chevaliers étrangers, Pierre de Provence, qui sentoît que la sympathie lui parloit en faveur de Caprana, résolut de punir celui qui prétendoit abuser de sa retraite; mais il lui vit renverser deux autres Chevaliers, avant qu'il pût se mettre sur les rangs.

S'étant enfin présenté contre le Chevalier qui, fier de ces deux victoires, se promenoit dans la lice, ayant l'air de braver ceux de la cour de Naples; dès la première atteinte il fit rouler l'homme & le cheval sur la poussière; & après avoir salué respectueusement la cour & les juges du camp, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendoit maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de Chevaliers se présenta pour la lui disputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire, & les

acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclaroit vainqueur.

Pierre, conduit au balcon royal, délaça son casque ; & l'agitation des courses faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse & sa beauté donnèrent de la surprise & de l'admiration à toute la cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joute avoit été proclamée, le prit par la main, & se fit un honneur de le présenter au monarque, qui le conduisit lui-même aux genoux de la princesse sa fille, pour recevoir de sa main le prix qu'il venoit de remporter.

L'impression de ce premier moment fut égale pour la belle Maguelone, & pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent brillans dès que leurs regards se rencontrèrent ; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avoient jamais éprouvé, les leur fit baisser à tous deux : à peine Maguelone put-elle poser la couronne, d'une main tremblante, sur la tête de Pierre ; Pierre éperdu la baissa jusques sur les genoux de Maguelone ; &, n'osant plus jeter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

Le roi le pria vainement de lui déclarer son nom & sa naissance ; Pierre répondit, avec modestie

Hestie, qu'il n'étoit qu'un jeune & pauvre Chevalier François, & qu'il devoit cacher un nom que rien encore n'avoit illustré. Maguelone ne put s'empêcher de se récrier d'un air attendri, mais un peu triste : *C'est bien dommage! . . .*

» Ah ! dit le bon roi, noblesse & modestie vont
» si bien ensemble, que je soupçonne ce Che-
» valier de nous cacher qu'il est du plus haut
» lignage; mais je ne l'en estime que plus :
» mieux vaut à la vertu de s'honorer de ses
» faits que du nom de ses pères; & tout an-
» nonce en lui gentillesse & haut courage. «
Pierre, qui ne put donc être connu que par sa devise, & le surnom de Chevalier aux clefs, se retira respectueusement, avec son prix, dans l'humble asyle qu'en arrivant il avoit choisi.

Pierre sentit un secret plaisir à se trouver seul, comme à voir finir le jour. Dans les premiers momens d'une grande passion, les ombres de la nuit plaisent aux amans.

Pierre se livroit tout entier à ses douces rêveries, sans oser espérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à se rappeler ses traits & sa valeur. Cependant la jeune princesse éprouvoit le même sentiment : tous deux soupiroient; & l'amour, vainqueur du sommeil, faisoit palpiter leur cœur. Ces premiers momens ont des attrails dont on ne peut se défendre;

ce sont ceux où les projets & les espérances ne sont point encore troublés par les réflexions. Hélas ! ces réflexions cruelles sont des maux inévitables que l'amour mêle avec ses faveurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas su profiter des marques d'amitié qu'il avoit reçues du roi, pour s'assurer d'un libre accès dans sa cour. Maguelone de son côté pensa, en soupirant, qu'il falloit que le Chevalier aux clefs eût été bien insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avoit acquis par sa valeur.

En effet, ce prince passa deux jours entiers dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparoître à la cour ; & ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le Chevalier inconnu. La gloire dont il s'étoit couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le desir d'en acquérir une nouvelle le feroit reparoître. Elle suit son idée, se lève dès l'aurore, & va réveiller le bon roi Maguelon. Que faites-vous, cher papa, lui dit-elle, de tant de braves Chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour, & qui brûlent de signaler leur force & leur adresse ? Il y a trois jours que vous fîtes pro-

clamer des joutes en l'honneur du prince de Spolette; ne m'aimez vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom? — En disant cela, la charmante princesse caressoit doucement les vieilles joues de son père, avec ses jolies mains d'albâtre, & lui présentoit à baiser un front brillant par sa blancheur & sa jeunesse. Eh ! quel est le vieux père qui pourroit résister un instant aux caresses d'un enfant qu'il adore (1)? — Oui, ma chère fille, dit le bon roi, ta demande est juste, ton desir me flatte ; je te laisse la maîtresse de tout ; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour. — A l'instant, il fait réveiller le grand-sénéchal. Ce veillard accourt, voit la charmante Maguelone assez légèrement vêtue, & il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui fait tant de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui, qu'il sourit en lui baisant & lui serrant doucement la main ; & il lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtemens armoriés, vont convoquer les princes souverains. Les autres Chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil,

(1) L'Auteur pense & sent comme Maguelon.

font préparer leurs chevaux, & se couvrent d'armes brillantes.

Pierre aimoit trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joutes, tout lui parut un son céleste qui l'appeloit à la gloire, & bien mieux encore au bonheur de revoir celle qu'il adoroit.

Jamais la toilette d'une jeune & belle princesse ne fut si courte, & cependant ne réussit mieux que celle de la vive Maguelone. Parée, brillante du feu des diamans & des roses de la jeunesse, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que son char & ceux de sa suite soient préparés. Elle marche, d'un pas léger, vers les lices; ses dames la suivent de loin, en murmurant tout bas du peu de tems qu'elles ont eu pour se parer. Sa bonne nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive toute essoufflée, en lui disant tout bas : — Eh ! bon Dieu, qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille ? je ne vous vis jamais éveillée si matin ; & cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos dames ? — Ah ! nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire. —

La princesse étoit déjà sur son balcon ; & les Chevaliers qui se disposoient à combattre, accou-

roient de toutes parts ; mais qui pourroit précéder un amant qui va revoir ce qu'il aime ? Pierre, arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'étoit pas encore ouverte, l'avoit fait franchir à son beau destrier, & s'étoit emparé de la place de tenant dans le même instant où Maguelone s'asséyoit sous le dais qu'à peine on avoit pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnoît la souveraine de son ame ; & pour Maguelone, qui ne veut déjà plus douter que l'amour n'ait guidé le Chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière, & pour rompre en son honneur la première lance !

Le courage, la force, l'adresse & l'amour du jeune Pierre, rendirent son succès peu douteux. Le roi de Naples, qui venoit rejoindre sa fille, le vit renverser les derniers chevaliers qui se présentèrent ; & les juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire. — Oh ! pour cette fois, sire Chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dûs ; dès long-tems je ne vis Chevalier plus brave, plus modeste & plus avenant que vous. Ores en avant, je veux que vous logiez dans mon palais, & que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne. — Pierre ne

put défobéir à des ordres pareils , & qu'un regard de Maguelone rendit bien plus sacrés & plus doux. Sautant légèrement à terre , & délaçant son gantelet , il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon ; & Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main.

Ah ! quel moment pour l'amoureux Pierre ! . . . Idée charmante , de toucher pour la première fois la main de celle qu'on adore , vous renaîtrez sans cesse pour une ame sensible ! Et tout vieux que je suis , en écrivant le bonheur de Pierre , cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment ; & la belle princesse , distraite , glissant sur la dernière marche , seroit tombée , si Pierre ne l'eût retenue. Il ne put s'empêcher de la serrer tendrement ; la peur qu'il eut qu'elle ne se fût blessée , lui servit de prétexte pour l'enlever & la porter sur son chariot à côté du roi son père , qui obligea le prince à y monter avec lui.

Plus l'amour sembloit favoriser Pierre , plus il le rendoit timide ; il eût craint de perdre , par la plus légère imprudence , le sort heureux dont il commençoit à jouir. Admis à la cour , à la table , aux fêtes qui se succédoient de jour en jour , il parut plus aimable encore dans cette

cour , qu'il n'avoit paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse , soit qu'il fît admirer sa grace & sa légèreté dans les danses vives & légères de son pays natal , les mêmes applaudissemens se faisoient entendre : mais il n'étoit sensible qu'à ceux qu'il lisoit dans les yeux de Maguelone.

Une chanson de son pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour , les premiers jours , a l'air d'un tendre enfant qui tette ; mais que bientôt il devient grand , & ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvoit ; déjà le sommeil ne fermoit plus ses yeux ; déjà les ombres de la nuit ne faisoient qu'augmenter son agitation & multiplier ses soupirs. Sa bonne nourrice l'aimoit trop pour ne pas s'en appercevoir ; & toutes les nourrices sont aussi curieuses que tendres. Elle s'assit sur le lit de Maguelone , l'embrassa , la questionna ; & voyant son beau sein agité , oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osoit découvrir , la tendre nourrice redoubla ses instances ; & Maguelone , bien doucement entraînée , lui fit un libre aveu de son amour pour Pierre , en se jettant dans ses bras. La nourrice commença par lui faire toutes les représentations d'une mère un peu sévère , & finit par ne parler que comme une mie bien tendre & bien foible. — Tu vois ,

chère nourrice , à quel point il m'est important de savoir quelle est la naissance du Chevalier aux clefs , lui dit Maguelone : crois que mon cœur est assez noble , assez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour , si ce Chevalier n'est pas digne de ma main. Toi seule tu peux éclaircir le mystère qu'il nous fait de sa naissance ; & je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice résista peu ; ses remontrances étoient épuisées ; le Sire Chevalier aux clefs lui paroissoit charmant ; tout en disant à Maguelone qu'il falloit l'oublier , elle en parloit sans cesse : Maguelone aimoit trop cet entretien pour ne le pas prolonger ; & les premiers rayons du soleil brilloient déjà , lorsque la nourrice sortit de sa chambre , bien déterminée à chercher , à trouver Pierre , & à l'engager à lui découvrir son secret.

Elle savoit que le Chevalier aux clefs ne manquoit pas , tous les matins , de se rendre à la grande église. Elle y alla , bien enveloppée dans sa mante , & l'attendit près du bénitier. Pierre , en effet , élevé par la mère la plus pieuse , commençoit toujours sa journée par le culte que la religion nous enseigne. Il avoit tous les desirs de l'amour , mais il n'en distinguoit aucun : cet amour étoit si pur , si loyal ,

qu'il n'imaginoit pas que la Divinité pût en être offensée ; & c'étoit de la meilleure foi du monde qu'il demandoit au père commun de tous les hommes , comme au Créateur de la félicité la plus pure , de rendre Maguelone sensible.

Pierre étant arrivé peu de momens après à l'église , reconnut facilement la nourrice , & lui rendit honneur comme à celle qu'il savoit être chère à Maguelone. La nourrice le salua d'un air doux & riant ; & le petit nombre & l'espèce des gens qu'elle voyoit près d'elle , lui donnant toute liberté : — Sire Chevalier , lui dit-elle , j'ai *grand' merveille* que vous teniez toujours votre état & votre naissance si secrets ; tout annonce que l'un & l'autre sont illustres : mais le roi , qui vous estime tant , & madame Maguelone , qui desire si vivement de savoir qui vous êtes , ne l'apprendront-ils pas de votre bouche ? J'aimerois bien à satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone , si vous vouliez vous confier à moi . . . Pierre resta long-tems pensif. — Ah ! ma chère dame , lui dit-il enfin , je vous dois bien des graces , & à tous ceux qui montrent quelque intérêt à savoir mon nom , & sur-tout à la belle Princesse Maguelone , celle de tout le monde à qui je desire le plus d'obéir. Puisque vous voulez bien lui parler de moi , tout ce que je vous prie de lui dire , c'est

que tous mes proches sont nobles , & que ma naissance est illustre : daignez recevoir , comme celle qui l'aimez tant , cet anneau que je n'oserois présenter à si haute dame qu'elle est. — Pierre , en disant cela , mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avoit reçus de sa mère. Éblouie de ce riche don , la nourrice lui promit de le présenter de sa part à Maguelone , qu'elle alla rejoindre en diligence. — O ma fille ! lui dit-elle en l'abordant , qu'il est gentil ce Chevalier ; que son maintien est sage ; que son parler est doux ; que son noble cœur est généreux ! Tenez , voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains , & que je pense qu'il eût bien mieux aimé présenter aux vôtres. — Maguelone rougissant , & bien doucement émue , considère l'anneau : Eh bien ! nourrice , lui dit-elle vivement , croyez-vous que si riche anneau vienne de pauvre homme ? Certes il ne peut venir que de bien noble créature & de haut baron. Ah ! chère nourrice , je ne résiste plus au charme qui m'entraîne à l'aimer. — La nourrice , alarmée du progrès que l'amour avoit fait si promptement dans ce jeune cœur , recommença ses anciennes remontrances ; mais Maguelone ne pouvoit déjà plus les écouter. Elle prit l'anneau , le baisa mille fois , le cacha dans son beau sein , en disant : Bonne & chère

nourrice, ou j'aurai le Chevalier aux clefs, à seigneur & époux, ou close nonnain me réduirai-je. — *Restreignez* votre courage, ma fille, lui dit-elle; cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce soit la chose la plus difficile à céler. Le tems, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons. —

Maguelone eût bien désiré d'être éclaircie. L'espérance cependant commençoit à naître dans son cœur. La réflexion & la crainte la lui faisoit paroître trop légère: l'amour la forçoit à s'y livrer. Nous verrons,.... se répétoit-elle sans cesse.... Ah! oui.... nous verrons.... Si le Chevalier m'aime, s'il se croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le silence; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connoître que je faisois pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnoit aussi de son côté: car l'amour permet quelquefois qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui. Cette bonne nourrice, se disoit-il, ne m'est pas venu trouver sans quelque dessein. Ah! dieux, si c'étoit par l'ordre de sa charmante maîtresse! Las! malheureux, reprenoit-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si haute dame ait daigné penser à toi?.... Bien combattu, bien agité par toutes ces idées; Pierre brûloit, languis-

soit , & n'imagina de soulagement à ses maux , que de chercher , que de parler , que d'attendrir la bonne nourrice en sa faveur. Il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer , comme par hasard , cette bonne & fidelle nourrice , qui ne demandoit pas mieux que d'être trouvée. Cette bonne femme , qui s'en doutoit peut-être , eut soin le lendemain , en passant à la vue du prince , de diriger ses pas vers les appartemens les plus solitaires du palais. Pierre la suivit de loin , & bientôt il la joignit au fond d'une galerie écartée. — Ah ! chère dame , lui dit-il , c'est en tremblant que je vous cherche ; & ma vie ou ma mort dépend de ce que je vais apprendre de vous. Hélas ! ajouta-t-il en pâlisant , comment votre message a-t-il été reçu ? — Trop bien pour notre repos , répondit la nourrice. Oh ! que vous êtes dangereux , vous autres Chevaliers Gaulois ! Ma pauvre chère maîtresse , jusqu'ici n'avoit souci que de ses affiquets , son petit chien & ses oiseaux ; ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente , & de l'empêcher de clore l'œil ? Ah ! sainte Vierge , que feroit-ce si vous n'étiez qu'un aventurier comme il en court tant par le monde , ou si vous étiez aussi volage que le sont les Chevaliers de votre pays ? — Mille sermens proférés avec

tendeur par une bouche charmante que le mensonge n'avoit jamais profanée , rassurèrent la nourrice ; mais lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom & l'aller apprendre à sa maîtresse : — Non , non , s'écria Pierre , tel aveu ne doit & ne peut se faire qu'à ses pieds ; dites-lui que si j'obtiens d'y paroître , je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté mon pays & mes proches , & dont la volonté fera mon unique loi le reste de ma vie. — En disant ce peu de mots avec feu , il passoit au doigt de la nourrice le second de ses anneaux , espérant qu'elle en feroit le même usage. La nourrice le regardant fixement , lui dit : — J'aime à vous croire ; mais si folle espérance ou desir coupable logeoit en votre ame , je le détruirois plutôt que de vous servir. — Pierre renouvela ses sermens avec tant d'ardeur & de vérité , que la bonne nourrice en fut touchée , & lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Maguelone. Transporté de plaisir & de reconnoissance , il embrassa tendrement celle qui lui promettoit un si grand bien.

— Noble & chère fille , dit la nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone , qu'elle trouva sur son lit , & qu'elle venoit de réveiller , ou le Chevalier aux clefs seroit un monstre de perfidie , ou ce doit être le plus aimable & !

plus amoureux de ceux de son âge & de son état il vous envoie ce second anneau : mais il persiste à ne vouloir se déclarer qu'à vous. — Ah Dieu ! que vois-je ? s'écria Maguelone, en considérant ce second anneau ; ah ! je le reconnois pour être celui qu'il vient de me sembler en songe que le Chevalier m'offroit lui-même ; & dans le même tems , une voix sembloit me dire : *Maguelone, celui-ci sera ton époux & ton ami.* Que ne devrai-je pas à tes soins , chère nourrice , si tu peux me procurer le moment de le voir & de lui parler ? — Et en disant ces mots , elle passoit les deux anneaux dans ses doigts , & les couvroit de mille baisers.

Dès le lendemain matin , Pierre courut à l'église , espérant d'y voir arriver la nourrice : son espérance ne fut point trompée. Il la reconnut bientôt sous sa mante. — Que fait la belle Maguelone ? lui dit-il. Hélas ! comment suis-je en sa grace ? — Noble Chevalier , répondit la nourrice , oncques ne fut au monde Chevalier plus heureux que vous ; car , par votre prouesse & beauté , vous avez conquis le cœur de la plus noble & de la plus belle dame du monde. Elle a reçu vos anneaux ; elle les porte pour l'amour de vous. Elle consent à vous voir & à vous parler seule à seul ; & moi-même je consens que vous lui parliez à votre plaisir : mais

jurez-moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu par-dessus toutes choses. — La réponse de Pierre fut de se jeter à genoux, d'étendre ses bras vers l'autel, & de prendre le ciel à témoin que sa seule pensée, son seul desir étoit de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus sacrés & les plus durables. La nourrice eût cru faire un crime en soupçonant Pierre après un pareil serment. (Hélas ! peut-être de nos jours la taxeroit-on d'imprudence.) Elle n'hésita point à donner à Pierre un rendez-vous pour le lendemain, en lui disant de se trouver à la petite porte du jardin de Maguelone, une heure après son dîner, & dans le tems où, selon l'usage de l'Italie, on fait la sieste. Pierre, le cœur plein de cette douce espérance, ne fut pas un instant du reste du jour & de la nuit suivante sans être occupé de son amour ; mais on ose bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un vœu qui pût blesser la religion de son serment. Le moment heureux & si désiré où l'aimable Pierre entra d'un air respectueux & timide dans la chambre de Maguelone, fut bien vif pour les deux amans. L'un & l'autre, les yeux baissés & les joues brillantes du plus vif incarnat, restèrent quelques momens en silence.

Maguelone enfin le rompit. — Seigneur, dit-elle au prince Provençal, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous a conduit à Naples, & quels sont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une démarche peut-être trop hasardée ; votre réponse seule pourra la justifier. — Pierre, fléchissant un genou : — Croyez, noble & excellente dame, lui dit-il, que le renom de votre beauté & de toutes les vertus & perfections qui brillent en vous, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du père & de la mère les plus tendres. Je suis accouru dans ces états pour vous admirer & vous servir. Fils unique du comte de Provence, neveu du roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, & ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, & qui ne peut finir qu'avec elle. — Ah ! que Maguelone devint belle en ce moment ! que ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur ceux de Pierre ! & qu'elle sentit vivement le bonheur pur & parfait de ne plus trouver entr'elle & l'amant adoré qu'une noble & douce égalité ! — Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu bénisse cette journée, où, comme prince & Chevalier loyal,

vous

vous me donnez votre foi, comme je vous donne la mienne ! Voyez en moi , *là toute votre Maguelone* , qui , maintenant , vous fait maîtresse de son cœur & de son sort. Je vous estime trop pour n'être pas sûre que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourroit plutôt que d'être jamais à un autre que vous. Aussi-tôt elle détacha de son cou une chaîne d'or émaillé , qu'elle passa autour de celui de Pierre , en lui disant : Mon bel ami & noble époux , par cette chaîne , je vous mets en possession de l'ame de celle qui , comme fille de roi , vous donne loyalement sa foi. — Aussi-tôt elle baïsa doucement l'heureux Pierre , en signe de foi & de mariage. Pierre , transporté d'amour & de reconnoissance , embrassa ses genoux ; & lui présentant pareillement son troisième anneau en foi de mariage , Maguelone le reçut , & reçut de plus le plus tendre baiser que l'amour & l'hymen réunis aient jamais pu donner à la beauté. La bonne nourrice ne se tenoit pas d'aise de voir sa chère fille & son charmant époux si tendres , si bien appris , si modestes. — Dame , leur dit-elle , mes chers enfans , c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets sentimens ; & vous , seigneur Pierre , de toute votre loyauté pour bien garder , jusqu'aux cérémonies du mariage ,

l'honneur de celle qui tant débonnairement, & avec amour & simplessé, vous donne sa foi. — L'un & l'autre promirent tout à la nourrice, pourvu qu'elle s'engageât à leur procurer, quelquefois, des momens d'entretien en sa présence; & (ajouta Maguelone) pourvu qu'elle promette aussi, lorsque vous serez absent, de ne parler jamais que de vous.

Les deux jeunes époux furent fidèles à leur ferment, & l'on ne fit jamais un aussi grand sacrifice. Pierre, plus respectueux, chaque jour, en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur; & dans les momens heureux que la nourrice lui procura, il n'obtint, il ne demanda que de légères faveurs, plus bornées, mais plus douces cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissoit presque dans Rome, de la même puissance & des richesses des anciens dictateurs; & qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone, venoit à la cour du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillans furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut essayer plusieurs fois de le lui disputer; mais

Pierre, animé par les regards de Maguelone, & piqué secrètement des prétentions de Ferrier, l'étendit si rudement sur la poussière à la dernière joute, que Ferrier, brisé par la chute, fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Les joutes durèrent trois jours ; & Pierre étoit près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avoit remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit, avec surprise, entrer dans la lice Henri de Provence son oncle qui l'avoit armé Chevalier. Henri jouissoit d'une haute réputation de Chevalerie, & depuis trois mois le Chevalier aux clefs n'avoit trouvé personne qui pût lui résister. Un murmure général s'éleva dans la lice ; & l'attention redoubla, lorsque ces deux célèbres champions parurent prêts à se charger. Pierre reçut l'atteinte de Henri sur son bouclier sans en être ébranlé. Henri, brisant sa lance presque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc ; & Pierre mettant sa lance en travers, eut plutôt l'air de saluer Henri que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, & le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devoit de la reconnoissance, & se faisoit un honneur de lui céder sa place. En donnant cet ordre, il sortit des lices, alla se

renfermer dans son appartement ; & , craignant d'être reconnu par son oncle , il fit tout préparer pour partir dans la nuit suivante. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il se vit forcé de prendre ce parti ; mais craignant un éclat qui pouvoit compromettre l'honneur de Maguelone , & ayant passé d'ailleurs de beaucoup le tems où sa promesse le rappeloit près de son père , il alla trouver la nourrice de la princesse , & la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçoient à s'éloigner.

Cette princesse étant revenue chez elle dès qu'elle avoit vu Pierre se retirer de la lice , la nourrice alarmée , & les yeux pleins de larmes , vint lui rendre compte du message du prince , & du parti qu'il se trouvoit obligé de prendre. La première expression de la douleur dont Maguelone fut saisie , fut de s'écrier : *Ah ! Pierre ! ah ! Pierre ! je mourrois sans vous.*

Le don de son cœur & de sa foi , la terreur qu'elle eut lorsque le roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendoit que le retour de la santé de Ferrier pour l'unir à son sort , l'idée cruelle de se séparer d'un époux qu'elle adoroit , & dont la tendresse , la loyauté , la timide modestie même , étoient toujours celles d'un amant : tout fit une impression si vive & si forte sur l'ame de Maguelone , qu'elle prit avec courage le parti de suivre

celui à qui elle s'étoit donnée. Elle ne consulte point la nourrice ; elle envoie chercher secrettement l'écuyer de Pierre, lui donne ses ordres ; le charge d'un billet pour Pierre. Cela fait, elle feint d'être malade , sa nourrice la couche, la croit endormie, se retire ; & Maguelone se relevant aussi-tôt, prend ses trois anneaux, de riches habits, quelques pierreries ; & couverte d'une mante de couleur sombre, elle sort par la porte du jardin, se jette dans les bras de Pierre, monte à cheval ; & tous deux, suivis d'un seul homme d'écurie qui leur portoit des vivres, ils sortent de Naples, & s'éloignent de vingt milles de cette ville avant le lever du soleil.

Pierre marchoit à côté de sa chère Maguelone, & soupiroit de voir cette belle princesse, dans un âge si tendre, exposée aux périls & à la fatigue de cette marche pénible. De tems en tems il passoit son bras autour d'elle pour soutenir ses reins, & quelquefois Maguelone faisoit ce moment pour reposer sa tête, la penchoit & l'appuyoit sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers innocens, mais bien tendres, les consoloient de la fatigue qu'ils effuyoient, & leur donnoient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois ; & Pierre, qui craignoit d'être poursuivi, prit le parti de le gagner en diligence, & d'y tenir Maguelone.

cachée jusqu'à la nuit suivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaisseur de ce bois, Pierre descendit Maguelone de dessus sa haquenée, & l'ayant posée doucement sur l'herbe, la jeune princesse, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée sur ses genoux. Que Pierre la trouvoit belle en ce moment ! qu'il étoit touché de la marque d'amour qu'il en recevoit, & des périls auxquels elle s'exposoit pour lui ! Mais quelle marque de reconnoissance plus forte pouvoit-il lui donner, que celle de demeurer fidèle à son serment ! Pierre soupiroit, brûloit d'amour, baisoit ses beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvroient pour respirer la douce haleine d'une bouche de rose, mais le respect le retenoit toujours. Ils attendirent la nuit dans ce bois ; & dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, & marchèrent vers un port où Pierre comptoit trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées. L'espérance d'être bientôt hors de péril, & d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle favoit être spirituelle, aimable & magnifique, commençoit à faire briller la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Ces tendres amans se plaisoient à se rappeler

mutuellement le commencement de leurs amours : quelque caresse innocente étoit toujours le prix du tourment qu'ils se plaignoient d'avoir éprouvé. Pierre baisoit la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone , & Maguelone , tirant un petit fantal rouge qui renfermoit ses riches anneaux , aimoit à dire à Pierre l'impression qu'ils avoient faite tour à tour sur son ame. Le prince s'appercevant cependant qu'elle avoit besoin de repos , arrangea des rameaux & des gazons pour lui former une espèce de lit ; mais il avoit trop bien joui du plaisir de tenir sa tête sur ses genoux , pour ne la pas prier de s'appuyer encore sur lui.

Rien ne troubloit l'ame de Maguelone , & le sommeil le plus profond s'étoit emparé de ses sens. Pierre admiroit les charmes qu'une gaze légère laissoit entrevoir ; sa bouche entr'ouverte à la fraîcheur , laissoit voir l'émail brillant de ses dents , qu'Hébé même eût enviées. Ah ! Pierre , quels transports ! quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors ? & ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur & de la loyauté sur Arbrissel même ? Pierre , pour se distraire un peu , s'amusoit à compter les mailles de la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone. Ah ! que cette chaîne , se disoit-il , est bien le symbole de celle que mon cœur portera toujours ! Il avoit de même admiré les

trois anneaux, dont le présent qu'il en avoit fait contribuoit à son bonheur : hélas ! il ne prévoyoit pas à quel point ces anneaux alloient lui devenir funestes. Il venoit de les renfermer dans leur fantal rouge, & les avoit posés sur le gazon à côté de lui. L'instant d'après un épervier qui poursuivoit un bouvreuil apperçoit ce fantal, le prend pour l'oiseau, s'abaisse & l'enlève. Ses serres percent le fantal ; il veut en vain s'en débarrasser, & va se poser sur une roche voisine. Pierre, qui fait à quel point les trois anneaux sont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de son manteau, y porte sa tête sans la réveiller, & vole vers cette roche pour reprendre le fantal : mais l'oiseau, qui n'avoit pu s'en débarrasser, s'envole & va se poser sur un buisson assez éloigné. Pierre le poursuit encore ; l'oiseau vole de buissons en buissons, de rochers en rochers. Le malheureux prince, toujours prêt de l'atteindre, le poursuit toujours vainement. De courses en courses, il s'éloigne de celle qu'il adore ; il parcourt toute la longueur du vallon : il arrive ainsi jusques sur le bord de la mer ; il espère être à la fin de ses peines : mais l'épervier s'élève, & va s'abatre dans une île éloignée de près de deux cents pas, où tombant sur des lianes, ses pieds sont arrêtés par le fantal ; & Pierre, qui le voit se débattre vainement pour se dégager, espère

du moins s'en saisir , s'il peut passer dans cette île. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage ; il y saute , se saisit d'un aviron , & avance vers l'île : malheureusement , un courant rapide entraîne la barque. Tout à coup un vent violent s'élève , la pousse dans la pleine mer ; & bientôt le malheureux prince voit disparaître la terre à ses yeux.

Le désespoir se fût emparé de lui , sans le fond de religion qui le fit recourir à l'Être des êtres.

» *Biau chier* Dieu , disoit-il , abandonnerez-vous
» la belle Maguelone ? Las ! chétif & déloyal que
» je suis , je l'ai jetée hors de l'hôtel de son père ,
» là où elle étoit tenue tant doucement & ri-
» chement , pour l'abandonner seulette au fond
» d'un bois. O ! benoîte & glorieuse Vierge
» Marie , gardez Maguelone de tout encombre
» & déshonneur ! Vous savez bien , dame bénie
» par-dessus toutes , que en notre amour n'y eut
» jamais volonté défordonnée ni déshonnête ?
» Vierge pure , recours des affligés , sauvez
» ma Maguelone aux dépens de mes tristes
» jours ! « C'est ainsi que Pierre prioit & se la-
mentoît sans craindre pour sa vie. La mer fu-
rieuse n'offroit à ses regards qu'une mort cer-
taine ; & quand même elle se fût apaisée , que
pouvoit-il attendre *que la mort* dans une frêle
barque sans vivres , & sans oser espérer de pou-

voir aborder à quelque rivage ? S'abandonnant à son malheureux sort , immobile au milieu de la barque , il étoit depuis trente heures le jouet des flots , lorsqu'un gros vaisseau qui portoit des croissans d'or sur son pavillon , vint à pleines voiles assez près de la barque pour que les sentinelles du grand mât l'apperçussent. Le commandant fit jeter la chaloupe à la mer , & se fit amener Pierre. Cet officier étoit Arabe ; & cette nation , terrible contre ses ennemis , exerçoit envers les malheureux l'hospitalité dont elle avoit reçu l'exemple & le précepte de ses pères. L'air noble & la figure agréable de Pierre frappèrent le commandant ; la chaîne d'or qu'il vit à son cou & ses éperons dorés lui firent penser qu'il étoit Chevalier ; il secourut , il essaya de consoler Pierre , & le conduisit près du Soudan d'Alexandrie , qui , frappé de sa beauté & du soin que la providence avoit pris de ses jours , le retint auprès de lui , & le même jour le choisit pour le servir à table. Pierre s'acquitta de ce service avec tant de grâces , que l'amitié du Soudan redoublant de jour en jour , la faveur dont il jouit dans cette cour , l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui remplissoient les premières charges.

Pendant ce tems , Maguelone avoit coûté bien des larmes au roi de Naples son père , qui , ne pouvant douter que le Chevalier aux clefs ne

l'eût enlevée , avoit envoyé vainement plusieurs corps de troupes & le plus grand nombre de ses Chevaliers à leur poursuite. Hélas ! le bon roi eût eu pitié de sa malheureuse fille , s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla , & jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres & des rochers , & de ce que les échos répondent seuls à ses gémissemens , elle parcourt en frémissant ce vallon , dont tous les aspects redoublent sa terreur : elle se croit abandonnée par l'époux pour lequel elle a tout sacrifié ; elle ne trouve plus les trois anneaux qu'elle a reçus comme des gages sacrés de sa foi ; elle redouble ses cris , & le hennissement d'un cheval est le seul signe qui lui fasse espérer que ce vallon renferme une créature vivante. Elle court vers le lieu d'où cet hennissement s'est fait entendre ; elle trouve le cheval de Pierre attaché près du sien. Ah ! du moins , s'écrie-t-elle , mon époux n'a pu m'abandonner que malgré lui ; si cet abandon eût été volontaire , il se fût servi de ses chevaux pour s'éloigner. Cette réflexion suspendit un moment son désespoir affreux. Elle parcourut pendant le reste du jour presque toute l'étendue du vallon : épuisée par la douleur & par la fatigue , elle se traîna vers les chevaux ; & résolue d'attendre la mort dans ce lieu funeste , elle les délia de ses

main, & tomba fans connoissance sur l'herbe : elle fût peut-être morte dans cet état, fans le secours d'une pélerine qui traversoit le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-tems elle connoissoit.

Cette pélerine, surprise de la magnificence des habits de Maguelone qu'à sa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui souleva la tête, & la fit revenir. La pélerine fut bien attendrie lorsque Maguelone leva ses beaux yeux sur elle, & lui demanda par quel hazard elle se trouvoit dans cette solitude. « Belle » dame, dit-elle, je viens de Rome accomplir » un vœu que j'avois fait au tombeau des saints » apôtres : j'en suis partie depuis trois jours ; & » je gagne les bords de la mer, dans l'espérance » d'y trouver une barque qui me conduise à » Gènes, où j'ai reçu le jour. »

Jusqu'à ce moment Maguelone n'avoit écouté que son désespoir. Son ame pure méritoit bien les secours célestes : un rayon d'espérance ranima son cœur ; & la religion, cette douce & sûre consolation des malheureux, la fit recourir à la prière. Une ame aussi vivement éprise ne pouvoit élever des vœux pour elle, sans en élever aussi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même sa propre patronne qu'elle invoqua ; ce fut le prince des apôtres, dont son époux portoit le nom ; &

Tachant de la pélerine qu'en deux jours elle pouvoit se rendre à Rome, tout-à-coup elle se jette à son cou, &, les yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire un échange de leurs habits. La pélerine résista quelque tems, se faisant scrupule de troquer des vêtemens de bure & d'une toile grossière, contre les riches habillemens de Maguelone: mais, vaincue par ses instances, elle l'aida, comme elle le desiroit, à se couvrir de sa capeline & de son camail; & la conduisant par un sentier, elle la fit sortir du vallon, & la mena jusqu'au chemin frayé qui conduisoit à Rome.

Maguelone, animée par l'espérance qu'elle avoit de l'assistance divine; soutint la fatigue de deux longues journées; & s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un hôpital destiné aux pèlerins, elle attendit le jour avec impatience, pour aller baigner de ses larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres.

Que la prière qu'elle élevoit au ciel, en lui demandant de lui rendre son époux, & de le lui rendre fidèle, fut longue & fervente! La foi, l'espérance remplirent son cœur; ses larmes coulèrent avec la même abondance, mais elles furent moins amères: elle se soumit aux décrets d'un maître & d'un père dont elle adoroit la

bonté , & jura dans son cœur de s'occuper uniquement à le servir.

Pendant trois jours , Maguelone renouvela ses prières & ses vœux sur le tombeau des apôtres : elle comptoit y faire une neuvaine ; mais le troisième jour , ayant aperçu le duc de Calabre son oncle dans l'église , & craignant d'en être reconnue , elle se retira promptement dans son hôpital , d'où elle partit avant le jour , & gagna les bords de la mer. Là , trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aigues-mortes , elle s'embarqua , & fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone , en sortant de l'hôpital de Rome , avoit eu soin de ternir la blancheur de son teint & de ses mains avec une infusion de safran. Quelle est la femme qui , quoique bien dévote , peut ignorer qu'elle est belle ? La première eau tranquille l'en feroit souvenir ; & Maguelone se douta qu'une belle voyageuse peut courir quelque risque lorsque son état apparent n'en impose pas. Malgré son déguisement , ses beaux yeux auroient pu lui faire rencontrer bien des dangers ; mais la timide & modeste princesse les tint baissés : enveloppée de sa houppe-lande de bure , elle ne parla point pendant toute la traversée ; & dès qu'elle eut mis pied à terre ,

elle s'informa d'un asyle sûr pour s'y retirer. Une bonne & sainte veuve , à qui elle s'adressa , ne put s'empêcher d'admirer son air noble & la beauté de ses traits : » Jeune pélerine , lui » dit-elle , à votre air , je vois que vous êtes » étrangère ; à votre teint , je présume que » vous êtes malade , & que vous avez besoin » de secours : suivez-moi , mon enfant ; ne vous » exposez point , à votre âge , à la galanterie » pétulante de nos Provençaux. Prévenir le » mal , servir son semblable , c'est accomplir la » loi du Seigneur au service duquel j'ai consa- » cré le reste de mes jours. — Ah ! ma chère » dame , s'écria Maguelone , en lui prenant la » main qu'humblement elle vouloit lui baiser , » vous êtes un ange tutélaire pour moi ; pre- » nez pitié d'une malheureuse Napolitaine que » bien des infortunes éloignent du lieu de sa » naissance. «

La veuve ayant conduit Maguelone dans sa maison , partagea son lit avec elle. En peu de jours l'amitié , la confiance s'établirent entr'elles : ce fut de la veuve que la princesse apprit que le puissant comte de Provence & son épouse régnoient sur ces belles contrées ; qu'ils avoient toujours fait le bonheur de leurs sujets , qu'ils en étoient adorés ; & que dans ce moment toute

la Provence partageoit la douleur & les alarmes de ses souverains. » Ils n'ont qu'un fils, continua la veuve; & ce jeune prince, nommé Pierre, unit les dons les plus parfaits de la nature, aux vertus les plus pures & aux qualités les plus brillantes d'un digne Chevalier. Hélas ! ce prince est parti seul pour chercher les grandes aventures ; il devoit revenir dans un mois , & près d'un an s'est écoulé sans qu'ils en aient reçu de nouvelles. « Maguelone, en écoutant la veuve , versoit un torrent de larmes , & levoit les mains au ciel avec un saisissement dont celle-ci lui fut gré , ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

La jeune pélerinne alloit souvent se promener sur le port avec sa nouvelle amie , espérant toujours qu'elle pourroit apprendre quelques nouvelles de son époux par les matelots qui descendoient sur cette côte : mais , voyant que peu de vaisseaux abordoient dans ce port , elle s'informa s'il n'en étoit pas un autre qui fût plus fréquenté ; elle apprit que le port de cette mer , où tous les vaisseaux d'Italie , de l'Afrique & du Levant se rassembloient pour le commerce , étoit situé dans la petite île du port Sarrafin , à quelques lieues d'Aigues-mortes. Elle forma sur le champ le projet de s'y rendre ; de se servir d'une
femme

Somme en or assez considérable qui lui restoit, pour s'établir dans l'île Sarrasin ; d'y faire bâtir un petit hôpital à portée du port ; de consacrer sa vie à y servir les malheureux, & sur-tout de conserver sa virginité & son amour pour Pierre : sa confiance dans la providence lui faisoit toujours espérer son retour. Elle fut aidée par la veuve dans la prompte exécution de son projet. Dieu bénit bientôt ses soins ; & les guérisons presque miraculeuses qui s'opérèrent pendant les premiers six mois, lui donnèrent une si haute réputation de sainteté, que le comte & la comtesse de Provence vinrent visiter l'hospitalière, & la prièrent d'élever ses vœux au ciel, & de lui demander le retour de leur fils.

On imaginera sans peine quelle fut la vive émotion de la sensible Maguelone, lorsqu'elle reçut des honneurs & des caresses de ceux dont son époux avoit reçu le jour. Elle reconnut sur leur front & dans leurs yeux les traits qui s'étoient gravés dans son cœur ; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur voyoit répandre, & ranimoit un peu leur espoir : mais, peu de jours après, elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le comte & la comtesse s'étant pris d'amitié pour l'hospitalière, prolongeoient leur séjour

dans un château qu'ils avoient dans l'île Sarrafin , pour être à portée de la voir , & de s'informer , de tous les patrons des vaisseaux nouvellement arrivés , s'ils n'avoient aucune connoissance du sort de leur fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés , lorsque des pêcheurs Provençaux-étant venus leur faire hommage d'un thon monstrueux qu'ils avoient pris , le grand-queux ayant ordonné de l'apprêter , on trouva dans le corps de ce poisson un fantal rouge qui contenoit trois riches anneaux , que le comte & la comtesse reconnurent pour être ceux qu'ils avoient donnés à leur fils ! Ne doutant plus que ce fils si cher n'eût péri dans les flots , la comtesse s'évanouit , & ne reprit ses sens que pour jetter les cris les plus douloureux. Le comte s'efforçoit vainement de montrer plus de courage ; ses larmes couloient malgré lui. Le grand-queux , qui s'étoit apperçu du pouvoir que l'hospitalière avoit sur leur esprit , l'envoya prier de venir au secours de ses maîtres. Elle accourut : mais avec quel effroi , quel désespoir ne reconnut elle pas l'étui fatal qui renfermoit les anneaux ! Loin de les rassurer , elle unit ses cris , elle mêla ses larmes à celles de la comtesse pendant quelques momens : mais bientôt s'élevant au - dessus de sa

Douleur avec cette vive confiance que la foi seule inspire : Seigneur , leur dit-elle , ne désespérez point encore ; celui qui tira son peuple de l'Egypte , après avoir retiré Moïse du sein des eaux , peut vous rendre votre fils ; ne vous laissez point de prier ce Dieu des miracles & des miséricordes !... Les yeux de Maguelone sembloient briller d'une lumière céleste en prononçant ces mots. Le comte & la comtesse , frappés d'admiration , ne l'avoient jamais vue si belle & si imposante. Leur ame sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance ; & le tems de retourner dans leur capitale étant arrivé , l'un & l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital de Maguelone. Ils y firent bâtir une église qu'ils dédièrent au prince des apôtres ; & après avoir ferré l'hospitalière dans leurs bras , & s'être recommandés à ses prières , ils retournèrent à Marseille.

Le tems des grandes épreuves que la foi de Maguelone devoit essuyer , étoit presque écoulé ; le Ciel lui préparoit la récompense des malheurs qu'elle avoit soutenus avec tant de résignation & de courage. Pierre en ce même tems , comblé de dons par le soudan qu'il avoit servi pendant trois ans avec tant de zèle , venoit d'en obtenir la permission de partir pour aller

passer quelque tems en Provence, sous la promesse de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la cour du soudan, il ne voulut confier à personne le secret de son voyage; & craignant que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle, il fit faire neuf petits barils, au milieu desquels il mit son or & ses pierreries: les deux extrémités en étoient remplies de sel. Les ayant chargés lui-même sur un fort sommier, il se revêtit des habillemens levantins les plus simples; & sortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout seul, conduisant son sommier en main, & gagna sur la fin du jour un petit port où les Provençaux venoient souvent pour acheter des dattes. Son attente ne fut point trompée; il trouva dans ce port une tartane dont le patron lui dit qu'il étoit d'Antibes, où bientôt il comptoit se rendre, après avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île du port Sarrafin. Pierre fit son marché pour son passage & pour le port de ses barils; & le patron ne manqua pas de le plaisanter, lorsqu'il lui dit que ces barils contenoient du sel sur lequel il comptoit beaucoup gagner. Bientôt on mit à la voile.

La mer étoit paisible & le vent favorable.

La navigation ne fut point troublée ; & Pierre , plein d'espérance de revoir ses proches , & de faire des perquisitions heureuses pour avoir des nouvelles de sa chère Maguelone , s'entretenoit avec les matelots de tout ce qui se passoit en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte & la comtesse de Provence étoient plongés dans la plus mortelle douleur , & qu'ils y auroient peut-être succombé , sans les consolations qu'ils avoient reçues d'une jeune vierge nommée Maguelone , qui desservoit un hôpital , & qui vivoit en odeur de sainteté. Ce nom si cher à Pierre retentit dans son cœur ; mais les matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier , à peine osa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvoit être celle qui lui étoit si chère.

Le peu de vent qui portoit la tartane étant tombé tout-à-coup , la marche de ce vaisseau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau , le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames , & une partie de l'équipage descendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occasion pour se délasser du roulis du vaisseau. Il descendit à terre , parcourut l'île ; & trouvant sans cesse de nouveaux objets agréables à ses yeux , il s'avança jusques vers le milieu de l'île. Se trouvant dans un

petit vallon émaillé de fleurs, le lys des prés, qui s'élevoit au-dessus d'elles, & qui les effaçoit par sa blancheur, lui rappella l'idée de sa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, & cette rêverie fut suivie d'un assoupissement qui le pressa de se coucher sur un gazon dont la mollesse & la fraîcheur invitoient à goûter les douceurs du repos. Ce sommeil fut profond, & dura si long-tems, qu'il n'entendit point les cris éloignés des mariniers qui pressoient ceux qu'ils avoient vu descendre à terre, de revenir à bord. Un vent frais & favorable s'étant élevé, le patron qui craignit de retarder son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager Levantin étoit encore à terre; il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route.

Dès le second jour, la tartane aborda dans le port Sarrafin. Le patron embarrassé des neuf barils appartenans au passager, & se faisant un scrupule de se les approprier, crut sa conscience dégagée en en faisant un don à l'hôpital Saint-Pierre que Maguelone desservoit; & ses affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route vers Marseille.

Peu de jours après, Maguelone ayant eu besoin de sel pour le service de son hôpital, fit défoncer un des tonneaux, & vit avec surprise les richesses

qu'il contenoit. Son premier mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva tout aussi riches que le premier.

Pendant ce tems le malheureux Pierre, abandonné dans un petite île inhabitée, éprouvoit encore de nouveaux malheurs. Il avoit couru vers la tartane en se réveillant, & n'avoit plus vu que le haut du mât de ce vaisseau à l'horizon. Voir disparoître ses richesses n'étoit rien; mais il avoit joui de l'espoir presque certain de revoir bientôt la Provence. Tous ses chagrins passés, & sur-tout la perte de Maguelone, se retracèrent si vivement en son âme, qu'il tomba sans connoissance sur le rivage. Une fièvre violente le saisit; & dans cet état funeste, il eût bientôt perdu la vie, si quelques pêcheurs étant abordés par hasard sur cette côte, n'avoient eu pitié de lui, ne l'eussent secouru & porté sur leur barque. Le maître de la barque, embarrassé d'un homme qui paroissoit toucher à son dernier moment, se ressouvint de la charité qu'on exerçoit dans l'hôpital Saint-Pierre; il l'avoit éprouvée lui-même. Devenu sensible par ses propres malheurs, il crut de son devoir de procurer à Pierre les mêmes secours; &, pénétré de respect & de reconnoissance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui procurant l'oc-

casion de secourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarrafin : & Pierre ayant repris connoissance, il le prévint qu'il alloit le déposer dans un hôpital où Dieu paroissoit bénir les soins de la sainte directrice qui s'étoit vouée au service des malades.

Le fils unique du comte de Provence, ce puissant prince, ce brave Chevalier, regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du palais du roi son père, l'humiliation qu'il reçoit d'être conduit mourant par des pécheurs dans un pauvre hôpital, au milieu des états mêmes auxquels il devoit un jour donner des lois. Non-seulement il se foumet à ce décret de la Providence; mais en réparation de l'enlèvement qu'il se reproche, il fait vœu que si Dieu lui conserve la vie, il restera un mois entier dans cet asyle, sans se laisser connoître de personne, & qu'il se privera volontairement du bonheur de revoir son père & sa mère, & de recevoir leurs secours.

A peine Pierre est-il dans cet hôpital, que sa fièvre augmente. Son teint devient livide, ses traits sont défigurés; & la tendre & fidelle Maguelone qui lui prodigue ses soins, ne reconnoît pas l'objet de son amour. Pierre fut trois semaines entre la vie & la mort; & lorsqu'une foible

connoissance lui revint, les habits simples & grossiers, le teint jaune de Maguelone la désigurèrent à ses yeux au point de ne pas la reconnoître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut son maître, & palpita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais, surprise de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie & sa vertu sévère lui faisoient un crime. Pierre en ce moment, plus ranimé qu'il ne l'avoit été depuis long-tems, la vit s'éloigner avec regret; & jetant sur elle des regards plus attentifs, il fut surpris de la richesse, des grâces de sa taille & de sa démarche : Hélas ! s'écria-t-il tout haut, c'est ainsi qu'étoit faite celle que j'adorois. Pierre ne se rappeloit jamais le souvenir de Maguelone sans verser des larmes ; & bientôt ses soupirs & ses sanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit : elle en fut émue ; & croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un penchant irrésistible l'entraîna près du lit du prince. Le soleil venoit de se coucher, la chambre étoit assez obscure en ce moment, pour qu'on ne pût qu'à peine distinguer les objets. Maguelone s'assit à

côté de lui : — Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre étranger ? — Ah ! ma chère dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie ; & je demanderois au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignois de l'offenser. — Espérez plutôt en son secours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, le comte & la comtesse m'honorent de leurs bontés, & je réussirai peut-être à les adoucir.

L'un & l'autre en ce moment furent plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, & Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressoit de savoir l'histoire de ce malheureux étranger.

Ah ! madame, que vous trouverez peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous saurez à quel point je me suis rendu criminel. Je frémis en osant vous avouer que, sur le bruit de la beauté d'une jeune personne du plus haut parage, j'abandonnai père & mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitoit. Son innocence, sa beauté, ses vertus faisoient le charme de la vie du père le plus tendre. Je formai le dessein coupable de m'en faire aimer ; je ne réussis que trop à séduire son jeune cœur : elle me donna sa foi ; je l'arrachai

des bras de son père, je l'enlevai d'une maison dont elle faisoit la gloire & le bonheur, & où le sort le plus brillant alloit la rendre heureuse. Ah ! madame, qu'allez-vous penser de moi, quand vous saurez que, par une fatalité presque incroyable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, & de la laisser seule dans le fond d'un bois ?

Qui pourroit rendre ce que Maguelone sentit en ce moment ? Éperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne peut s'exprimer que par des soupirs. Pierre, occupé de son cruel récit, achève de s'en faire reconnoître, en lui racontant la malheureuse aventure de l'enlèvement des trois anneaux. Maguelone, trop saisie pour lui répondre, & craignant qu'un état pareil ne soit mortel pour Pierre, se contente de lui serrer la main, s'arrache d'auprès de lui, court se précipiter aux pieds des autels ; & la face contre terre, elle rend grâce à Dieu qui lui rend son époux.

Maguelone ayant passé toute la nuit en prières, commit le lendemain une personne de confiance pour prendre soin de Pierre. Elle envoya sur le champ acheter des voiles & des habits magnifiques qu'elle cacha dans un cabinet de son appartement. Lorsque tout fut préparé, déguisant plus

que jamais son visage & jusqu'à sa voix, elle se rendit auprès du prince, qu'elle trouva beaucoup mieux que la veille. — Vous me paroissez, lui dit-elle, avoir assez de force pour vous lever, & pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer, & duquel j'espère votre entière guérison. — Pierre obéit à ses ordres, & se mit en état de la suivre. Maguelone le conduisant par la main, le mena dans sa chambre, où tout respiroit la simplicité, & dont le seul ornement étoit un autel.

Implorons avant tout, lui dit-elle, les graces du ciel, & puisque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'instruire, en présence des autels, de la disposition où vous êtes pour l'épouse infortunée que vous abandonnâtes malgré vous. — Ah ! madame, s'écria Pierre, avec un transport au dessus de ses forces renaissantes, ah ! Dieu, madame, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle, & si je ne peux la retrouver, d'abandonner la Provence où je dois régner un jour ; car enfin je ne dois plus vous cacher que je suis le malheureux Pierre, fils unique du comte, & que mon épouse est la fille du roi de Naples. Oui, madame, je le jure aux pieds de cet autel : consolez mes proches qui ne me reverront jamais ; & laissez-moi partir

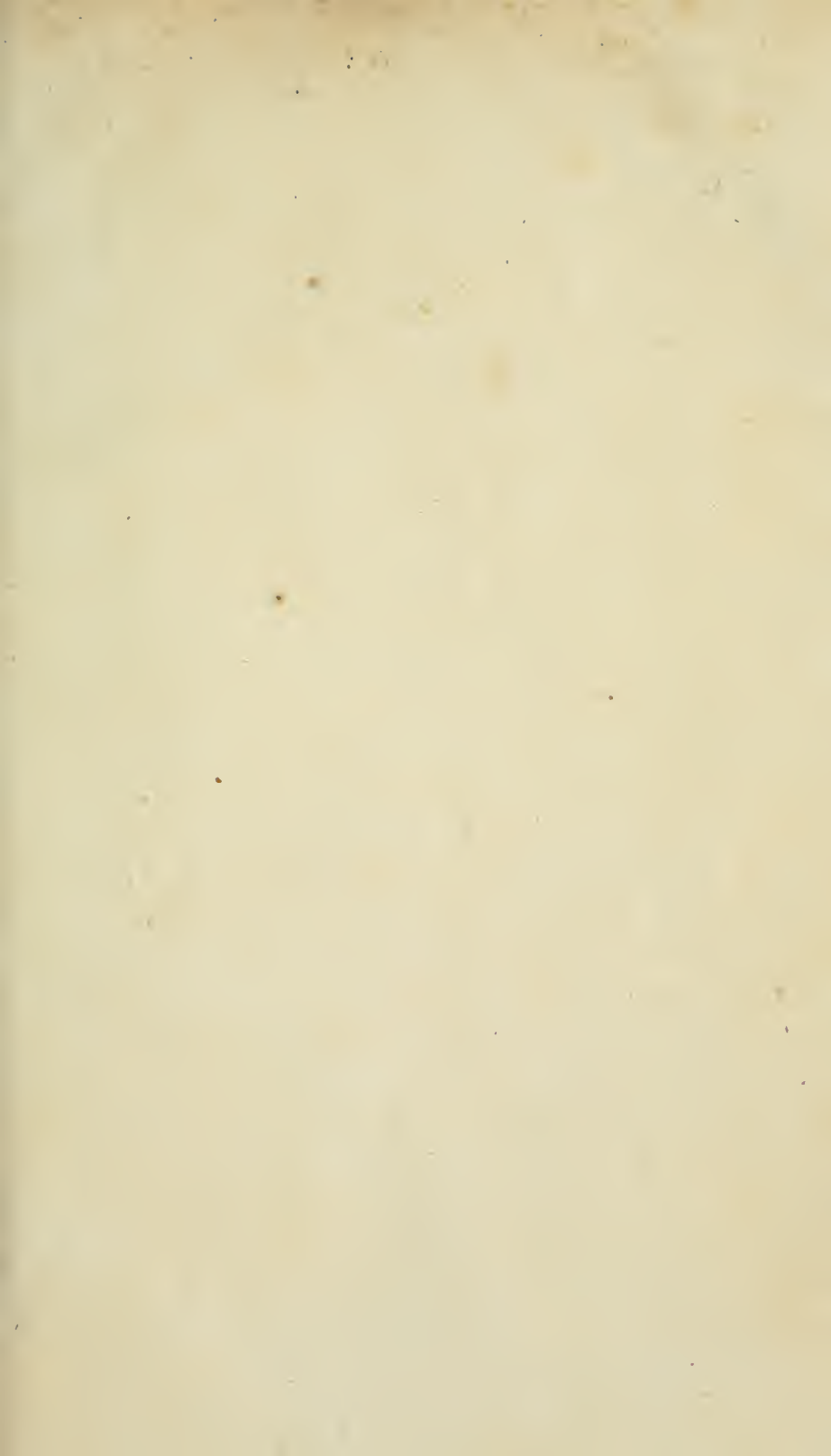
pour m'aller confiner & finir mes jours dans les déserts de la Thébaïde.... — Pierre, lui dit alors Maguelone d'une voix forte, attends-moi dans la prière; invoque le Dieu tout-puissant, & ne désespère jamais de la grace.

A ces mots, Maguelone laissant le prince interdit, & levant les bras vers l'autel, court changer ses vêtemens. Elle efface les couleurs qui la défigurent; elle s'enveloppe de voiles brillans; &, telle qu'une créature céleste qui descendroit sur la terre, elle rentre, laisse tomber ses voiles, & s'écrie : — Pierre ! Pierre ! cher & malheureux époux !... reconnois ta Maguelone que le ciel rend à tes vœux !....

Nous croyons devoir terminer ici notre Extrait. L'ame sensible du lecteur lui fera sans peine imaginer quels furent les transports de Pierre. Il restoit encore trois jours avant que le mois de son vœu fût accompli; Pierre les passa bien doucement, & toujours avec la même retenue, aux genoux de sa chère Maguelone. Le mois étant expiré, il se rendit auprès d'un père & d'une mère qui le reçurent dans leurs bras, & qui bientôt présentèrent sa main, jointe avec celle de Maguelone, à l'évêque de Marseille, qui bénit leur union. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Naples, revinrent suivis du bon roi Maguelon, qui vint embrasser ses enfans; & la réponse

du soudan d'Alexandrie à ceux qui lui furent envoyés avec les plus riches présens, fut un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux comte de Provence, qui bientôt après devint roi de Naples.

Fin du septième Volume,







PQ
2067
T5
1787
t.7

Tressan, Louis Élisabeth de La
Vergne de Broussin, comte de
Oeuvres choisies du comte de
Tressan. t.7

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

